



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD

VOLTAIRE ROOM



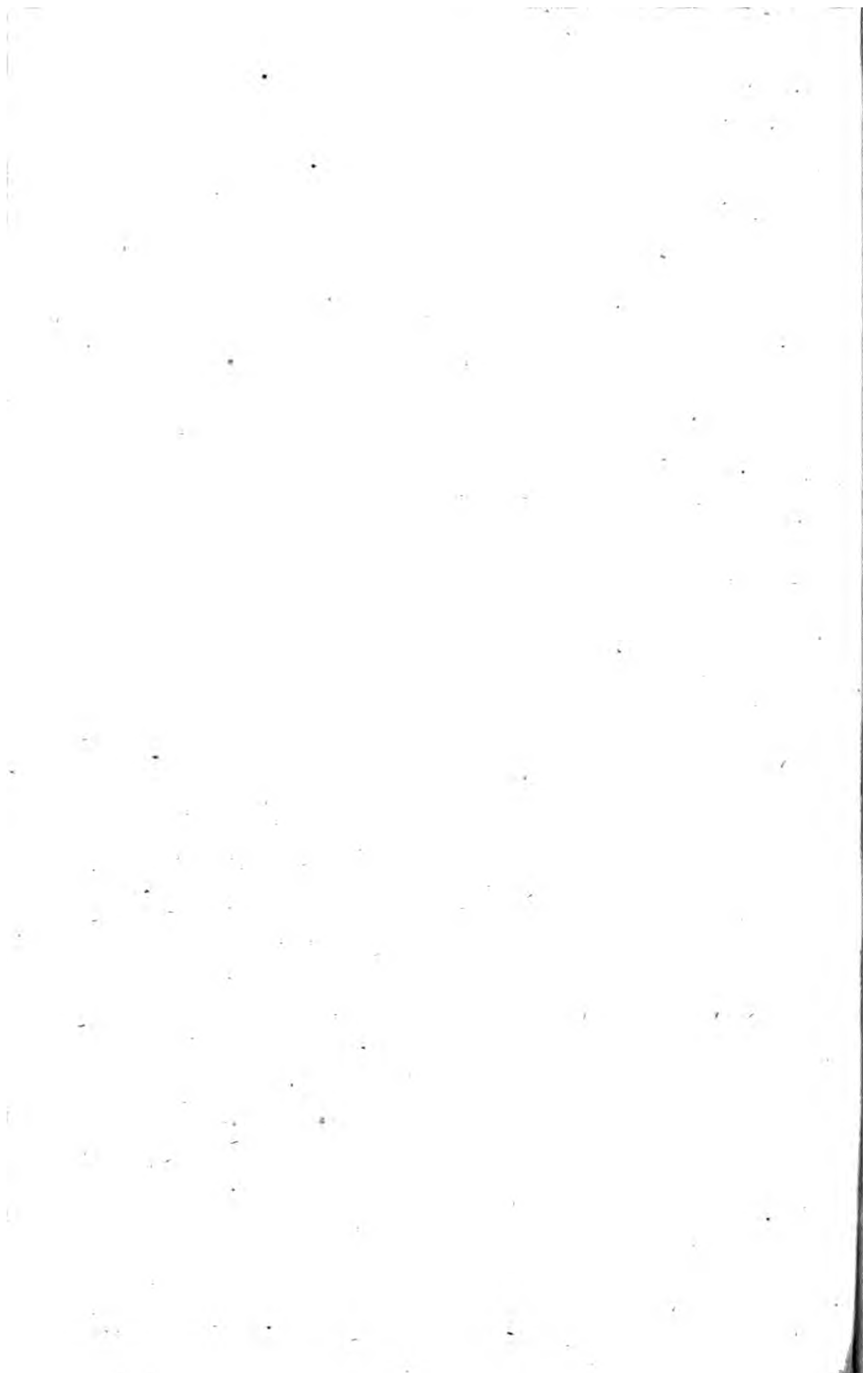
*Theodore Besterman gift*

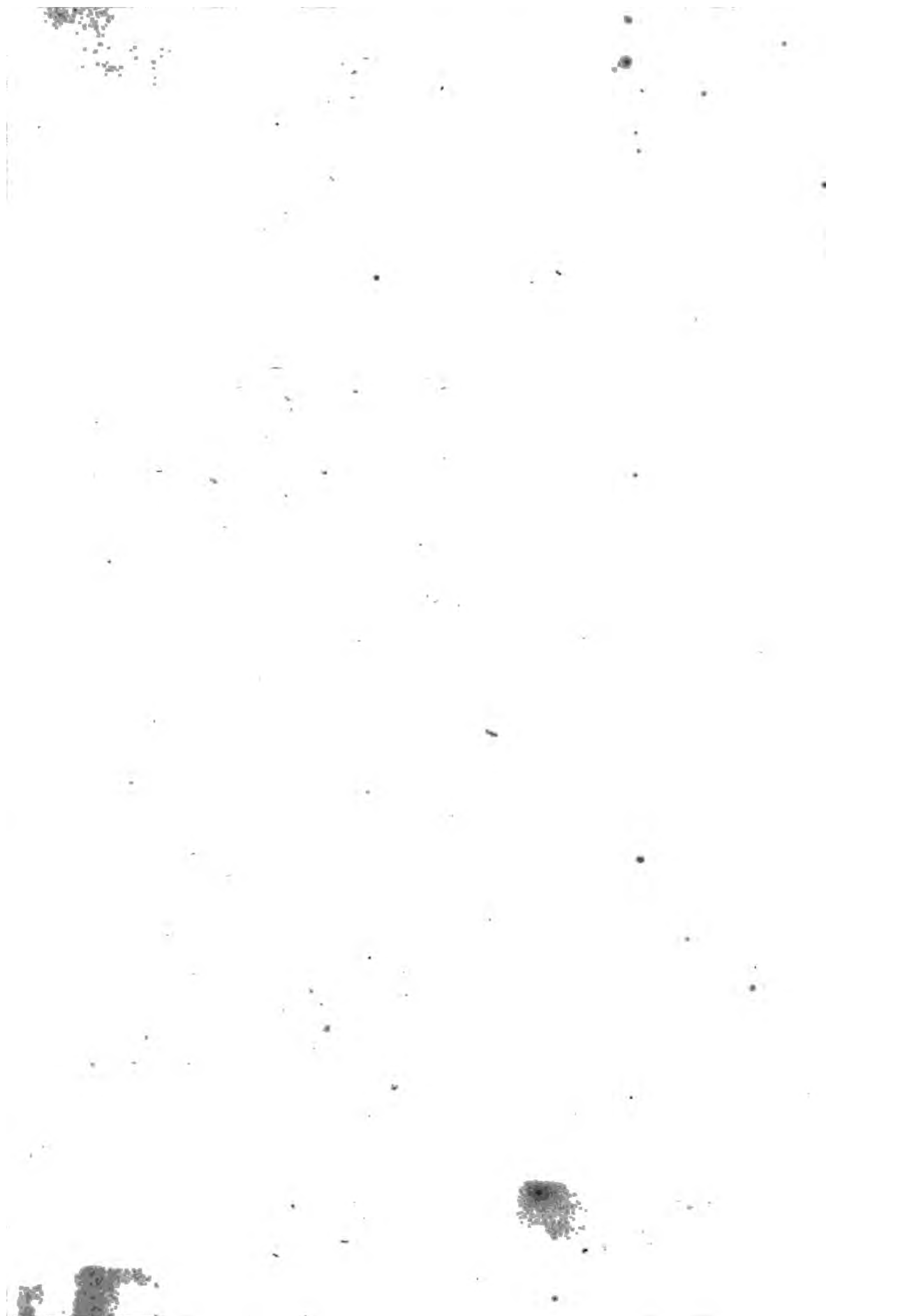
V8.CC.1764



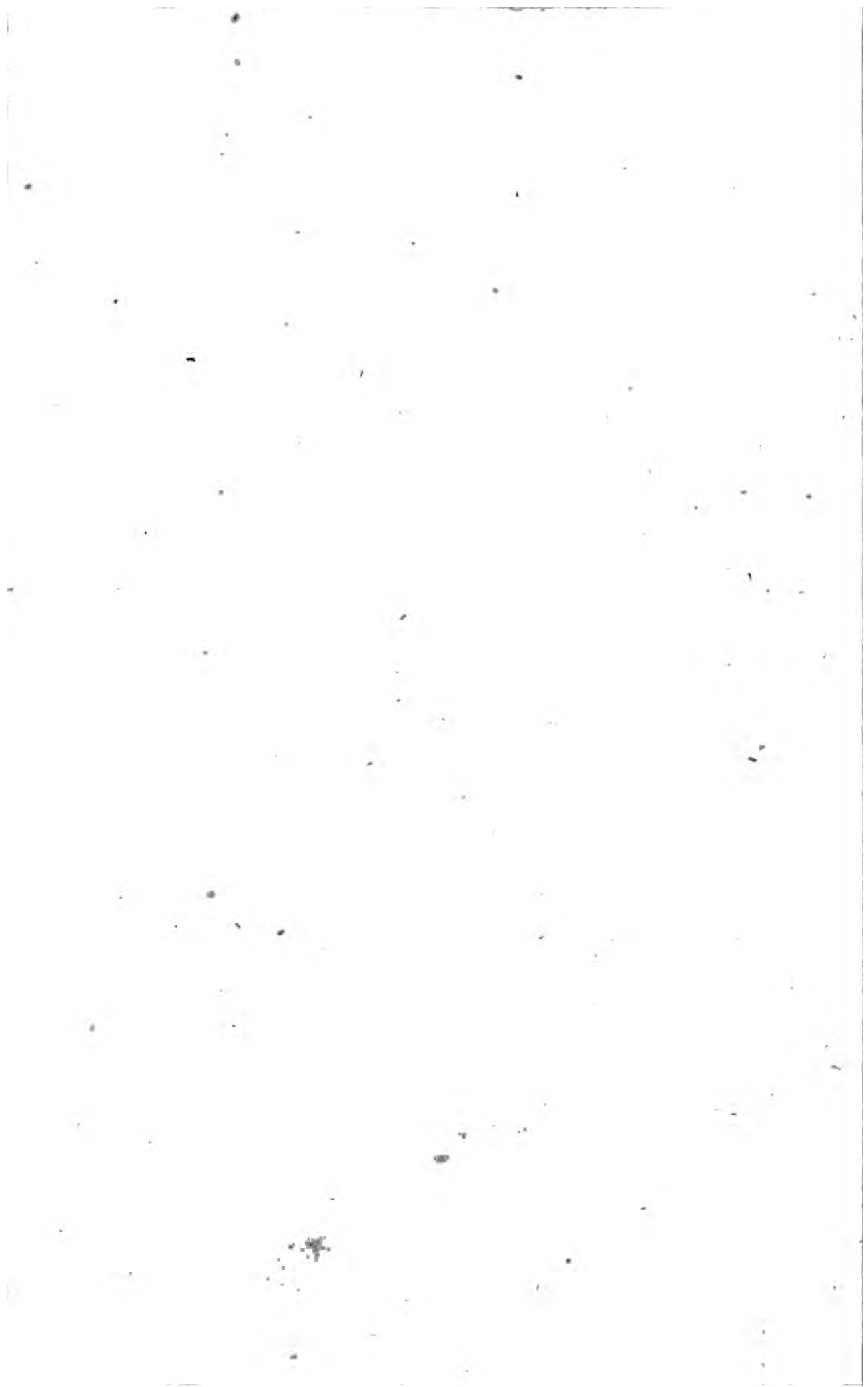












**P. CORNEILLE.**

**TOME DOUZIÈME.**



RECEIVED

JOHN BOWEN

THÉÂTRE  
DE  
PIERRE CORNEILLE,  
AVEC  
DES COMMENTAIRES,  
&c. &c. &c.  
TOME DOUZIÈME.



---

M. DCC. LXIV.



1 - 2 7 9 - 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150

151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200

201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250

251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300

301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350

351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400

401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450

451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500



*H. Gravelot inven.*

*N. le Mire Sculp.*

Li, mais ne rougi point, et me soutiens encor.  
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.



LA  
PLACE ROYALE,  
COMÉDIE.

*P. Corneille.* Tom. XII,

A





---

## A MONSIEUR \*\*\*.

MONSIEUR,

*J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, & vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterais un amour, si j'étais homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'aquite, sans le faire connaitre à tout le monde, & sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe, dont vous conservez les bonnes graces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, & tâche d'établir des maximes qui leur sont défavantageuses, pour nommer son protecteur; elles s'imagineraient que vous ne pouriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentimens, & que toute sa morale serait plutôt un portrait de votre conduite, qu'un effort de mon imagination; & véritablement, MONSIEUR, cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez em-*

*barassé , en aproche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire ; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas ; que si on en vient jusques-là , c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ; & qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour , alors qu'elle est toujours l'effet de nôtre choix , & de son mérite , que quand elle vient d'une inclination aveugle , & forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte , & on ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître ; il semblerait que j'entreprendrais la justification de mon Alidor , & ce n'est pas mon dessein de mériter par cette défense la haine de la plus belle moitié du monde , & qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poëte n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; & si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent , je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent , & que par d'autres poëmes j'ai assez relevé leur gloire , & soutenu leur pouvoir pour éfacier les mauvaises idées que celui-ci leur pou-*

E P I T R E.

5

*ra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que  
j'achève par-là , & que je n'ajoute à cette prière que  
je leur fais , que la protestation d'être éternellement ,*

M O N S I E U R ,

Votre très-humble , & très-  
obéissant serviteur ,  
CORNEILLE.

---

## A C T E U R S.

ALIDOR, amant d'Angelique.

CLEANDRE, ami d'Alidor.

DORASTE, amoureux d'Angelique.

LYSIS, amoureux de Phylis.

ANGELIQUE, maitresse d'Alidor & de Doraste.

PHYLIS, sœur de Doraste.

POLYMAS, domestique d'Alidor.

LYCANTE, domestique de Doraste.

*La scène est à Paris, dans la place Royale.*

---

L A  
PLACE ROYALE,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

**T**ON frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite ;  
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'aquite,  
Et ne m'entretiens plus du feu qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.  
Puis-je, sans étoufer la voix de la nature,  
Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure ?  
Quoi, tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guérir ;  
Et, sans t'importuner, je le verrais périr !  
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre ?

A iiij



8 LA PLACE ROYALE.

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je fais qu'il le devrait ; mais avec tant d'apas ,  
Le moyen qu'il te voye , & ne t'adore pas ?  
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de  
glace ;

On ne pourrait aussi m'y résoudre en sa place ;  
Et tes regards sur moi plus forts que tes mépris ,  
Te sauraient conserver ce que tu m'aurais pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée ,  
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée.  
Feindre un peu de migraine , ou me faire celer ,  
C'est un moyen bien court de ne lui plus parler ;  
Mais ce qui m'en déplaît , & qui me désespère ,  
C'est de perdre la sœur pour éviter le frère ,  
Et me violenter à fuir ton entretien ,  
Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.  
Du moins , s'il faut quitter cette douce pratique ,  
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angelique ;  
Et crois que ses effets auront leur premier cours ,  
Aussi-tôt que ton frère aura d'autres amours.

P H Y L I S.

Tu vis d'un air étrange , & presque insupportable.

A N G E L I Q U E.

Que toi-même pourtant doit trouver équitable ;

Mais la raison sur toi ne saurait l'emporter ;

Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

P H Y L I S.

Et par quelle raison négliger son martyre ?

A N G E L I Q U E.

Vois-tu , j'aime Alidor , & c'est assez te dire ;

Le reste des mortels pourrait m'offrir des vœux ,

Je suis aveugle , sourde , insensible pour eux.

La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame

Que par des sentimens dérobés à ma flame.

On ne doit point avoir des amans par quartier ;

Alidor a mon cœur , & l'aura tout entier ;

En aimer deux , c'est être à tous deux infidelle.

P H Y L I S.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle !

C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

A N G E L I Q U E.

Pour aimer comme il faut , il faut aimer ainsi.

P H Y L I S.

Dans l'obstination où je te vois réduite ,

J'admire ton amour , & ris de ta conduite.

Fasse état qui voudra de ta fidélité,  
 Je ne me pique point de cette vanité ;  
 Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnaître  
 Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.  
 Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à  
 lui,

Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui ;  
 Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie ,  
 Souffrir de son humeur , craindre sa jalousie ;  
 Et de peur que le tems n'emporte ses ferveurs ,  
 Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.  
 Notre ame , s'il s'éloigne , est chagrine , abâtuë ;  
 Sa mort nous désespère , & son change nous tue ;  
 Et , de quelque douceur que nos feux soient suivis ,  
 On dispose de nous sans prendre notre avis.  
 C'est rarement qu'un père à nos goûts s'acomode ;  
 Et lors , juge quels fruits on a de ta méthode.

Pour moi, j'aime un chacun, & sans rien négliger,  
 Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager ;  
 Ainsi tout contribue à ma bonne fortune ;  
 Tout le monde me plait , & rien ne m'importune.  
 De mille que je rens l'un de l'autre jaloux ,  
 Mon cœur n'est à pas un , & se promet à tous ;  
 Ainsi tous à l'envi s'éforcent à me plaire ;  
 Tous vivent d'espérance , & briguent leur salaire ;



L'éloignement d'aucun ne faurait m'affliger ,  
 Mille encore présens m'empêchent d'y songer.  
 Je n'en crains point la mort , je n'en crains point le  
 change ;  
 Un monde m'en console aussi-tôt , ou me venge.  
 Le moyen que de tant , & de si diférens ,  
 Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes  
 parens ?  
 Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour maî-  
 tresse ,  
 Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse ;  
 Il aura quelques traits de tant que je chéris ;  
 Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaifamment tailler cette matière ,  
 Et donner à ta langue une libre carrière.  
 Ce grand flux de raisons , dont tu viens m'ataquer ,  
 Est bon à faire rire , & non à pratiquer.  
 Simple , tu ne fais pas ce que c'est que tu blâmes ,  
 Et ce qu'a de douceur l'union de deux ames :  
 Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens  
 Se nourrissent les feux des fidèles amans.  
 Qui peut en avoir mille en est plus estimée ,  
 Mais qui les aime tous , de pas un n'est aimée ;  
 Elle voit leur amour soudain se dissiper.

Qui veut tout retenir laisse tout échaper.

P H Y L I S.

Défais-toi, défais-toi de tes fausses maximes ;  
 Ou si ces vieux abus te semblent légitimes ,  
 Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux ,  
 Conserve-lui ton cœur , mais partage tes yeux.  
 De mon frère par-là soulage un peu les plaies ,  
 Acorde un faux remède à des douleurs si vraies ;  
 Feins , déguise avec lui , trompe-le par pitié ,  
 Ou du moins par vengeance , & par inimitié.

A N G E L I Q U E.

Le beau prix qu'il aurait de m'avoir tant chérie ,  
 Si je ne le payais que d'une tromperie !  
 Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant ,  
 Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

P H Y L I S.

Franchement , c'est-à-dire , avec mille rudesses ,  
 Le mépriser , le fuir , & par quelques adresses  
 Qu'il tâche d'adoucir... Quoi , me quitter ainsi !  
 Et sans me dire adieu ! Le sujet ?

---

S C E N E II.

D O R A S T E , P H Y L I S .

D O R A S T E .

**L**E voici ,  
Ma sœur , ne cherche plus une chose trouvée.  
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée ;  
Ma présence la chasse ; & son muet départ  
A presque devancé son dédaigneux regard.

P H Y L I S .

Juge par-là quels fruits produit mon entreprise.  
Je m'aquite des mieux de la charge commise ,  
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'ès ,  
Ton feu ne peut aller au point où je le mets ;  
J'invente des raisons à combattre sa haine ,  
Je blâme , flate , prie , & perds toujours ma peine ,  
En grand péril d'y perdre encor son amitié ,  
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

D O R A S T E .

Ah ! tu ris de mes maux.

P H Y L I S .

Que veux-tu que je fasse ?  
Ris des miens , si jamais tu me vois en ta place.

14      *LA PLACE ROYALE.*

Que serviraient mes pleurs ? Veux-tu qu'à tes tour-  
mens

J'ajoute la pitié de mes ressentimens ?  
Après mille mépris qu'a reçûs ta folie ,  
Tu n'ès que trop chargé de ta mélancolie ;  
Si j'y joignais la mienne , elle t'acablerait ,  
Et de mon déplaisir le tien redoublerait.  
Contraindre mon humeur me ferait un supplice ,  
Qui me rendrait moins propre à te faire service.  
Vois-tu ? par tous moyens je te veux soulager ;  
Mais j'ai bien plus d'esprit que de m'en affiger.  
Il n'est point de douleur si forte en un courage ,  
Qui ne perde sa force auprès de mon visage ;  
C'est toujours de tes maux autant de rabatu.  
Confesse , ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu ?  
Ne sens-tu point déjà ton ame un peu plus gaie ?

D O R A S T E.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie.  
Je souffre tout de toi , mais à condition  
D'employer tous tes soins à mon affection.  
Dis-moi par quelle ruse il faut...

P H Y L I S.

Rentrons , mon frère ,  
Un de mes amans vient qui pourrait nous distraire.



SCENE III.

CLÉANDRE *seul.*

**Q**ue je dois bien faire pitié,  
De souffrir les rigueurs d'un fort si tyranique !  
J'aime Alidor, j'aime Angelique,  
Mais l'amour cède à l'amitié ;  
Et jamais on n'a vû sous les loix d'une belle  
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidelle.

Ma bouche ignore mes desirs ;  
Et de peur de se voir trahi par imprudence,  
Mon cœur n'a point de confidence  
Avec mes yeux, ni mes soupirs.

Tous mes vœux sont muets, & l'ardeur de ma flame  
S'enferme toute entière au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux ;  
Et pour en quelque sorte aléger mon suplice,  
Je porte du moins mon service  
A celle qu'elle aime le mieux.

Phylis à qui j'en conte a beau faire la fine,  
Son plus charmant apas c'est d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,

Jusques-là seulement me laisse aller ma chaîne ,  
 Trop récompensé dans ma peine  
 D'un de ses regards en passant.

Je n'en veux à Phylis que pour voir Angelique ,  
 Et mon feu qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Ami mieux aimé mille fois ,  
 Faut-il pour m'acabler de douleurs infinies ,  
 Que nos volontés soient unies  
 Jusqu'à faire le même choix ?

Vien quereller mon cœur d'avoir tant de faiblesse ,  
 Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer  
 A celle que le tien préfère à tout le monde ;  
 Et ton amitié sans seconde  
 N'aura plus de quoi murmurer.  
 Ainsi je veux punir ma flamme déloyale ,  
 Ainsi . . .

*S C E N E   I V .*

*A L I D O R ,   C L É A N D R E .*

**T**      *A L I D O R .*  
 E rencontrer dans la place royale ,  
 Solitaire , & si près de ta douce prison ,

Montre

Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

C L É A N D R E.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée,  
Montre bien qu'Angelique est fort dans ta pensée.

A L I D O R.

Hélas ! c'est mon malheur ; son objet trop charmant,  
Quoi que je puisse faire , y règne absolument.

C L É A N D R E.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine ?

A L I D O R.

Rien moins, & c'est par-là que redouble ma peine ;  
Ce n'est qu'en aimant trop qu'elle me fait mourir ;  
Un moment de froideur , & je pourrais guérir ;  
Une mauvaise œillade , un peu de jalousie ,  
Et j'en aurais soudain passé ma fantaisie.  
Mais las ! elle est parfaite , & sa perfection  
N'aproche point encor de son affection.  
Point de refus pour moi , point d'heures inégales.  
Acablé de faveurs à mon repos fatales ,  
Si-tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaisirs ,  
Je vois qu'elle devine , & prévient mes desirs ;  
Et , si j'ai des rivaux , sa dédaigneuse vûe  
Les désespère autant que son ardeur me tue.

C L É A N D R E.

Vit-on jamais amant de la sorte enflammé ,

Qui se tînt malheureux pour être trop aimé ?

A L I D O R.

Contes-tu mon esprit entre les ordinaires ?

Penses-tu qu'il s'arrête aux sentimens vulgaires ?

Les règles que je suis ont un air tout divers ;

Je veux la liberté dans le milieu des fers.

Il ne faut point servir d'objet qui nous possède ;

Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède ;

Je le hais, s'il me force, & quand j'aime, je veux

Que de ma volonté dépendent tous mes vœux,

Que mon feu m'obéisse au lieu de me contraindre ;

Que je puisse à mon gré l'enflammer, & l'éteindre ;

Et toujours en état de disposer de moi,

Donner, quand il me plaît, & retirer ma foi.

Pour vivre de la sorte Angelique est trop belle ;

Mes pensers ne sauraient m'entretenir que d'elle :

Je sens de ses regards mes plaisirs se borner,

Mes pas d'autre côté n'oseraient se tourner ;

Et de tous mes soucis la liberté bannie

Me soumet en esclave à trop de tyrannie.

J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains,

Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins.

Je n'ai que trop languï sous de si rudes gênes ;

A tel prix que ce soit il faut rompre mes chaînes,

De crainte qu'un hymen m'en ôtant le pouvoir,

Fît d'un amour par force , un amour par devoir.

C L É A N D R E.

Crains-tu de posséder un objet qui te charme ?

A L I D O R.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme.

J'idolâtre Angelique ; elle est belle aujourd'hui ,

Mais sa beauté ne peut durer autant que lui ;

Et pour peu qu'elle dure , aucun me peut-il dire

Si je pourai l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire ?

Du tems , qui change tout , les révolutions

Ne changent-elles pas nos résolutions ?

Est-ce une humeur égale & ferme que la nôtre ?

N'a - t - on point d'autres goûts en un âge qu'en  
l'autre ?

Juge alors le tourment que c'est d'être attaché ,

Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.

Cependant Angelique , à force de me plaire ,

Me flatte doucement de l'espoir du contraire ;

Et si d'autre façon je ne me fais garder ,

Je sens que ses attraits m'en vont persuader.

Mais puisque son amour me donne tant de peine ,

Je la veux ofenser pour aquérir sa haine ,

Et mériter enfin un doux commandement

Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.

Ce remède est cruel , mais pourtant nécessaire ,



Puisqu'elle me plaît trop , il me faut lui déplaire.  
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès ,  
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

C L É A N D R E.

Etrange humeur d'amant !

A L I D O R.

Etrange , mais utile.

Je me procure un mal pour en éviter mille.

C L É A N D R E.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux ,  
Quand un rival aura le fruit de tes travaux ?  
Pour se venger de toi , cette belle ofensée  
Sous les loix d'un mari fera bientôt passée ;  
Et lors , que de soupirs & de pleurs répandus  
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus !

A L I D O R.

Dis mieux , que pour rentrer dans mon indifférence  
Je perdrai mon amour avec mon espérance ;  
Et qu'y trouvant alors sujet d'averfion ,  
Ma liberté naîtra de ma punition.

C L É A N D R E.

Après cette assurance , ami , je me déclare.  
Amoureux dès longtems d'une beauté si rare ,  
Toi seul de la servir me pouvait empêcher ;  
Et je n'aimais Phylis que pour m'en aprocher.

Soufre donc maintenant que pour mon allégeance  
 Je prenne , si jè puis , le tems de sa vengeance ,  
 Que des ressentimens qu'elle aura contre toi  
 Je tire un avantage en lui portant ma foi ;  
 Et que cette colère en son ame conçûe  
 Puisse de mes desirs faciliter l'issue.

A L I D O R.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur ,  
 Ce suplice éternel , ne te fait point de peur ,  
 A moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime  
 Ne me quite bientôt pour un autre moi-même.  
 Tu portes en bons lieux tes desirs amoureux ;  
 Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

C L É A N D R E.

J'en veux bien faire essai ; mais d'ailleurs , quand  
 j'y pense ,  
 Peut-être seulement le nom d'époux t'ofense ;  
 Et tu voudrais qu'un autre. . .

A L I D O R.

Ami , que me dis-tu ?  
 Connais mieux Angelique & sa haute vertu ;  
 Et fache qu'une fille a beau toucher mon ame ,  
 Je ne la connais plus dès l'heure qu'elle est femme.  
 De mille qu'autrefois tu m'as vû careffer ,  
 En pas une un mari pouvait-il s'ofenser ?

22      *LA PLACE ROYALE.*

J'évite l'apparence autant comme le crime ;  
Je fais un compliment qui semble illégitime ;  
Et le jeu m'en déplaît quand on fait à tous coups  
Causer un médifant , & rêver un jaloux.  
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse ,  
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse ;  
Et garder , si je puis , parmi ces fictions ,  
Un renom aussi pur que mes intentions.  
Ami , soupçon à part , & sans plus de réplique ,  
Si tu veux en ma place être aimé d'Angelique ,  
Allons tout de ce pas ensemble imaginer  
Les moyens de la perdre , & de te la donner ;  
Et quelle invention sera la plus aisée.

C L É A N D R E .

Allons. Ce que j'ai dit n'était que par risée.

*Fin du premier acte.*

---

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

ANGELIQUE, POLYMAS.

ANGELIQUE *tendant une lettre ouverte.*

**D**E cette trahison ton maître est donc l'auteur ?

P O L Y M A S.

Affez imprudemment il m'en fait le porteur.  
Comme il se rend par-là digne qu'on le prévienne ,  
Je veux bien en faire une en haine de la sienne ;  
Et mon devoir mal propre à de si lâches coups  
Manque aussi-tôt vers lui , que son amour vers vous.

A N G É L I Q U E.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine.  
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine !  
Et qu'ainsi d'Angelique il se voulût jouer !

P O L Y M A S.

Il n'aura pas le front de le défavouer.  
Oposez-lui ces traits, batez-le de ses armes ;  
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudrait des char-  
mes.

Mais surtout cachez lui ce que je fais pour vous ,  
 Et ne m'exposez point aux traits de son couroux ;  
 Que je vous puisse encor trahir son artifice ,  
 Et pour mieux vous servir , rester à son service.

A N G E L I Q U E .

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher ;  
 Je fais ce qu'il faut dire , & ce qu'il faut cacher.

P O L Y M A S .

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine ,  
 Et que...

A N G É L I Q U E .

Ne m'instruis point ; & va , qu'il ne devine.

P O L Y M A S .

Mais...

A N G E L I Q U E .

Ne réplique plus , & va-t-en.

P O L Y M A S .

J'obéis.

S C E N E I I .

ANGELIQUE *seule.*

**M**Es feux , il est donc vrai que l'on vous a  
 trahis ?

Et ceux dont Alidor montrait son ame atteinte



Ne sont plus que fumée, ou n'étaient qu'une feinte ?  
Que la foi des amans est un gage pipeur !  
Que leurs sermens sont vains , & notre espoir trom-  
peur !  
Qu'on est peu dans leur cœur pour être dans leur  
bouche !  
Et que malaisément on fait ce qui les touche !  
Mais voici l'infidèle. Ah , qu'il se contraint bien !

---

S C E N E III.

ALIDOR , ANGELIQUE.

A L I D O R.

**P**uis-je avoir un moment de ton cher entretien ?  
Mais j'appelle un moment , de même qu'une année  
Passe entre deux amans pour moins qu'une journée.

A N G E L I Q U E.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder ,  
Perfide , & sans rougir peux-tu me regarder ?  
As-tu crû que le ciel consentît à ma perte ,  
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte ?  
Aprends , perfide , prends que je suis hors d'erreur ;  
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur.  
Je ne suis plus charmée , & mon ame plus faine

N'eut jamais tant d'amour , qu'elle a pour toi de  
haine.

A L I D O R.

Voilà me recevoir avec des complimens  
Qui seraient , pour tout autre , un peu moins que  
charmans.

Quel en est le sujet ?

A N G E L I Q U E.

Le sujet ? lis , parjure ;

Et puis acuse moi de te faire une injure.

A L I D O R *lit la lettre entre les mains d'Angelique.*

*Clarine , je suis tout à vous ,  
Ma liberté vous rend les armes ,  
Angelique n'a point de charmes  
Pour me défendre de vos coups :  
Ce n'est qu'une idole mouvante ;  
Ses yeux sont sans vigueur , sa bouche sans apas :  
Alors que je l'aimai , je ne la connus pas ;  
Et de quelques attraits que le monde vous vante ,  
Vous devez mes affections ,  
Autant à ses défauts qu'à vos perfections.*

A N G E L I Q U E.

Hé bien , ta perfidie est-elle en évidence ?

A L I D O R.

Est-ce là tant de quoi ?

ANGELIQUE.

Tant de quoi ! l'impudence !

Après mille sermens il me manque de foi ,  
Et me demande encor si c'est là tant de quoi !  
Change , si tu le veux , je n'y perds qu'un volage ;  
Mais en m'abandonnant laisse en paix mon visage ;  
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts ,  
N'établis point tes feux sur le peu que je vaux ;  
Fais que sans m'y mêler , ton compliment s'expli-  
que ;  
Et ne le grossis point du mépris d'Angelique.

A L I D O R.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGELIQUE.

Ciel , tu ne punis point des hommes si méchans !  
Ce traître vit encor , il me voit , il respire ,  
Il m'afronte , il l'avoue , il rit quand je soupire.

A L I D O R.

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner ,  
Lorsque vous tempêtez , sa foudre à gouverner ;  
Il devrait avec vous être d'intelligence.  
( *Angelique déchire la lettre , & en jette les morceaux.* )  
Le digne & grand objet d'une haute vengeance !  
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGELIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur ?

ALIDOR.

Qui ne vous flate point puissamment vous irrite.  
 Pour dire franchement votre peu de mérite,  
 Commet-on des forfaits si grands & si nouveaux,  
 Qu'on doive tout-à-l'heure être mis en morceaux ?  
 Si ce crime autrement ne saurait se remettre,

( *Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte  
 à sa ceinture.* )

Cassez, ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGELIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,  
 Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi ;  
 C'est dedans son crystal que je les étudie ;  
 Mais après il s'en tait, & moi j'y remédie ;  
 Il m'en donne un avis sans me les reprocher ;  
 Et me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colère, & vous dites des pointes !  
 Ne présumiez - vous point que j'irais à mains  
 jointes,  
 Les yeux enflés de pleurs, & le cœur de soupirs,  
 Vous faire offre à genoux de mille repentirs ?  
 Que vous êtes à plaindre étant si fort déçûe !

ANGELIQUE.

Insolent , ôte toi pour jamais de ma vûe.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux , après mon changement ,  
Apellez-vous cela du nom de châtiment ?

Ce n'est que me bannir du lieu de mon suplice ;  
Et ce commandement est si plein de justice ,  
Que bien que je renonce à vivre sous vos loix ,  
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

---

SCENE IV.

ANGELIQUE *seule.*

**C**ommandement honteux , où ton obéissance  
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puis-  
sance ,

Où ton bannissement a pour toi des apas ,  
Et me devient cruel de ne te l'être pas !

A quoi se résoudra désormais ma colère ,  
Si ta punition te tient lieu de salaire ?

Que mon pouvoir me nuit ! & qu'il m'est cher vendu !  
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu.

Je devais prévenir ton outrageux caprice ;  
Mon bonheur dépendait de te faire injustice.



Je chasse un fugitif avec trop de raison ,  
Et lui donne les champs quand il romt sa prison.

Ah, que n'ai-je eu des bras à suivre mon courage!  
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage !  
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs !  
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs ;  
Puisqu'il m'était donné , je m'en fusse faisie ;  
Et sans prendre conseil que de ma jalousie ,  
Puisqu'un autre portrait en efface le mien ,  
Cent coups auraient chassé ce voleur de mon bien.  
Vains projets , vains discours , vaine & fausse al-  
légeance !

Et mes bras & son cœur manquent à ma vengeance.

Ciel , qui m'en vois donner de si justes sujets ,  
Donne-m'en des moyens , donne-m'en des objets.  
Où me dois-je adresser ? Qui doit porter sa peine ?  
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine ?  
De mille desespoirs mon cœur est affailli ;  
Je suis seule punie , & je n'ai point failli.  
Mais j'ose faire au Ciel une injuste querelle !  
Je n'ai que trop failli d'aimer un infidelle ,  
De recevoir un traître , un ingrat sous ma loi ,  
Et trouver du mérite en qui manquait de foi.  
Ciel , encor une fois écoute mon envie ,  
Ote-m'en la mémoire , ou le prive de vie ;

Fais que de mon esprit je puisse le bannir ,  
Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir.

Que je m'anime en vain contre un objet aimable !  
Tout criminel qu'il est , il me semble adorable ;  
Et mes souhaits qu'étouffe un soudain repentir ,  
En demandant sa mort n'y sauraient consentir.

Restes impertinens d'une flamme insensée ,  
Ennemis de mon heur , sortez de ma pensée ;  
Ou , si vous m'en peignez encore quelques traits ,  
Laissez là ses vertus , peignez moi ses forfaits.

---

S C E N E V.

ANGELIQUE, PHYLIS.

ANGELIQUE.

**L**E croirais-tu , Phylis ? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non ? Je n'y vois rien du tout qui m'é-  
tonne ,

Rien qui ne soit possible , & de plus , fort commun.  
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.  
Tout change sous les cieus , mais partout bon re-  
mède.

ANGELIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

P H Y L I S.

Choisis de mes amans sans t'affliger si fort,  
 Et n'appréhende pas de me faire grand tort :  
 J'en pourrais au besoin fournir toute la ville,  
 Qu'il m'en demeurerait encor plus de deux mille.

A N G E L I Q U E.

Tu me ferais mourir avec de tels propos.  
 Ah ! laisse-moi plutôt soupirer en repos,  
 Ma sœur.

P H Y L I S.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être !

A N G E L I Q U E.

Hé quoi ? tu ris encor ? c'est bien faire paraître . . . .

P H Y L I S.

Que je ne saurais voir d'un visage affligé  
 Ta cruauté punie , & mon frère vengé.  
 Après tout , je connais quelle est ta maladie ;  
 Tu vois comme Alidor est plein de perfidie ,  
 Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,  
 Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

A N G E L I Q U E.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine ?

P H Y L I S.

De le garder longtems elle n'a pas la mine ;  
 Et j'estime si peu ces nouvelles amours ,

Que

Que je te plége encor son retour dans deux jours ;  
 Et lors ne pense pas , quoi que tu te proposes ,  
 Que de tes volontés devant lui tu disposes.  
 Prépare tes dédain , arme toi de rigueur ,  
 Une larme , un soupir te percera le cœur ;  
 Et je serai ravie alors de voir vos flames  
 Brûler mieux que devant , & rejoindre vos ames :  
 Mais j'en crains un succès à ta confusion :  
 Qui change une fois , change à toute occasion ;  
 Et nous verrons toujours , si Dieu le laisse vivre ,  
 Un change , un repentir , un pardon s'entresuivre.  
 Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait ;  
 Et l'on cesse de craindre un couroux fans effet.

ANGELIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible ,  
 Ma sœur , je ne suis pas de la sorte insensible ;  
 Et , si je présumais que mon trop de bonté  
 Pût jamais se résoudre à cette lâcheté ,  
 Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense ,  
 J'en préviendrais le coup , m'en ôtant la puissance.  
 Adieu. Dans la colère où je suis aujourd'hui ,  
 J'accepterais plutôt un barbare que lui.

PHYLIS seule.

Il faut donc se hâter , qu'elle ne refroidisse.

## S C E N E VI.

P H Y L I S , D O R A S T E .

P H Y L I S *frapant du pied à la porte de son logis ,  
pour faire sortir son frère.*

**F** R è r e , quelque inconnu t'a fait un bon ofice.  
Il ne tiendra qu'à toi d'être un second Médor.  
On a fait qu'Angelique. . .

D O R A S T E .

Hé bien ?

P H Y L I S .

Hait Alidor.

D O R A S T E .

Elle hait Alidor ! Angelique !

P H Y L I S .

Angelique.

D O R A S T E .

D'où lui vient cette humeur ? qui les a mis en  
pique ?

P H Y L I S .

Si tu prens bien ton tems , il y fait bon pour toi.  
Va , ne t'amuse point à favoir le pourquoi ;  
Parle au père d'abord , tu fais qu'il te fouhaite ;

Et, s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

D O R A S T E.

Bien qu'un fibon avis ne soit à mépriser,  
Je crains...

P H Y L I S.

Lyfis m'aborde, & tu me veux causer !  
Entre chez Angélique, & pousse ta fortune.  
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

---

S C E N E V I I.

L Y S I S, P H Y L I S.

L Y S I S.

**C**omme vous le chassez !

P H Y L I S.

Qu'eût-il fait avec nous ?

Mon entretien sans lui te semblera plus doux.

Tu pouras t'expliquer avec moins de contrainte,

Me conter de quels feux tu te sens l'ame atteinte,

Et ce que tu croiras propre à te soulager.

Regarde maintenant si je fais t'obliger.

L Y S I S.

Cette obligation ferait bien plus extrême,

Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même ;



Et vous feriez bien plus pour mon contentement ;  
De souffrir avec vous vingt frères qu'un amant.

P H Y L I S.

Nous sommes donc , Lysis , d'une humeur bien  
contraire ,

J'y souffrirais plutôt cinquante amans qu'un frère ;  
Et puisque nos esprits ont si peu de rapport ,  
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

L Y S I S.

Vous êtes ma maîtresse , & mes flames discrettes  
Doivent un tel respect aux loix que vous me faites ,  
Que pour leur obéir , mes sentimens domtés  
N'osent plus se régler que sur vos volontés.

P H Y L I S.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtresse  
Souffrent ce qui leur nuit , aiment ce qui les blesse.  
Si tu vois quelque jour tes feux récompensés ,  
Souviens-toi... Qu'est ceci , Cléandre , vous passez ?

( *Cléandre va pour entrer chez Angelique ,  
& Phylis l'arrête.* )

---

S C E N E V I I I .

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

C L É A N D R E .

**I**L me faut bien passer , puisque la place est prise.

P H Y L I S .

Venez , cette raison est de mauvaise mise.  
D'un million d'amans je puis flater les vœux ,  
Et n'aurais pas l'esprit d'en entretenir deux ?  
Sortez de cette erreur , & souffrant ce partage ,  
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

C L É A N D R E .

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

P H Y L I S .

Quoi ? pour l'entretenir ne vous aimai-je point ?

C L É A N D R E .

Encor que votre ardeur à la mienne réponde ,  
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

P H Y L I S .

Si vous nommez ma flame un bien commun à tous,  
Je n'aime pour le moins personne plus que vous ;  
Cela vous doit suffire.

C L É A N D R E.

Oui bien , à des volages

Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;  
 Mais ceux dont un objet possède tous les soins ,  
 Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

P H Y L I S.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les au-  
 tres ,

Je devrais dédaigner leurs vœux auprès des vôtres ;  
 Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités ,  
 Et ne murmurent point contre mes volontés.

Est-ce à moi, s'il vous plait, de vivre à votre mode ?  
 Votre amour en ce cas ferait fort incommode ;  
 Loin de la recevoir, vous me feriez la loi.  
 Qui m'aime de la sorte, il s'aime, & non pas moi.

L Y S I S à *Cléandre*.

Perfiste en ton humeur, je te prie, & conseille  
 A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

C L É A N D R E.

Tu feras bien-tôt seul s'ils veulent m'imiter.

P H Y L I S.

Quoi donc, c'est tout de bon que tu me veux quitter !  
 Tu ne dis mot, rêveur, & pour toute réplique,  
 Tu tournes tes regards du côté d'Angelique ;  
 Est-elle donc l'objet de tes légéretés ?

Veux-tu faire d'un coup deux infidélités ?  
Et que dans mon offense Alidor s'intéresse ?  
Cléandre , c'est assez de trahir ta maîtresse.  
Dans ta nouvelle flame épargne tes amis ,  
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

C L É A N D R E.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle.  
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle ;  
Et ne t'informe point de mes intentions.

P H Y L I S.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions ,  
Et que , pour te garder , j'ai trop peu de mérite ,  
Du moins avant l'adieu demeurons quite à quite ,  
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici :  
Tu m'as offert des vœux , que je t'en offre aussi ;  
Et faisons entre nous toutes choses égales.

L Y S I S.

Et moi , durant ce tems , je garderai les bales ?

P H Y L I S.

Je te donne congé d'une heure , si tu veux.

L Y S I S.

Je l'accepte au hazard , de le prendre pour deux.

P H Y L I S.

Pour deux , pour quatre , soit , ne crains pas qu'il  
m'ennuie.

## S C E N E I X.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre , qui tâche de s'échaper  
pour entrer chez Angelique.*

**M**Ais je ne consens pas cependant qu'on me  
fuie.

Tu perds tems d'y tâcher si tu n'as mon congé.  
Inhumain , est-ce ainsi que je t'ai négligé ?  
Quand tu m'ofrais des vœux prenais-je ainsi la fuite ?  
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite ?  
Avant tant de douceurs tu te vis écouter ,  
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.

CLÉANDRE.

Va te jouer d'un autre avec tes railleries ;  
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries :  
Ou cesse de m'aimer , ou n'aime plus que moi.

PHYLIS.

Je ne t'impose pas une si dure loi :  
Avec moi , si tu veux , aime toute la terre ,  
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre.  
Je reconnais assez mes imperfections ;  
Et , quelque part que j'aye en tes affections ,

C'est encor trop pour moi ; seulement ne rejette  
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

C L É A N D R E.

Qui te rend obstinée à me persécuter ?

P H Y L I S.

Qui te rend si cruel que de me rebuter ?

C L É A N D R E.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

P H Y L I S.

Si tu fais t'en aller , je saurai bien te suivre ;  
Et quelque occasion qui t'amène en ces lieux ,  
Tu ne lui diras pas grand secret à mes yeux.  
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble.  
Parlons plutôt d'accord , & composons ensemble.

Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait :  
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait ,  
Qu'encor tu me connais , & que de ta pensée  
Mon image n'est pas tout-à-fait effacée ,  
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

C L É A N D R E.

Je le tiens pour bien fait.

P H Y L I S.

Plains-tu tant un moment ?

Et , m'attachant à toi , si je te désespère ,  
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère ?



42      *LA PLACE ROYALE.*

CLÉANDRE.

Allons , puisqu'autrement je ne te puis quitter ,  
A tel prix que ce soit , il me faut l'acheter.

*Fin du second acte.*

---

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.

**E**N ce point il ressemble à ton humeur volage,  
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage ;  
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas ,  
En ce qu'il ne dit mot , & ne fuit point mes pas.

PHYLIS.

En quoi que déformais ma présence te nuise ,  
La civilité veut que je te reconduise.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité ,  
Et , suivant notre accord , me laisse en liberté.

---

S C E N E II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

**T** DORASTE *sortant de chez Angelique.*

Out est gagné , ma sœur , la belle m'est acquise ,  
Jamais occasion ne se trouva mieux prise ;

Je possède Angelique.

C L E A N D R E.

Angelique ?

D O R A S T E.

Oui, tu peux

Avertir Alidor du succès de mes vœux ,  
 Et qu'au sortir du bal que je donne chez elle ,  
 Demain un sacré nœud m'unit à cette belle.  
 Dis-lui qu'il s'en console. Adieu. Je vais pourvoir  
 A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

S C E N E III.

P H Y L I S , C L É A N D R E.

P H Y L I S.

C E soir, j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,  
 D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.  
 Va-t-en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux,  
 Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux yeux ;  
 Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,  
 De peur que ton abord interrompît mon frère.  
 Quelque fin que tu ferois, tiens-toi pour affiné.

S C E N E IV.

CLÉANDRE *seul.*

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné ?

Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre,  
 La peine soit pour nous, & les fruits pour un autre ?  
 Et que notre artifice ait si mal succédé,  
 Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé ?  
 Officieux ami d'un amant déplorable,  
 Que tu m'ofres en vain cet objet adorable !  
 Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend !  
 Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.  
 Tandis qu'il me suplante, une sœur me cajole ;  
 Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.  
 On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit.  
 L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit.  
 L'un & l'autre à la fois me perd, me désespère ;  
 Et je puis épargner, ou la sœur, ou le frère,  
 Etre sans Angelique, & sans ressentiment,  
 Avec si peu de cœur aimer si puissamment !  
 Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse ?  
 Craignais-tu d'avouer une telle maîtresse ?  
 Et cachais-tu l'excès de ton affection

Par honte , par dépit , ou par discrétion ?  
 Pouvais-tu desirer occasion plus belle ,  
 Que le nom d'Alidor à venger ta querelle ?  
 Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir ,  
 Laisse leurs intérêts , sui ceux de ton devoir.  
 On suplante Alidor , du moins en aparence ,  
 Et sans ressentiment tu souffres cette offense !  
 Ton courage est muet , & ton bras endormi !  
 Pour être amant discret , tu parais lâche ami !  
 C'est trop abandonner ta renommée au blâme ,  
 Il faut sauver d'un coup ton honneur & ta flame ;  
 Et l'un & l'autre ici marchent d'un pas égal ;  
 Soutenant un ami , tu t'ôtes un rival.  
 Ne difère donc plus ce que l'honneur commande ,  
 Et lui gagne Angelique afin qu'il te la rende.  
 Il faut. . .

---

 S C E N E V.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

**H**É bien , Cléandre , ai-je sù t'obliger ?

CLÉANDRE.

Pour m'avoir obligé , que je vais t'affliger !

Doraste a pris le tems des dépits d'Angelique.

A L I D O R.

Après ?

C L É A N D R E.

Après cela , tu veux que je m'explique ?

A L I D O R.

Qu'en a-t-il obtenu ?

C L É A N D R E.

Par de-là son espoir.

Il l'épouse demain , lui donne bal ce soir ;

Juge , juge par-là si mon mal est extrême.

A L I D O R.

En es-tu bien certain ?

C L É A N D R E.

J'ai tout sû de lui-même.

A L I D O R.

Que je ferais heureux si je ne t'aimais point !

Ton malheur aurait mis mon bonheur à son point.

La prison d'Angelique aurait rompu la mienne.

Quelque empire sur moi que son visage obtienne ,

Ma passion fût morte avec sa liberté ;

Et trop vain pour souffrir qu'en sa captivité

Les restes d'un rival m'eussent enchaîné l'ame ,

Les feux de son hymen auraient éteint ma flame.

Pour forcer sa colère à de si doux effets ,



Quels efforts , cher ami , ne me fais-je point faits ?  
Malgré tout mon amour , prendre un orgueil farou-  
che ,

L'adorer dans le cœur , & l'outrager de bouche ;  
J'ai souffert ce supplice , & me suis feint léger ,  
De honte & de dépit de ne pouvoir changer ?  
Et je vois près du but où je voulais prétendre ,  
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !  
A ces conditions mon bonheur me déplaît.  
Je ne puis être heureux , si Cléandre ne l'est.  
Ce que je t'ai promis ne peut être à personne ;  
Il faut que je périsse , ou que je te le donne.  
J'aurai trop de moyens de te garder ma foi ;  
Et , malgré les destins , Angelique est à toi.

C L É A N D R E .

Ne trouble point pour moi le repos de ton ame ;  
Il t'en coûterait trop pour avancer ma flame.  
Sans que ton amitié fasse un second effort ,  
Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou la mort.  
Si Doraste a du cœur , il faut qu'il la défende ,  
Et que l'épée au poing il la gagne ou la rende.

A L I D O R .

Simple , par le chemin que tu penfes tenir ,  
Tu la lui peux ôter , mais non pas l'obtenir .  
La suite des duels ne fut jamais plaisante ,

C'était

C'était ces jours passés ce que difait Théante.  
Je veux prendre un moyen, & plus court, & plus  
feur,  
Et, fans aucun péril, t'en rendre poffeffeur.  
Va-t-en donc, & me laiffe auprès de ta maîtrefse,  
De mon refte d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami....

ALIDOR.

Va-t-en, dis-je, &, par tes complimens  
Ceffe de t'opofer à tes contentemens.  
Déformais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laiffer ma fortune à conduire.  
Adieu. Puiffé-je avoir les moyens à mon tour  
De faire autant pour toi, que toi pour mon amour !

---

SCÈNE VI.

ALIDOR *feul.*

**Q**ue pour ton amitié je vais fouffrir de peine !  
Déjà presque échapé je rentre dans ma chaîne.  
Il faut encor un coup, m'expofant à fes yeux,  
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.

Mais reprendre un amour dont je veux me défaire ,  
 Qu'est-ce , qu'à mes desseins un chemin tout con-  
 traire ?

Allons y toutefois , puisque je l'ai promis ,  
 Et que la peine est douce à qui sert ses amis .

---

## S C E N E VII.

ANGELIQUE  *dans son cabinet .*

Q Uel malheur par-tout m'accompagne !  
 Qu'un indiscret hymen me venge à mes dépens !  
 Que de pleurs en vain je répans ,  
 Moins pour ce que je perds que pour ce que je ga-  
 gne !  
 L'un m'est plus doux que l'autre , & j'ai moins de  
 tourment  
 Du crime d'Alidor , que de son châtement.  
 Ce traître alluma donc ma flame !  
 Je puis donc consentir à ces tristes accords !  
 Hélas ! par quelques pleins efforts  
 Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame ,  
 J'y trouve seulement , afin de me punir ,  
 Le dépit du passé , l'horreur de l'avenir .

SCENE VIII.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

**O**U viens-tu , déloyal ? Avec quelle imprudence  
 Osés-tu redoubler mes maux par ta présence ?  
 Qui te donne le front de surprendre mes pleurs ?  
 Cherches-tu de la joie à même mes douleurs ?  
 Et peux-tu conserver une ame assez hardie ,  
 Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?  
 Après que tu m'as fait un insolent aveu  
 De n'avoir plus pour moi , ni de foi , ni de feu ,  
 Tu te mets à genoux , & tu veux , misérable ,  
 Que ton feint repentir m'en donne un véritable !  
 Va , va , n'espère rien de tes soumissions ,  
 Porte-les à l'objet de tes affections ;  
 Ne me présente plus les traits qui m'ont déçûe ;  
 N'attaque point mon cœur en me blessant la vûe.  
 Penses-tu que je sois , après ton changement ,  
 Ou sans ressouvenir , ou sans ressentiment ?  
 S'il te souvient encor de ton brutal caprice ,  
 Dis-moi , que viens-tu faire au lieu de ton supplice ?  
 Garde un exil si cher à tes légéretés ,

Je ne veux plus favoir de toi mes vérités.

Quoi ? tu ne me dis mot ! crois-tu que ton fi-  
lence

Puisse de tes discours réparer l'insolence ?

Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant ?

Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant ?

Pour triompher de moi, veux-tu, pour toutes armes,  
Employer des soupirs, & de muettes larmes ?

Sur notre amour passé c'est trop te confier :

Du moins dis quelque chose à te justifier :

Demande le pardon que tes regards m'arrachent ;

Explique leurs discours, dis-moi ce qu'ils me cachent.

Que mon couroux est faible, & que leurs traits  
puiffans

Rendent des criminels aisément innocens !

Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse ;

Et de peur de me rendre il faut quitter la place.

A L I D O R *la retient.*

Quoi ! votre amour renaît, & vous m'abandonnez !

C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.

Je fais ce que j'ai fait, & qu'après tant d'audace

Je ne mérite pas de jouir de ma grace ;

Mais demeurez du moins, tant que vous ayez sût

Que par un feint mépris votre amour fût déçû,

Que je vous fus fidèle en dépit de ma lettre,

Qu'en vos mains seulement on la devait remettre ,  
 Que mon dessein n'allait qu'à voir vos mouvemens,  
 Et juger de vos feux par vos ressentimens.  
 Dites, quand je la vis entre vos mains remise ,  
 Changeai-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?  
 Ma parole plus ferme , & mon port assuré  
 Ne vous montraient-ils pas un esprit préparé ?  
 Que Clarine vous dise , à la première vûe ,  
 Si jamais de mon change elle s'est aperçue.  
 Ce mauvais compliment flatait mal ses apas ;  
 Il vous faisait outrage , & ne l'obligeait pas ;  
 Et ses termes piquans mal conçus pour lui plaire ,  
 Au lieu de son amour , cherchaient votre colère.

A N G E L I Q U E.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret ,  
 En te montrant fidèle il croît mon regret.  
 Je perds moins, si je crois ne perdre qu'un volage ;  
 Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.  
 Que me sert de savoir que tes vœux sont constans ?  
 Que te sert d'être aimé quand il n'en est plus tems ?

A L I D O R.

Aussi je ne viens pas pour regagner votre ame.  
 Préférez moi Doraste , & devenez sa femme.  
 Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir :  
 Moi vivant , votre foi ne le peut recevoir ,



Elle m'est engagée ; & quoi que l'on vous die ,  
 Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.  
 Mais voici qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

A N G E L I Q U E .

Ah ! ce cruel discours me réduit aux abois.  
 Ma colère a rendu ma perte inévitable ;  
 Et je déteste en vain ma faute irréparable.

A L I D O R .

Si vous avez du cœur , on la peut réparer.

A N G E L I Q U E .

On nous doit dès demain pour jamais séparer.  
 Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède ?

A L I D O R .

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il possède.  
 Si vous m'aimez encor , vous faurez dès ce soir  
 Rompre les noirs effets d'un juste désespoir.  
 Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre ,  
 Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.  
 Mettez-vous en ma mort votre contentement ?

A N G E L I Q U E .

Non , mais que dira-t-on d'un tel emportement ?

A L I D O R .

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?  
 Il y va de votre heur , il y va de ma vie ;  
 Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira !

Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira.  
 Puisque vous consentez plutôt à vos supplices ,  
 Qu'à l'unique moyen de payer mes services ,  
 Ma mort va me venger de votre peu d'amour :  
 Si vous n'êtes à moi je ne veux plus du jour.

A N G E L I Q U E .

Retiens ce coup fatal , me voilà résolue ;  
 Use sur tout mon cœur de puissance absolue ;  
 Puisqu'il est tout à toi , tu peux tout commander ;  
 Et contre nos malheurs j'ose tout hazarder.  
 Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse :  
 Mon honneur seulement te demande une grace.  
 Acorde à ma pudeur , que deux mots de ta main  
 Puissent justifier ma fuite & ton dessein ;  
 Que mes parens surpris trouvent ici ce gage ,  
 Qui les rende assurés d'un heureux mariage ;  
 Et que je sauve ainsi ma réputation  
 Par la sincérité de ton intention.  
 Ma faute en sera moindre, & mon trop de constance  
 Paraîtra seulement fuir une violence.

A L I D O R .

Enfin , par ce dessein vous me ressuscitez.  
 Agissez pleinement dessus mes volontés.  
 J'avais pour votre honneur la même inquiétude ;  
 Et ne pourais d'ailleurs qu'avec ingratitude ,

D iiij

Voyant ce que pour moi votre flame résout ;  
 Dénier quelque chose à qui m'acorde tout.  
 Donnez moi, sur le champ je vous veux satisfaire.

A N G E L I Q U E.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se difère.  
 Je manque ici de tout , & j'ai le cœur tranfi ;  
 De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.  
 Mon deffein généreux fait naître cette crainte ;  
 Depuis qu'il est formé j'en ai senti l'ateinte ;  
 Quite moi , je te prie , & coule toi fans bruit.

A L I D O R.

Puisque vous le voulez , adieu jusqu'à minuit.

S C E N E I X.

A N G E L I Q U E *seule.*

Q Ue promets-tu , pauvre aveuglée ?  
 A quoi t'engage ici ta fole passion ?

Et de quelle indiscretion

Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée ?  
 Tu cours à ta ruïne , & vas tout hazarder  
 Sur la foi d'un amant qui n'en saurait garder.

Je me trompe , il n'est point volage ;  
 J'ai vû sa fermeté , j'en ai crû ses soupirs ;

Et , si je flate mes desirs ,  
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.  
Me manquât-il de foi , je la lui dois garder ;  
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

---

S C E N E X.

A L I D O R *sortant de la maison d'Angelique ,  
traversant le théâtre.*

C Léandre , elle est à toi , j'ai fléchi son courage.  
Que ne peut l'artifice & le fard du langage ?  
Et si pour un ami ces effets je produis ,  
Lorsque j'agis pour moi , qu'est-ce que je ne puis ?

---

S C E N E X I.

P H Y L I S *seule.*

A Lidor à mes yeux sort de chez Angelique ,  
Comme s'il y gardait encor quelque pratique ;  
Et même , à son visage , il semble assez content.  
Aurait-il regagné cet esprit inconstant ?  
Oh ! qu'il ferait bon voir que cette humeur volage  
Deux fois , en moins d'une heure , eût changé de  
courage !

Que mon frère en tiendrait , s'ils s'étaient mis d'accord !

Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.  
Ce soir je sonderai les secrets de son ame ;  
Et, si son entretien ne me trahit sa flame ,  
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions ,  
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

---

S C E N E X I I .

P H Y L I S , L Y S I S .

P H Y L I S .

Q Uoi , Lysis , ta retraite est de peu de durée ?

L Y S I S .

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée ;  
Mais vous voyant ici sans frère & sans amant...

P H Y L I S .

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

L Y S I S .

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle ?

P H Y L I S .

Vois-tu , je ne fais quoi me brouille la cervelle.  
Va , ne me conte rien de ton affection ,  
Elle en aurait fort peu de satisfaction.

*LA PLACE ROYALE.* 59

L Y S I S.

Cependant , sans parler , il faut que je soupire ?

P H Y L I S.

Réserve pour le bal ce que tu veux me dire.

L Y S I S.

Le bal ! où le tient-on ?

P H Y L I S.

Là-dedans.

L Y S I S.

Il fufit.

De votre bon avis je ferai mon profit.

*Fin du troifième acte.*

---



## A C T E IV.

## S C E N E P R E M I E R E.

ALIDOR, CLÉANDRE.

Troupes d'hommes armés.

A L I D O R.

*L'acte est dans la nuit , & Alidor dit ce premier vers à Cléandre , & l'ayant fait retirer avec sa troupe , il continue seul.*

**A** Ten , sans faire bruit , que je t'en avertisse.  
 Enfin la nuit s'avance , & son voile propice  
 Me va faciliter le succès que j'atens ,  
 Pour rendre heureux Cléandre , & mes desirs contents.

Mon cœur las de porter un joug si tyrannique ,  
 Ne fera plus qu'une heure esclave d'Angelique.  
 Je vais faire un ami possesseur de mon bien :  
 Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.  
 C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire ,  
 Moins pour le lui donner , qu'afin de m'en défaire.  
 Ce trait paraîtra lâche , & plein de trahison ,

Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison ;  
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtresse ,  
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.  
Que lui fais-je après tout qu'elle n'ait mérité ,  
Pour avoir malgré moi fait ma captivité ?  
Qu'on ne m'acuse point d'aucune ingratitude ;  
Ce n'est que me venger d'un an de servitude ,  
Que rompre son dessein comme elle a fait le mien ,  
Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien ;  
Et ne lui pas laisser un si grand avantage ,  
De suivre son humeur , & forcer mon courage.  
Le forcer ! Mais , hélas , que mon consentement  
Par un si doux effort fut surpris aisément !  
Quel excès de plaisir goûta mon imprudence ,  
Avant que réfléchir sur cette violence !  
Examinant mon feu qu'est-ce que je ne perds !  
Et qu'il m'est cher vendu de connaître mes fers !  
Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice ,  
Et je doute s'il est ou raison , ou caprice.  
Je crains un pire mal après ma guérison ,  
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.  
Alidor , tu consens qu'un autre la possède !  
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède !  
Ne romps point les effets de son intention ,  
Et laisse un libre cours à ton affection.

62    *LA PLACE ROYALE.*

Fais ce beau coup pour toi, suis l'ardeur qui te presse :  
Mais trahir ton ami ! mais trahir ta maîtresse !

Je n'en veux obliger pas un à me haïr ,  
Et ne fais qui des deux , ou servir ou trahir.

Quoi , je balance encor , je m'arrête , je doute !  
Mes résolutions , qui vous met en déroute ?  
Revenez , mes desseins , & ne permettez pas  
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'apas.  
En vain pour Angelique ils prennent la querelle :  
Cléandre , elle est à toi , nous sommes deux con-  
tre elle.

Ma liberté conspire avecque tes ardeurs ;  
Les miennes déformais vont tourner en froideurs ;  
Et lassé de souffrir un si rude servage ,  
J'ai l'esprit assez fort pour combattre un visage.  
Ce coup n'est qu'un effet de générosité ,  
Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.

Amour , que ton pouvoir tâche en vain de pa-  
raître !

Fuis , petit insolent , je veux être le maître ;  
Il ne fera pas dit qu'un homme tel que moi ,  
En dépit qu'il en ait , obéisse à ta loi.  
Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée ,  
Que d'une volonté franche & déterminée ;  
Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais .

M'en fera redevable , & non à ses attraits ;  
Et ma flame. . .

---

S C E N E II.

A L I D O R , C L É A N D R E .

C L É A N D R E .

**A** Lidor.

A L I D O R .

Qui m'appelle ?

C L É A N D R E .

Cléandre.

A L I D O R .

Tu t'avances trop tôt.

C L É A N D R E .

Je me laisse d'attendre.

A L I D O R .

Laisse moi , cher ami , le soin de t'avertir  
En quel tems de ce coin il te faudra sortir.

C L É A N D R E .

Minuit vient de sonner ; & , par expérience ,  
Tu fais comme l'amour est plein d'impatience.

A L I D O R .

Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup ;

Ce que nous atendons ne peut tarder beaucoup.  
 Je livre entre tes mains cette belle maîtresse ,  
 Si-tôt que j'aurai pû lui rendre ta promesse ;  
 Sans lumière , & d'ailleurs s'assurant en ma foi ;  
 Rien ne l'empêchera de la croire de moi.  
 Après , achève seul , je ne puis fans suplice  
 Forcer ici mon bras à te faire service ;  
 Et mon reste d'amour , en cet enlèvement ,  
 Ne peut contribuer que mon consentement.

C L É A N D R E.

Ami , ce m'est assez.

A L I D O R.

Va donc là-bas atendre  
 Que je te donne avis du tems qu'il faudra prendre.  
 Cléandre , encor un mot. Pour de pareils exploits  
 Nous nous ressemblons mal , & de taille & de voix ;  
 Angelique soudain pourra te reconnaître ,  
 Regarde après ses cris si tu serais le maître.

C L É A N D R E.

Ma main dessus sa bouche y fera trop pourvoir.

A L I D O R.

Ami , séparons nous , je pense l'entrevoir.

C L É A N D R E.

Adieu. Fais promptement.

*SCENE*

S C E N E III.

ALIDOR , ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que la nuit est obscure !  
Alidor n'est pas loin , j'entens quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'être connu , je défens à mes gens  
De paraître en ces lieux avant qu'il en soit tems.  
Tenez.

( Il lui donne la promesse de Cléandre. )

ANGELIQUE.

Je prens fans lire , & ta foi m'est si claire ,  
Que je la prens bien moins pour moi que pour mon  
père.

Je la porte à ma chambre ; épargnons les discours ,  
Fais avancer tes gens , & dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

( seul. )

Lorsque de son honneur je lui rens l'assurance ,  
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance ;



Mais, puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,  
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

---

## S C E N E I V.

P H Y L I S *seule.*

**A**ngelique. C'est fait, mon frère en a dans  
l'aîle ?

La voyant échaper, je courais après elle,  
Mais un maudit galant m'est venu brusquement  
Servir à la traversé un mauvais compliment ;  
Et par ses vains discours m'embarasser de forte  
Qu'Angelique à son aise a fû gagner la porte.  
Sa perte est assurée, & le traître Alidor  
La posséda jadis, & la posséde encor.  
Mais jusques à ce point serait-elle imprudente ?  
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente ;  
Le cœur me le difait le voyant en fortir,  
Et mon frère dès-lors se devait avertir :  
Je te trahis, mon frère, & par ma négligence,  
Etant fans y penser de leur intelligence. . .

*( Alidor paraît avec Cléandre acompagné d'une  
troupe, & après lui avoir montré Phylis, qu'il  
croit être Angelique, il se retire en un coin du théa-*

*tre , & Cléandre enlève Phylis , & lui met d'abord  
la main sur la bouche.*

---

S C E N E V.

A L I D O R *seul.*

**O**N l'enlève , & mon cœur surpris d'un vain  
regret ,

Fait à ma perfidie un reproche secret ;

Il tient pour Angelique , il la suit , le rebelle ;

Parmi mes trahisons il veut être fidelle ;

Je le sens malgré moi de nouveaux feux épris ,

Refuser de ma main la franchise à ce prix ,

Défavouer mon crime ; & , pour mieux s'en dé-  
fendre ,

Me demander son bien que je cède à Cléandre.

Hélas ! qui me prescrit cette brutale loi

De payer tant d'amour avec si peu de foi ?

Qu'onvers cette beauté ma flame est inhumaine !

Si mon feu la trahit , que lui ferait ma haine ?

Juge , juge , Alidor , en quelle extrémité

La va précipiter ton infidélité.

Ecoute ses soupirs , considère ses larmes ,

Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes ;

Et va voir si Cléandre , à qui tu fers d'apui ,  
Poutra faire pour toi ce que tu fais pour lui.  
Mais mon esprit s'égare , & quoi qu'il se figure ,  
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture ,  
Et qu'Alidor de nuit plus faible que de jour ,  
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?

Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée !  
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée !  
Suis-je encor Alidor après ces sentimens ?  
Et ne pourai-je enfin régler mes mouvemens ?

Vaine compassion des douleurs d'Angélique ,  
Qui pense triompher d'un cœur mélancolique !  
Téméraire avorton d'un impuissant remords ,  
Va , va porter ailleurs tes débiles efforts.

Après de tels apas qui ne m'ont pû séduire ,  
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont sù produire ?  
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé ,  
Ne me présume pas tout-à-fait succombé :

Je fais trop maintenir ce que je me propose ,  
Et souverain sur moi , rien que moi n'en dispose.  
En vain un peu d'amour me déguise en forfait  
Du bien que je me veux le généreux effet ;  
De nouveau j'y consens , & prêt à l'entreprendre...

---

SCENE VI.

ANGELIQUE, ALIDOR.

ANGELIQUE.

**J**E demande pardon de t'avoir fait attendre ;  
D'autant qu'en l'escalier on faisait quelque bruit ,  
Et qu'un peu de lumière en éfaçait la nuit ,  
Je n'osais avancer de peur d'être aperçûe.  
Allons , tout est-il prêt ? Personne ne m'a vûe :  
De grace , dépêchons , c'est trop perdre de tems ,  
Et les momens ici nous sont trop importans ;  
Fuyons vîte , & craignons les yeux d'un domes-  
tique.

Quoi ! tu ne répons rien à la voix d'Angelique ?

ALIDOR.

Angelique ? Mes gens vous viennent d'enlever ;  
Qui vous a fait si-tôt de leurs mains vous sauver ?  
Quel soudain repentir , quelle crainte de blâme ,  
Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flame ?  
Ne vous fufit-il point de me manquer de foi ,  
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moi ?

ANGELIQUE.

Que tes gens cette nuit , m'ayent vûe , ou saisie !

70 LA PLACE ROYALE.

N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

A L I D O R.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,  
Je l'ai vû de mes yeux.

A N G E L I Q U E.

Tes yeux t'ont donc séduit;  
Et quelqu'autre sans doute, après moi descendue,  
Se trouve entre les mains dont j'étais atendue.  
Mais, ingrat, pour toi seul j'abandonne ces lieux,  
Et tu n'accompagnais ma fuite que des yeux!  
Pour marque d'un amour que je croyais extrême,  
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même!  
Et je suis un larcin indigne de tes mains!

A L I D O R.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,  
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,  
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

A N G E L I Q U E.

Pour ôter tout soupçon, & tromper ton rival;  
Tu diras qu'il fallait te montrer dans le bal.  
Faible ruse!

A L I D O R.

Ajoutez, & vaine, & sans adresse,  
Puisque je ne pouvais démentir ma promesse.

ANGELIQUE.

Quel était donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit

Que les premiers soupçons auront bien-tôt produit ;

Et d'un autre côté me jetant à la fuite ,

Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGELIQUE *en pleurant.*

Mais , enfin , Alidor , tes gens se sont mépris ?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur & confus , & surpris ,

Je vois tous mes desseins succéder à ma honte ;

Mais il me faut donner quelque ordre à ce mécompte.

Permettez . . .

ANGELIQUE.

Cependant , à qui me laisses-tu ?

Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu ;

Et ton manque d'amour de mes malheurs complice ,

M'abandonnant ici , me livre à mon supplice !

L'hymen ( ah ce mot seul me réduit aux abois ! )

D'un amant odieux me va soumettre aux loix ,

Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !

De l'erreur de tes gens je me verrai punie !

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil désespoir !



Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir :  
 J'en ai manqué le coup , & ce que je regrette ,  
 Mon carosse est parti , mes gens ont fait retraite.  
 A Paris , & de nuit , une telle beauté  
 Suivant un homme seul , est mal en sûreté :  
 Doraste , ou par malheur quelque rencontre pire ,  
 Me pourrait arracher le trésor où j'aspire.  
 Evitons ces périls en différant d'un jour.

## ANGELIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour ;  
 Et tu me fais trop voir , par ta bizarrerie ,  
 Le chimérique effet de ta poltronerie.  
 Alidor , quel Amant ! n'ose me posséder.

## ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder ?  
 Et ne pouvez-vous point d'une seule journée  
 Retarder le malheur de ce triste hyménée ?  
 Peut-être le désordre & la confusion ,  
 Qui naîtront dans le bal de cette occasion ,  
 Le remettront pour vous , & l'autre nuit , je jure...

## ANGELIQUE.

Que tu feras encor ou timide ou parjure ?  
 Quand tu m'as résolue à tes intentions ,  
 Lâche , t'ai-je opposé tant de précautions ?  
 Tu m'adores , dis-tu ! Tu le fais bien paraître ,

Rejettant mon bonheur ainsi sur un peut-être. .

A L I D O R.

Quoi qu'ose mon amour appréhender pour vous ;  
Puisque vous le voulez , fuyons , je m'y résous ;  
Et , malgré ces périls ... Mais on ouvre la porte ,  
C'est Doraste qui fort , & nous fuit à main forte.  
( *Alidor s'échape , & Angélique le veut suivre ,  
mais Doraste l'arrête.* )

---

S C E N E V I I.

A N G E L I Q U E , D O R A S T E ,  
L Y C A N T E , troupe d'amis.

D O R A S T E.

Q Uoi , ne m'attendre pas ? C'est trop me dédaigner ;  
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner ;  
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage ,  
Que pour vous préparer à notre mariage.  
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour ,  
Vous ne ferez jamais assez tôt de retour ;  
Vous vous éloignez trop, vû que l'heure nous presse.  
Infidèle, est-ce-là me tenir ta promesse ?

A N G E L I Q U E.

Hé bien , c'est te trahir. Penses-tu que mon feu

---

74 LA PLACE ROYALE.

D'un généreux dessein te fasse un défaveu ?  
Je t'aquis par dépit , & perdrais avec joie ;  
Mon désespoir à tous m'abandonnait en proie ,  
Et , lorsque d'Alidor je me vis outrager ,  
Je fis armes de tout afin de me venger.  
Tu t'ofris par hazard , je t'acceptai de rage ;  
Je te donnai son bien , & non pas mon courage.  
Ce change à mon couroux jettait un faux apas ,  
Je le nommais sa peine , & c'était mon trépas :  
Je prenais pour vengeance une telle injustice ;  
Et , deffous ces couleurs , j'adorais mon suplice.  
Aveugle que j'étais ! mon peu de jugement  
Ne se laissait guider qu'à mon ressentiment ;  
Mais depuis , Alidor m'a fait voir que son ame ,  
En feignant un mépris , n'avait pas moins de flame.  
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux ,  
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

D O R A S T E.

Tu suivais Alidor !

A N G E L I Q U E.

Ta funeste arrivée ,  
En arrêtant mes pas , de ce bien m'a privée ;  
Mais si . . .

D O R A S T E.

Tu le suivais !

ANGELIQUE.

Oui , fais tous tes efforts ;  
Lui seul aura mon cœur , tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente , effrontée autant comme traitresse ,  
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse ?  
Est-elle de sa main , parjure ? De bon cœur  
J'aurais cédé ma place à ce premier vainqueur ;  
Mais suivre un inconnu ! me quitter pour Cléandre !

ANGELIQUE.

Pour Cléandre !

DORASTE.

J'ai tort , je tâche à te surprendre.  
Vois ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard ,  
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ.  
C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé sur ta table  
De ta fidélité la preuve indubitable.  
Lis , mais ne rougis point , & me soutiens-encor  
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

ANGELIQUE *lit.*

*A*ngelique , reçois ce gage  
De la foi que je te promets ,  
Qu'un prompt & sacré mariage  
Unira nos jours désormais.

76 LA PLACE ROYALE.

*Quitons ces lieux , chère maitresse ,  
Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur ;  
Mais laisse aux tiens cette promesse  
Pour sûreté de ton honneur ,  
Afin qu'ils en puissent aprendre  
Que tu suis ton mari lorsque tu suis Cléandre.*

CLÉANDRE.

Que je suis mon mari lorsque je suis Cléandre ?  
Alidor est perfide , ou Doraste imposteur.  
Je vois la trahison , & doute de l'auteur.  
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire ;  
Je le pris d'Alidor , & le pris sans le lire ;  
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusait ,  
Il ne prétendait rien au larcin qu'il faisait.  
Le traître ! J'étais donc destinée à Cléandre !  
Hélas ! Mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre ;  
Et ne consentant point à ses lâches desseins ,  
Met au lieu d'Angelique une autre entre ses mains.

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie ?

ANGELIQUE.

J'en ignore le nom , mais elle m'a suivie ;  
Et ceux qui m'atendaient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en est assez , mes yeux du reste m'ont instruit.

Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée ;  
Après toi de la salle elle s'est dérobée.  
J'arrête une maîtresse , & je perds une sœur ;  
Mais allons promptement après le ravisseur.

---

S C E N E V I I I .

A N G E L I Q U E *seule.*

**D**Ure condition de mon malheur extrême !  
Si j'aime , on me trahit , je trahis si l'on m'aime.  
Qu'acuserai-je ici d'Alidor ou de moi ?  
Nous manquons l'un & l'autre également de foi ;  
Si j'ose l'appeler lâche , traître , parjure ,  
Ma rougeur aussi-tôt prendra part à l'injure ;  
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits ,  
Des miens en même tems exprimeront les traits.  
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale ,  
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale ?  
L'amour m'a fait trahir , qui n'en trahirait pas ?  
Et la trahison seule a pour lui des apas.  
Son crime est sans excuse , & le mien pardonable :  
Il est deux fois, que dis-je ? il est le seul coupable ;  
Il m'a prescrit la loi , je n'ai fait qu'obéir ;  
Il me trahit lui-même , & me force à trahir.



78 . *LA PLACE ROYALE.*

Déplorable Angelique, en malheurs sans seconde,  
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,  
Si ton ardeur sincère & ton peu de beauté  
N'ont pû te garantir d'une déloyauté ?  
Doraste tient ta foi ; mais , si ta perfidie  
A jusqu'à te quitter son ame refroidie ,  
Suis , suis dorénavant de plus faines raisons ;  
Et , sans plus t'exposer à tant de trahisons ,  
Puisque de ton amour on fait si peu de compte ,  
Va cacher dans un cloître & tes pleurs, & ta honte.

*Fin du quatrième acte.*

---

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

**A** Cordez moi ma grace avant qu'entrer chez  
vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous !  
Craignez-vous qu'à vos feux ma flame ne réponde ?  
Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde ?

CLÉANDRE.

Votre bel esprit raille , & pour moi seul cruel ,  
Du rang de vos amans sépare un criminel :  
Toutefois , mon amour n'est pas moins légitime ,  
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.  
Soyez , quoi qu'il en soit , d'un naturel plus doux ,  
L'amour a pris le soin de me punir pour vous ;  
Les traits que cette nuit il trempait dans vos larmes ,  
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition

Vous m'obligez fort peu de cette affection.

C L É A N D R E.

Après votre beauté sans raison négligée ,  
 Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.  
 Avez-vous jamais vû dessein plus renversé ?  
 Quand j'ai la force en main , je me trouve forcé ;  
 Je crois prendre une fille , & suis pris par une autre ;  
 J'ai tout pouvoir sur vous , & me remets au vôtre.  
 Angelique me perd , quand je crois l'aquérir.  
 Je gagne un nouveau mal , quand je pense guérir.  
 Dans un enlèvement je hais la violence ;  
 Je suis respectueux après cette insolence.  
 Je commets un forfait , & n'en saurais user :  
 Je ne suis criminel que pour m'en acuser.  
 Je m'expose à ma peine ; & , négligeant ma fuite ,  
 Aux vôtres ofensés j'épargne la poursuite.  
 Ce que j'ai pû ravir , je viens le demander ,  
 Et pour vous devoir tout , je veux tout hazarder.

P H Y L I S.

Vous ne me devez rien , du moins si j'en suis crüe ;  
 Et si mes propres yeux vous donnent dans la vûe ,  
 Si votre propre cœur soupire après ma main ,  
 Vous courez grand hazard de soupirer en vain.

Toutefois , après tout , mon humeur est si bonne,  
 Que je ne puis jamais désespérer personne.

Sachez

Sachez que mes desirs , toujours indifférens ,  
Iront sans résistance au gré de mes parens.  
Leur choix fera le mien , c'est vous parler sans  
feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte ;  
Si vous me refusez , m'écouteront-ils mieux ?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche , & mes parens sont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cet espoir . . .

PHYLIS.

C'est assez vous en dire.

---

SCENE II.

ALIDOR , CLÉANDRE , PHYLIS.

ALIDOR.

CLéandre a-t-il enfin ce que son cœur désire ?  
Et ses amours changés par un heureux hazard ,  
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part ?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vûe en un mépris extrême ,  
Et maintenant , ami , c'est encor elle-même :

Son orgueil se redouble étant en liberté ;  
 Et devient plus hardi d'agir en sûreté.  
 J'espère toutefois , à quelque point qu'il monte ,  
 Qu'à la fin . . .

P H Y L I S.

Cependant que vous lui rendrez compte ,  
 Je vais voir mes parens , que ce coup de malheur  
 A mon occasion acable de douleur.  
 Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

S C E N E III.

A L I D O R , C L É A N D R E.

A L I D O R *retenant Cléandre qui veut suivre Phylis.*

**E**st-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

C L É A N D R E.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer  
 Que je n'ai pas sujet de me désespérer.  
 Va voir ton Angelique , & la compte pour tienne ,  
 Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la fienne.

A L I D O R.

Tu me la rens enfin ?

C L É A N D R E.

Doraste tient sa foi :

Tu possèdes son cœur , qu'aurait-elle pour moi ?  
 Quelques charmans apas qui soient sur son visage ,  
 Je n'y saurais avoir qu'un fort mauvais partage.  
 Peut-être elle croirait qu'il lui ferait permis  
 De ne me rien garder , ne m'ayant rien promis ;  
 Il vaut mieux que ma flame à son tour te la cède.  
 Mais derechef , adieu.

---

S C E N E I V.

A L I D O R *seul.*

**A**insi tout me succède ;  
 Ses plus ardents desirs se règlent sur mes vœux ;  
 Il accepte Angelique , & la rend quand je veux ;  
 Quand je tâche à la perdre , il meurt de m'en défaire ;  
 Quand je l'aime , elle cesse aussi-tôt de lui plaire.  
 Mon cœur prêt à guérir , le sien se trouve atteint ,  
 Et , mon feu ralumé , le sien se trouve éteint.  
 Il aime quand je quite , il quite alors que j'aime ;  
 Et , sans être rivaux , nous aimons en lieu même.  
 C'en est fait , Angélique , & je ne saurais plus  
 Rendre contre tes yeux des combats superflus.  
 De ton affection cette preuve dernière



Reprend sur tous mes sens une puissance entière :  
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.  
Que j'eus de perfidie , & que je vis d'amour !  
Quand je sûs que Cléandre avait manqué sa proie ;  
Que j'en eus de regret , & que j'en ai de joie !  
Plus je t'étais ingrat , plus tu me chériffais ;  
Et ton ardeur croissait , plus je te trahissais.  
Aussi j'en fus honteux , & confus dans mon ame :  
La honte & le remord ralumèrent ma flame.  
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers !  
Et que malaisément on rompt de si beaux fers !  
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau vi-  
sage ;  
En vain à son pouvoir refusant son courage ,  
On veut éteindre un feu par ses yeux alumé ,  
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé.  
Sous ce dernier apas l'amour a trop de force ;  
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce ;  
Et ce tyran secret de nos affections  
Saisit trop puissamment nos inclinations.  
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flate ;  
Le grand soin que j'en eus partait d'une ame ingrate ;  
Et mes desseins d'accord avecque mes desirs ,  
A servir Angelique ont mit tous mes plaisirs.  
Mais , hélas ! ma raison est-elle assez hardie ,

Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie ?  
Quelque secret instinct , à mon bonheur fatal ,  
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal ?  
Que de mes trahisons elle ferait vengeance ,  
Si comme mon humeur la sienne était changée !  
Mais , qui la changerait , puisqu'elle ignore encor  
Tous les lâches complots du rebelle Alidor ?  
Que dis-je , malheureux ? Ah ! c'est trop me mé-  
prendre ,  
Elle en a trop appris du billet de Cléandre ;  
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit  
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit.  
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire ;  
Et si le ciel vengeur contre moi ne conspire ,  
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lû.  
Entrons , quoi qu'il en soit , d'un esprit résolu ;  
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime :  
Et , si pour l'avoir lû , sa colère s'anime ,  
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur ,  
Nous savons les moyens de regagner son cœur.

---

## S C E N E V.

D O R A S T E , L Y C A N T E .

D O R A S T E .

**N**E sollicite plus mon ame refroidie.  
 Je méprise Angélique après sa perfidie ;  
 Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits ;  
 Et qui n'a point de foi, n'a point pour moi d'atraits.  
 Veux-tu qu'on me trahisse, & que mon amour dure ?  
 J'ai souffert sa rigueur , mais je hais son parjure ,  
 Et tiens sa trahison indigne à l'avenir  
 D'ocuper aucun lieu dedans mon souvenir.  
 Qu'Alidor la possède , il est traître comme elle,  
 Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.  
 Pourrais-je avec raison lui vouloir quelque mal  
 De m'avoir délivré d'un esprit déloyal ?  
 Ma colère l'épargne , & n'en veut qu'à Cléandre ;  
 Il verra que son pire était de se méprendre ;  
 Et , si je puis jamais trouver ce ravisseur ,  
 Il me rendra soudain & la vie & ma sœur.

L Y C A N T E .

Faites mieux, puisqu'à peine elle pourrait prétendre  
 Une fortune égale à celle de Cléandre ;

En faveur de ses biens calmez votre couroux ,  
Et de son ravisseur faites-en son époux.  
Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne ,  
Faites-lui retenir ce qu'un hazard lui donne.  
Je crois que cet hymen pour satisfaction  
Plaira mieux à Phylis que sa punition.

D O R A S T E .

Nous consultons en vain , ma poursuite étant vaine.

L Y C A N T E .

Nous le rencontrerons , n'en soyez point en peine ;  
Où que soit sa retraite , il n'est pas toujours nuit ;  
Et ce qu'un cœur nous cache , un autre le produit.  
Mais dieux ! voilà Phylis qu'il a déjà rendue.

---

S C E N E VI.

PHYLIS, DORASTE, LYCANTE.

D O R A S T E .

**M**A sœur , je te retrouve après t'avoir perdue ?  
Et , de grace , quel lieu me cache le voleur ,  
Qui , pour s'être mépris , a causé ton malheur ?  
Que son trépas . . .

P H Y L I S .

Tout beau , peut-être ta colère ,

Au lieu de ton rival en veut à ton beau-frère,  
 En un mot, tu fauras qu'en cet enlèvement  
 Mes larmes m'ont aquis Cléandre pour amant ;  
 Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime ;  
 Il veut changer un rapt en amour légitime.  
 Il fait tous ses efforts pour gagner mes parens ;  
 Et, s'il les peut fléchir, quant à moi, je me rends.  
 Non, à dire le vrai, que son objet me tente ;  
 Mais, mon père content, je dois être contente,  
 Tandis, par la fenêtre ayant vû ton retour,  
 Je t'ai voulu sur l'heure apprendre cet amour,  
 Pour te tirer de peine, & rompre ta colère.

D O R A S T E.

Crois-tu que cet hymen puisse me satisfaire ?

P H Y L I S.

Si tu n'es ennemi de mes contentemens,  
 Ne prens mes intérêts que dans mes sentimens ;  
 Ne fais point le mauvais, si je ne suis mauvaise ;  
 Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise,  
 En cette occasion, si tu me veux du bien,  
 C'est à toi de régler ton esprit sur le mien.  
 Je respecte mon père, & le tiens assez sage  
 Pour ne résoudre rien à mon désavantage.  
 Si Cléandre le gagne, & m'en peut obtenir,  
 Je crois de mon devoir, . .

LYCANTE.

Je l'aperçois venir.

Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle desire.

---

SCENE VII.

CLÉANDRE, DORASTE, PHYLIS,  
LYCANTE.

CLÉANDRE.

SI vous n'êtes d'humeur, madame, à vous dé-  
dire,

Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.

(à Doraste.)

Mais, excusez, monsieur, le transport d'un amant ;

Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,

Pour en perdre le nom entre en votre alliance.

Ne me refusez point un oubli du passé ;

Et son ressouvenir à jamais effacé,

Bannissant toute aigreur, recevez un beau-frère,

Que votre sœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurais sur ce point des avis diférens,

Je ne puis contredire au choix de mes parens ;

Mais, outre leur pouvoir, votre ame généreuse,



Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse ,  
 Vous aquirent les biens qu'ils vous ont acordés ,  
 Et me font fouhaiter ce que vous demandez.  
 Vous m'avez obligé de m'ôter Angelique ;  
 Rien de ce qui la touche à présent ne me pique.  
 Je n'y prens plus de part , après sa trahison.  
 Je l'aimai par malheur , & la hais par raison.  
 Mais la voici qui vient de son amant suivie.

---

## S C E N E V I I I .

ALIDOR , ANGELIQUE , DORASTE ,  
 CLÉANDRE , PHYLIS , LYCANTE.

A L I D O R .

**F**inissez vos mépris , ou m'arrachez la vie.

A N G E L I Q U E .

Ne m'importune plus , infidèle. Ah ! ma sœur ,  
 Comme as-tu pô si-tôt tromper ton ravisseur ?

P H Y L I S à *Angelique.*

Il n'en a plus le nom , & son feu légitime ,  
 Autorisé des miens , en efface le crime ;  
 Le hazard me le donne , & changeant ses desseins ,  
 Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en ses mains.  
 Son erreur fut soudain de son amour suivie ;

Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.  
 Jusques-là tes beautés ont possédé ses vœux ;  
 Mais l'amour d'Alidor faisait taire ses feux.  
 De peur de l'offenser , te cachant son martyre ,  
 Il me venait conter ce qu'il ne t'osait dire ;  
 Mais nous changeons de sort par cet enlèvement.  
 Tu perds un serviteur , & j'y gagne un amant.

D O R A S T E à *Phylis*.

Dis-lui qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en con-  
 sole ,

Puisqu'avec Alidor je lui rens sa parole.

( à *Angelique*. )

Satisfaites sans crainte à vos intentions ;  
 Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.  
 Si vous fauffez déjà la parole donnée ,  
 Que ne feriez-vous point après notre hyménée ?  
 Pour moi , malaisément on me trompe deux fois.  
 Vous l'aimez , j'y consens , & lui cède mes droits.

A L I D O R à *Angelique*.

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure ,  
 Pouvez-vous consentir que votre rigueur dure ?  
 Vos yeux sont-ils changés ? vos feux sont-ils éteints ?  
 Et, quand mon amour croît, produit-il vos dédains ?  
 Voulez-vous. . .

ANGELIQUE.

Déloyal , cesse de me poursuivre :  
Si je t'aime jamais , je veux cesser de vivre.  
Quel espoir mal conçu te rapproche de moi ?  
Aurais-je de l'amour pour qui n'a point de foi ?

DORASTE.

Quoi, le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble ?  
Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble ?  
Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter ;  
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGELIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée  
La faute où la porta son ardeur aveuglée.  
Vous seul avez ma foi , vous seul à l'avenir  
Pouvez à votre gré me la faire tenir :  
Si toutefois , après ce que j'ai pû commettre ,  
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre ,  
Un cloître désormais bornera mes desseins ;  
C'est là que je prendrai des mouvemens plus sains ;  
C'est là que loin du monde & de sa vaine pompe,  
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon fouci . . .

ANGELIQUE.

Tes foucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS à *Angelique.*

De grace , prends pour lui des sentimens meilleurs.

DORASTE à *Phylis.*

Nous leur nuisons, ma sœur. Hors de notre présence

Elle se porterait à plus de complaisance ;

L'amour seul , assez fort pour la persuader ,

Ne veut point d'autre tiers à les racommoder.

CLÉANDRE à *Doraste.*

Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde

Adore la raison où votre avis se fonde.

Adieu , belle Angelique , adieu ; c'est justement

Que votre ravisseur vous cède à votre amant.

DORASTE à *Angelique.*

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite ;

Ne lui refusez point ma part que je lui quite.

PHYLIS.

Si tu m'aimes , ma sœur , fais-en autant que moi ,

Et laisse à tes parens à disposer de toi.

Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres :

Le cloître a ses douceurs , mais le monde en a d'autres ,

Qui , pour avoir un peu moins de solidité ,

N'acommodent que mieux notre instabilité.

Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte ,

Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte ;

94 LA PLACE ROYALE.

Et l'on court grand hazard d'un cuifant repentir ,  
De se voir en prison fans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE à *Phylis*.

N'achèverez-vous point ?

PHYLIS.

J'ai fait , & vous vais fuivre.

Adieu. Par mon exemple aprens cømme il faut vivre,  
Et prens pour Alidor un naturel plus doux.

---

SCENE IX.

ANGELIQUE , ALIDOR.

ANGELIQUE.

**R**ien ne rompra le coup à quoi je me résous.  
Je me veux exemter de ce honteux commerce ,  
Où la déloyauté si pleinement s'exerce :  
Un cloître est désormais l'objet de mes desirs :  
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs.  
Ma foi qu'avait Doraste engageait ma franchise ;  
Et je ne vois plus rien , puisqu'il me l'a remise ,  
Qui me retienne au monde , ou m'arrête en ce lieu ;  
Cherche un autre à trahir , & pour jamais , adieu.

---

SCENE X.

ALIDOR *seul.*

Que par cette retraite elle me favorise !  
Alors que mes desseins cèdent à mes amours ,  
Et qu'ils ne sauraient plus défendre ma franchise ,  
Sa haine & ses refus viennent à leur secours.

J'avais beau la trahir , une secrète amorce  
Ralumait dans mon cœur l'amour par la pitié ;  
Mes feux en recevaient une nouvelle force ,  
Et toujours leur ardeur en croissait de moitié.

Ce que cherchait par-là mon ame peu rusée ,  
De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;  
Je suis libre à présent qu'elle est défabusée ,  
Et je ne l'abusais que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence ,  
Je brave , vain amour , ton débile pouvoir :  
Ta force ne venait que de mon espérance ,  
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son désespoir.

Je cesse d'espérer , & commence de vivre ;  
Je vis dorénavant , puisque je vis à moi ;  
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre ,  
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.



Beautés, ne pensez point à ralumer ma flame ;  
 Vos regards ne sauraient affervir ma raison ;  
 Et ce fera beaucoup emporter sur mon ame ,  
 S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.

Nous feindrons toutefois pour nous donner carrière ,

Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu ;  
 Mais nous saurons toujours rebrouffer en arrière ,  
 Et, quand il nous plaira , nous retirer du jeu.

Cependant Angelique enfermant dans un cloître  
 Ses yeux dont nous craignons la fatale clarté ,  
 Les murs qui garderont ces tyrans de paroître ,  
 Serviront de remparts à notre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son mariage  
 Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui ;  
 Et ne fera jamais sujet à cette rage ,  
 Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pû prétendre ,  
 Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu.  
 Comme je la donnais fans regret à Cléandre ,  
 Je verrai fans regret qu'elle se donne à Dieu.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

EXAMEN

---

# E X A M E N

## DE LA PLACE ROYALE.

**J**E ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la précédente. Les vers en sont plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'atache trop, veut faire en sorte qu'Angelique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre; & c'est pour cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légèreté, & qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, & la donne à Doraste contre son intention; & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins formés ainsi l'un après l'autre font deux actions, & donnent deux ames au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, & tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paraissent plus, à le

bien prendre , que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la suivante , qui ayant été très-intéressée dans l'action principale , & demeurant enfin sans amant , n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse & de son père , qui ont tous deux leur compte , & les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux & contre sa mauvaise fortune , dont elle se plaint en elle-même , & fait par-là connaître aux spectateurs l'affiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement , qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire , il devrait se contenter de ce premier effort , qui la fait obtenir à Doraste , sans s'embarasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami , & hazarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne se montre encor passionné pour cette maîtresse , malgré la résolution qu'il avait prise de s'en défaire , & les trahisons qu'il lui a faites ; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angelique sort de la bienséance , en ce qu'elle est trop amoureuse , & se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui lui doit être suspect. Cet enlèvement lui réussit mal ; & il a été bon de lui donner un mauvais succès , bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie , parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature , & elles pourraient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter , si l'on voyait que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus introduit par la nécessité , & légitimé par l'usage , de faire dire dans la rue à nos amantes de comédie ce que vraisemblablement elles diraient dans leur chambre , je n'ai osé y placer Angelique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude & l'imprudence de ses repentimens , qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ai mieux aimé rompre la liaison des scènes , & l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce poëme , à cela près , afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle , & plus de sûreté pour l'entretien d'Alidor.

Phylis qui le voit fortir de chez elle en aurait trop vû si elle les avait aperçus tous deux sur le théâtre ; & au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entr'eux , qui la porte à l'observer durant le bal , elle aurait eu sujet d'en prendre une entière certitude , & d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor , & l'intrigue de la pièce.

---

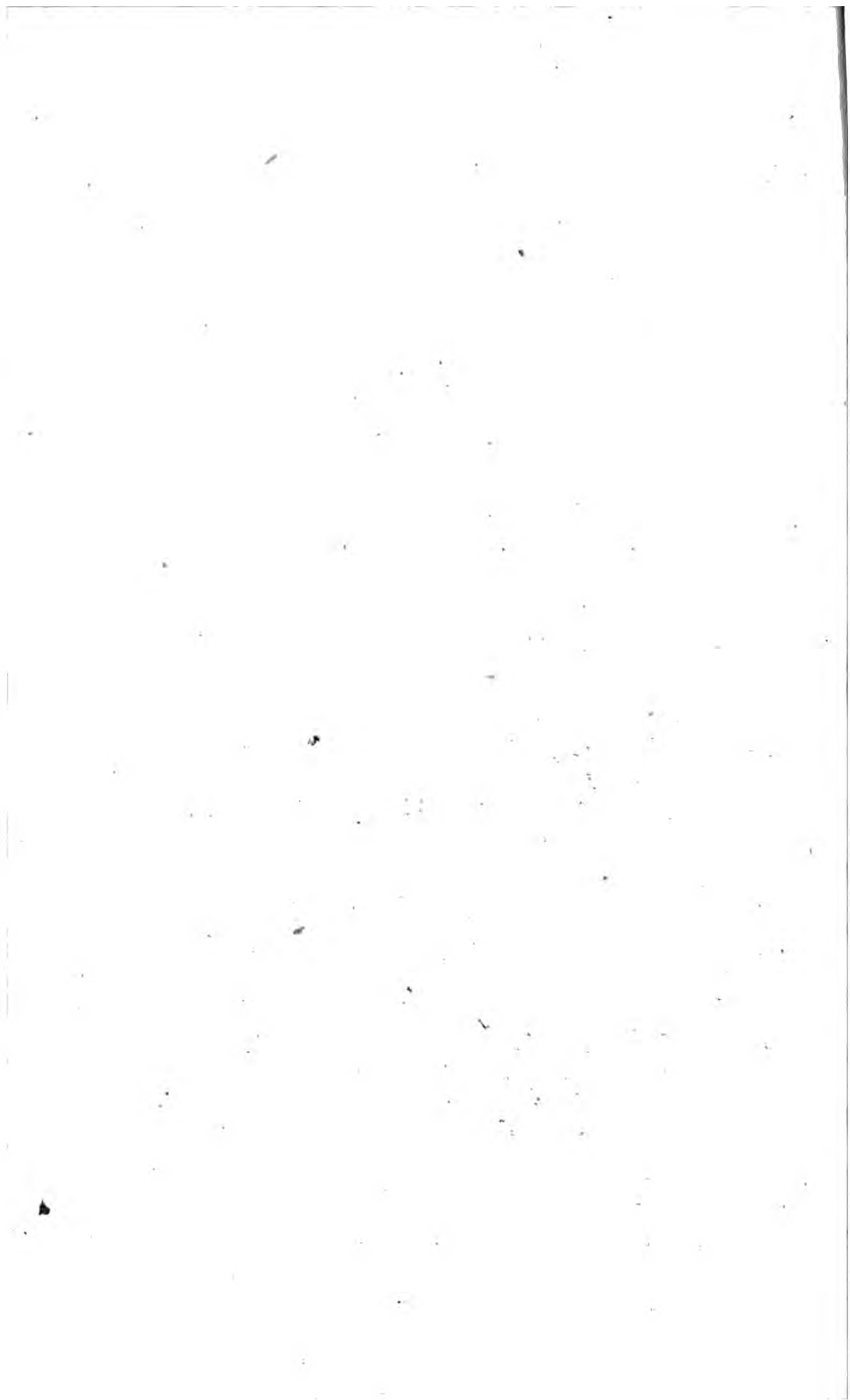




H. Gravelot inv.

J. J. Flupart sculp.

Que vois-je? chez les morts compte-t-on de l'argent?





L'ILLUSION

COMIQUE,

*COMÉDIE.*



---

A M A D E M O I S E L L E

M. F. D. R.

**M**ADEMOISELLE,

*Voici un étrange monstre que je vous dédie.  
Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois sui-  
vans font une comédie imparfaite, le dernier est  
une tragédie; & tout cela cousu ensemble fait une  
comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre &  
extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle;  
& souvent la grace de la nouveauté parmi nos*

français n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, & j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplû, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnaissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou, pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rapellé sur le point qu'il l'imprimait, & m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point, que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aye employé toutes les fautes qui s'y sont coulées, le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur, j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, & qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres qui ne sont que contre la rime, ou l'ortographe, ou la ponctuation, j'ai crû que le lecteur judicieux y suplèrait sans beaucoup de difficulté, & qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'a-

*prendra à ne hazarder plus de pièces à l'impression  
durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne  
dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est ;  
& vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute  
ma vie,*

MADemoiselle,

Le plus fidèle & le plus passionné  
de vos serviteurs,

CORNEILLE.

---

**A C T E U R S.**

**ALCANDRE**, magicien.

**PRIDAMANT**, père de Clindor.

**DORANTE**, ami de Pridamant.

**MATAMORE**, capitain gascon, amoureux d'Isabelle.

**CLINDOR**, suivant du capitain, & amant d'Isabelle.

**ADRASTE**, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.

**GÉRONTE**, père d'Isabelle.

**ISABELLE**, fille de Géronte.

**LYSE**, servante d'Isabelle.

Geolier de Bordeaux.

Page du capitain.

**CLINDOR** représentant **THÉAGÈNE**, seigneur anglais.

**ISABELLE** représentant **HIPOLYTE**, femme de Théagène.

**LYSE** représentant **CLARINE**, suivante d'Hipolyte.

**ÉRASTE**, écuyer de Florilame.

Troupe de domestiques d'Adraste.

Troupe de domestiques de Florilame.

*La scène est en Touraine, en une campagne proche de la grotte d'un magicien.*



---

# L'ILLUSION,

## COMÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

**C**E mage qui d'un mot renverse la nature,  
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.  
Là nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,  
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux  
jour,  
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres  
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres :  
N'avancez pas, son art au pied de ce rocher  
A mis de quoi punir qui s'en ose aprocher ;  
Et cette large bouche est un mur invisible,  
Où l'air en sa faveur devient inaccessible ;  
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords

Sur un peu de poussière étalent mille morts.  
 Jaloux de son repos plus que de sa défense ,  
 Il perd qui l'importune , ainsi que qui l'offense ;  
 Malgré l'empressement d'un curieux desir ,  
 Il faut , pour lui parler , attendre son loisir.  
 Chaque jour il se montre , & nous touchons à l'heure  
 Où pour se divertir il sort de sa demeure.

## P R I D A M A N T.

J'en atens peu de chose , & brûle de le voir.  
 J'ai de l'impatience , & je manque d'espoir.  
 Ce fils , ce cher objet de mes inquiétudes ,  
 Qu'ont éloigné de moi des traitemens trop rudes ,  
 Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux ;  
 A caché pour jamais sa présence à mes yeux.  
 Sous ombre qu'il prenait un peu trop de licence ,  
 Contre ses libertés je roidis ma puissance :  
 Je croyais le domter à force de punir ,  
 Et ma sévérité ne fit que le bannir.  
 Mon ame vit l'erreur dont elle était séduite :  
 Je l'outrageais présent , & je pleurai sa fuite ;  
 Et l'amour paternel me fit bientôt sentir ,  
 D'une injuste rigueur un juste repentir.  
 Il l'a falu chercher ; j'ai vû dans mon voyage  
 Le Pô , le Rhin , la Meuse , & la Seine & le Tage.  
 Toujours le même soin travaille mes esprits ;...

Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.  
 Enfin , au désespoir de perdre tant de peine ,  
 Et n'atendant plus rien de la prudence humaine ;  
 Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts ,  
 J'ai déjà sur ce point consulté les enfers.  
 J'ai vû les plus fameux en la haute science ,  
 Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience :  
 On m'en faisait l'état que vous faites de lui ,  
 Et pas un d'eux n'a pû soulager mon ennui.  
 L'enfer devient muet quand il me faut répondre ;  
 Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

D O R A N T E.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun ;  
 Ce qu'il fait en son art n'est connu de pas un.

Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre ;  
 Qu'il fait enfler les mers , qu'il fait trembler la terre ,  
 Que de l'air qu'il mutine en mille tourbillons ,  
 Contre ses ennemis il fait des bataillons ,  
 Que de ses mots savans les forces inconnues  
 Transportent les rochers , font descendre les nues ;  
 Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ;  
 Vous n'avez pas besoin de miracles pareils.  
 Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées ,  
 Qu'il connaît l'avenir & les choses passées :  
 Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers ;

Et pour lui nos destins sont des livres ouverts ;  
 Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire ;  
 Mais si-tôt qu'il me vit, il me dit mon histoire ;  
 Et je fus étonné d'entendre le discours  
 Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

P R I D A M A N T.

Vous m'en dites beaucoup.

D O R A N T E.

J'en ai vû davantage.

P R I D A M A N T.

Vous essayez en vain de me donner courage :  
 Mes soins & mes travaux verront fans aucun fruit  
 Clore mes tristes jours d'une éternelle nuit.

D O R A N T E.

Depuis que j'ai quité le séjour de Bretagne ,  
 Pour venir faire ici le noble de campagne ,  
 Et que deux ans d'amour , par une heureuse fin ,  
 M'ont aquis Silvérie & ce château voisin ,  
 De pas un , que je fache , il n'a déçû l'attente ;  
 Quiconque le consulte en sort l'ame contente.  
 Croyez moi , son secours n'est pas à négliger :  
 D'ailleurs il est ravi quand il peut m'obliger ;  
 Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières  
 Vous obtiendra de lui des faveurs singulières.

PRIDAMANT.

Le fort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux, il fort, & s'avance vers nous.  
Regardez-le marcher. Ce visage si grave,  
Dont le rare savoir tient la nature esclave,  
N'a sauvé toutefois des ravages du tems,  
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.  
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,  
Le mouvement facile, & les démarches justes :  
Des ressorts inconnus agitent le vieillard,  
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

---

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT,  
DORANTE.

DORANTE.

**G**rand démon du favior, de qui les doctes veilles  
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,  
A qui rien n'est secret dans nos intentions,  
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions !  
Si de ton art divin le pouvoir admirable  
Jamais en ma faveur se rendit secourable,

De ce père affigé soulage les douleurs :  
 Une vieille amitié prend part en ses malheurs.  
 Rennes , ainsi qu'à moi , lui donna la naissance ,  
 Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance :  
 Là , son fils pareil d'âge & de condition ,  
 S'unissant avec moi d'étroite affection . . .

## A L C A N D R E.

Dorante , c'est assez , je fais ce qui l'amène ;  
 Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.

Vieillard , n'est-il pas vrai que son éloignement  
 Par un juste remords te gêne incessamment ?  
 Qu'une obstination à te montrer sévère  
 L'a banni de ta vûe , & cause ta misère ?  
 Qu'en vain au repentir de ta sévérité  
 Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité ?

## P R I D A M A N T.

Oracle de nos jours qui connais toutes choses ,  
 En vain de ma douleur je cacherais les causes ;  
 Tu fais trop quelle fut mon injuste rigueur ,  
 Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.  
 Il est vrai , j'ai failli ; mais pour mes injustices  
 Tant de travaux en vain font d'assez grands supli-  
 ces.

Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisans ,  
 Rens moi l'unique apui de mes débiles ans ;

Je



Je le tiendrai rendu si j'en fais des nouvelles ;  
 L'amour pour le trouver me fournira des aîles.  
 Où fait-il sa retraite ? En quels lieux dois-je aller ?  
 Fût-il au bout du monde , on m'y verra voler.

## A L C A N D R E.

Commencez d'espérer, vous faurez par mes charmes  
 Ce que le ciel vengeur refusait à vos larmes.  
 Vous reverrez ce fils plein de vie & d'honneur ;  
 De son bannissement il tire son bonheur.  
 C'est peu de vous le dire ; en faveur de Dorante ,  
 Je veux vous faire voir sa fortune éclatante.  
 Les novices de l'art avec tous leurs encens ,  
 Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tout-puissans,  
 Leurs herbes , leurs parfums , & leurs cérémonies,  
 Aportent au métier des longueurs infinies ,  
 Qui ne font , après tout , qu'un mystère pipeur ,  
 Pour se faire valoir , & pour vous faire peur.  
 Ma baguette à la main j'en ferai davantage.

[ *Il donne un coup de baguette , & on tire un rideau ,  
 derrière lequel sont en parade les plus beaux  
 habits des comédiens. ]*

Jugez de votre fils par un tel équipage.  
 Hé bien , celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ?  
 Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ?



P R I D A M A N T.

D'un amour paternel vous flatez les tendresses :  
 Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses ;  
 Et sa condition ne saurait consentir  
 Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

A L C A N D R E.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée ,  
 Et sa condition avec le tems changée ,  
 Personne maintenant n'a de quoi murmurer ,  
 Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

P R I D A M A N T.

A cet espoir si doux j'abandonne mon ame.  
 Mais , parmi ces habits , je vois ceux d'une femme ;  
 Serait-il marié ?

A L C A N D R E.

Je vais de ses amours ,  
 Et de tous ses hazards , vous faire les discours.  
 Toutefois , si votre ame était assez hardie ,  
 Sous une illusion vous pourriez voir sa vie ,  
 Et tous ses accidens devant vous exprimés ,  
 Par des spectres pareils à des corps animés ;  
 Il ne leur manquera ni gestes , ni parole.

P R I D A M A N T.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole.

Le portrait de celui que je cherche en tous lieux ,  
Pourrait-il par sa vûe épouvanter mes yeux ?

A L C A N D R E à *Dorante.*

Mon cavalier , de grace , il faut faire retraite ,  
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrette.

P R I D A M A N T.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

D O R A N T E à *Pridamant.*

Il nous faut sans repliche accepter ses arrêts.  
Je vous atens chez moi.

A L C A N D R E à *Dorante.*

Ce soir , si bon lui semble ,  
Il vous aprendra tout , quand vous serez ensemble.

S C E N E III.

A L C A N D R E , P R I D A M A N T.

A L C A N D R E.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand sei-  
gneur ;

Toutes ses actions ne vous font pas honneur ;

Et je serais mari d'exposer sa misère

En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.

Il vous prit quelque argent , mais ce petit butin

H ij

A peine lui dura du soir jusqu'au matin ;  
 Et pour gagner Paris , il vendit par la plaine  
 Des brevets à chasser la fièvre & la migraine ,  
 Dit la bonne aventure , & s'y rendit ainsi.  
 Là comme on vit d'esprit , il en vécut aussi.  
 Dedans saint Innocent il se fit secretaire.  
 Après , montant d'état , il fut cleric d'un notaire :  
 Ennuyé de la plume , il le quita soudain ,  
 Et fit danser un finge au fauxbourg saint Germain.  
 Il se mit sur la rime , & l'essai de sa veine  
 Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.  
 Son style prit après de plus beaux ornemens ;  
 Il se hazarda même à faire des romans ,  
 Des chansons pour Gautier , des pointes pour Guil-  
 laume ;  
 Depuis il trafiqua de chapelets , de baume ,  
 Vendit du mithridate , en maître opérateur ,  
 Revint dans le palais , & fut solliciteur.  
 Enfin jamais Buscon , Lazarille de Tormes ,  
 Sayavédre & Gusman ne prirent tant de formes.  
 C'était là pour Dorante un honnête entretien !

P R I D A M A N T.

Que je vous suis tenu , de ce qu'il n'en fait rien !

A L C A N D R E.

Sans vous faire rien voir , je vous en fais un conte ,

Dont le peu de longueur épargne votre honte.

Las de tant de métiers sans honneur , & sans fruit,  
 Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit ;  
 Et là , comme il pensait au choix d'un exercice ,  
 Un brave du pays l'a pris à son service.

Ce guerrier amoureux en a fait son agent ;

Cette commission l'a remeublé d'argent :

Il fait avec adresse , en portant les paroles ,

De la vaillante dupe atraper les pistoles ;

Même de son agent il s'est fait son rival ;

Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.

Lorsque de ses amours vous aurez vû l'histoire ,

Je vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire ,

Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

P R I D A M A N T.

Que déjà cet espoir soulage mon ennui !

A L C A N D R E.

Il a caché son nom en battant la campagne ,

Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne :

C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.

Voyez tout , sans rien dire , & sans vous alarmer.

Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience,

N'en concevez pourtant aucune défiance ;

C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir


Sur les spectres parlans qu'il faut vous faire voir.  
Entrons dedans ma grotte , afin que j'y prépare  
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

*Fin du premier acte.*

---

---

**A C T E II.****S C E N E P R E M I E R E.****ALCANDRE, PRIDAMANT.****A L C A N D R E.**

 VOI qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point  
d'éfroi;

De ma grotte , sur-tout , ne sortez qu'après moi ,  
Sinon , vous êtes mort. Voyez déjà paraître  
Sous deux fantômes vains votre fils & son maître.

**P R I D A M A N T.**

O dieux ! je sens mon ame après lui s'envoler.

**A L C A N D R E.**

Faites lui du silence , & l'écoutez parler.

*[Alcandre & Pridamant se retirent dans un des côtés  
du théâtre.]*

---

## S C E N E II.

M A T A M O R E , C L I N D O R.

C L I N D O R.

Q Uoi , monsieur , vous rêvez ! Et cette ame  
 hautaine ,  
 Après tant de beaux faits , semble être encor en  
 peine !

N'êtes-vous point lassé d'abatre des guerriers ?  
 Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers ?

M A T A M O R E.

Il est vrai que je rêve , & ne saurais résoudre  
 Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,  
 Du grand Sophi de Perse , ou bien du grand Mogor.

C L I N D O R.

Eh , de grace , monsieur , laissez les vivre encor.  
 Qu'ajouterait leur perte à votre renommée ?  
 D'ailleurs , quand auriez-vous rassemblé votre ar-  
 mée ?

M A T A M O R E.

Mon armée ! Ah , poltron ! ah , traître ! Pour leur  
 mort

Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort ?



Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,  
Défait les escadrons, & gagne les batailles.  
Mon courage vaincu, contre les empereurs  
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs.  
D'un seul commandement que je fais aux trois Par-  
ques,  
Je dépeuple l'état des plus heureux monarques ;  
Le foudre est mon canon, les destins mes soldats ;  
Je couche d'un revers mille ennemis à bas ;  
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée ;  
Et tu m'oses parler cependant d'une armée !  
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars,  
Je vais t'affaïner d'un seul de mes regards,  
Veillaque. Toutefois, je songe à ma maîtresse,  
Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,  
Et ce petit archer, qui domte tous les dieux,  
Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.  
Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine,  
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;  
Et pensant au bel œil qui tient ma liberté,  
Je ne suis plus qu'amour, que grace, que beauté.

C L I N D O R.

O dieux ! en un moment, que tout vous est possi-  
ble !  
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,

Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,  
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

M A T A M O R E.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme :  
Quand je veux, j'épouvante, & quand je veux, je  
charme ;

Et, selon qu'il me plait, je remplis tour à tour  
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.

Du tems que ma beauté m'était inséparable,  
Leurs persécutions me rendaient misérable ;  
Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer,  
Mille mouraient par jour à force de m'aimer ;  
J'avais des rendez-vous de toutes les princesses ;  
Les reines, à l'envi, mendiaient mes caresses :  
Celle d'Ethiopie, & celle du Japon,  
Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon  
nom :

De passion pour moi deux sultanes troublèrent,  
Deux autres pour me voir du sérail s'échapèrent :  
J'en fus mal quelque tems avec le grand seigneur.

C L I N D O R.

Son mécontentement n'allait qu'à votre honneur.

M A T A M O R E.

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre,  
Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.

D'ailleurs j'en devins las , & pour les arrêter ,  
 J'envoyai le destin dire à son Jupiter ,  
 Qu'il trouvât un moyen , qui fit cesser les flames  
 Et l'importunité dont m'acablaient les dames ,  
 Qu'autrement , ma colère irait dedans les cieux  
 Le dégrader soudain de l'empire des dieux ,  
 Et donnerait à Mars à gouverner son foudre :  
 La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre ,  
 Ce que je demandais fut prêt en un moment ;  
 Et depuis , je suis beau quand je veux seulement.

C L I N D O R.

Que j'aurais sans cela de poulets à vous rendre !

M A T A M O R E.

De quelle que ce soit , garde toi bien d'en prendre ,  
 Sinon de . . . Tu m'entens ? Que dit-elle de moi ?

C L I N D O R.

Que vous êtes des cœurs & le charme & l'éfroi ;  
 Et que si quelque effet peut suivre vos promesses ,  
 Son sort est plus heureux que celui des déesses.

M A T A M O R E.

Écoute. En ce tems-là , dont tantôt je parlais ,  
 Les déesses aussi se rangeaient sous mes loix ;  
 Et je te veux conter une étrange aventure ,  
 Qui jetta du désordre en toute la nature ,  
 Mais désordre aussi grand qu'on en voye arriver.

Le soleil fut un jour sans se pouvoir lever ;  
 Et ce visible dieu , que tant de monde adore ,  
 Pour marcher devant lui ne trouvait point d'aurore.  
 On la cherchait partout , au lit du vieux Titon ,  
 Dans les bois de Céphale , au palais de Memnon ;  
 Et faute de trouver cette belle fourrière ,  
 Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

C L I N D O R .

Où pouvait être alors la reine des clartés ?

M A T A M O R E .

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés ;  
 Elle y perdit son tems , elle y perdit ses larmes ;  
 Mon cœur fut insensible à ses plus puissans charmes ;  
 Et tout ce qu'elle obtint par son frivole amour ,  
 Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

C L I N D O R .

Cet étrange accident me revient en mémoire ;  
 J'étais lors en Mexique , où j'en appris l'histoire ;  
 Et j'entendis conter que la Perse en courroux  
 De l'afront de son dieu murmurait contre vous.

M A T A M O R E .

J'en ouïs quelque chose , & je l'eusse punie ,  
 Mais j'étais engagé dans la Transilvanie ,  
 Où ses ambassadeurs , qui vinrent l'excuser ,  
 A force de présens me sûrent apaiser.

C L I N D O R .

Que la clémence est belle en un si grand courage !

M A T A M O R E .

Contemple , mon ami , contemple ce visage ;

Tu vois un abrégé de toutes les vertus .

D'un monde d'ennemis sous mes pieds abatus ,

Dont la race est périe , & la terre déserte ,

Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte .

Tous ceux qui font hommage à mes perfections ,

Conservent leurs états par leurs soumissions .

En Europe , où les rois sont d'une humeur civile ,

Je ne leur rase point de château , ni de ville ,

Je les soufre régner . Mais chez les Afriquains ,

Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains ,

J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques ,

Et leurs vastes déserts en font de bonnes marques ;

Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur ,

Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur .

C L I N D O R .

Revenons à l'amour , voici votre maîtresse .

M A T A M O R E .

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse .

C L I N D O R .

Où vous retirez-vous ?

M A T A M O R E.

Ce fat n'est pas vaillant,  
 Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.  
 Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,  
 Il ferait assez vain pour me faire querelle.

C L I N D O R.

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

M A T A M O R E.

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

C L I N D O R.

Cessez d'être charmant, & faites vous terrible.

M A T A M O R E.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infallible.  
 Je ne saurais me faire effroyable à demi ;  
 Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi.  
 Atendons en ce coin l'heure qui les sépare.

C L I N D O R.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

## S C E N E III.

A D R A S T E , I S A B E L L E.

A D R A S T E.

**H**Élas ! s'il est ainsi, quel malheur est le mien !



Je soupire , j'endure , & je n'avance rien ;  
 Et malgré les transports de mon amour extrême ,  
 Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

I S A B E L L E .

Je ne fais pas , monsieur , de quoi vous me blâmez.  
 Je me connais aimable , & crois que vous m'aimez ;  
 Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence ;  
 Et quand bien de leur part j'aurais moins d'affurance,  
 Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi du  
 crédit ,

Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.

Rendez moi la pareille , & puisqu'à votre flame  
 Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'ame ,  
 Faites moi la faveur de croire sur ce point ,  
 Que bien que vous m'aimiez , je ne vous aime point.

A D R A S T E .

Cruelle , est-ce là donc ce que vos injustices  
 Ont réservé de prix à de si longs services ?  
 Et mon fidèle amour est-il si criminel  
 Qu'il doive être puni d'un mépris éternel ?

I S A B E L L E .

Nous donnons bien souvent de divers noms aux  
 choses :

Des épines pour moi , vous les nommez des roses ;  
 Ce que vous apellez service , affection ,



Je l'appelle suplice , & persécution.

Chacun dans sa croyance également s'obstine.

Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine ;

Et ce que vous jugez digne d'un plus haut prix ,

Ne mérite à mon gré que haine & que mépris.

A D R A S T E.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes,

Dont j'ai reçu du ciel les premières atteintes !

Oui , le ciel , au moment qu'il me fit respirer ,

Ne me donna de cœur que pour vous adorer.

Mon ame vint au jour pleine de votre idée ;

Avant que de vous voir vous l'avez possédée ;

Et quand je me rendis à des regards si doux ,

Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous ,

Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà fait tout vôtre.

I S A B E L L E.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre.

Il vous fit pour m'aimer , & moi pour vous haïr :

Gardons nous bien tous deux de lui défobéir.

Vous avez , après tout , bonne part à sa haine ,

Ou d'un crime secret il vous livre à la peine ;

Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal

Au suplice d'aimer qui vous traite si mal.

A D R A S T E.

La grandeur de mes maux vous étant si connue ,

Me

Me refuserez-vous la pitié qui m'est dûe ?

I S A B E L L E.

Certes , j'en ai beaucoup , & vous plains d'autant plus ,

Que je vois ces tourmens tout-à-fait superflus ,  
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance ,  
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

A D R A S T E.

Un père l'autorise , & mon feu maltraité  
Enfin aura recours à son autorité.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre compte ;  
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

A D R A S T E.

J'espère voir pourtant , avant la fin du jour ,  
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

I S A B E L L E.

Et moi , j'espère voir , avant que le jour passe ,  
Un amant acablé de nouvelle disgrâce.

A D R A S T E.

Hé quoi ! cette rigueur ne cessera jamais ?

I S A B E L L E.

Allez trouver mon père , & me laissez en paix.

A D R A S T E.

Votre ame au repentir de sa froideur passée

*P. Corneille.* Tom. XII. I

Ne la veut point quitter sans être un peu forcée :  
 J'y vais tout de ce pas ; mais avec des sermens  
 Que c'est pour obéir à vos commandemens.

I S A B E L L E.

Allez continuer une vaine poursuite.

---

S C E N E I V.

M A T A M O R E , I S A B E L L E ,  
 C L I N D O R.

M A T A M O R E.

**H**É bien , dès qu'il m'a vû , comme a-t-il pris la  
 fuite ?

M'a-t-il bien fû quitter la place au même instant ?

I S A B E L L E.

Ce n'est pas honte à lui , les rois en font autant ;  
 Du moins si ce grand but qui court de vos merveil-  
 les ,

N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

M A T A M O R E.

Vous le pouvez bien croire , & pour le témoigner ,  
 Choisissez en quels lieux il vous plait de régner ;  
 Ce bras tout aussi-tôt vous conquère un empire ;  
 J'en jure par-lui-même , & cela c'est tout dire.

I S A B E L L E.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur ;  
 Je ne veux point régner que dessus votre cœur.  
 Toute l'ambition que me donne ma flame ,  
 C'est d'avoir pour sujets les desirs de votre ame.

M A T A M O R E.

Ils vous sont tous aquis , & pour vous faire voir  
 Que vous avez sur eux un absolu pouvoir ,  
 Je n'écouterai plus cette humeur de conquête ;  
 Et laissant tous les rois leurs couronnes en tête ,  
 J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets ,  
 Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

I S A B E L L E.

L'éclat de tels suivans attirerait l'envie  
 Sur le rare bonheur où je coule ma vie ;  
 Le commerce discret de nos affections  
 N'a besoin que de lui pour ces commiffions.

M A T A M O R E.

Vous avez , Dieu me fauve , un esprit à ma mode ,  
 Vous trouvez comme moi la grandeur incommode.  
 Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'ex-  
 quis ,  
 Je les rens auffi-tôt que je les ai conquis ;  
 Et me fuis vû charmer quantité de princeffes ,  
 Sans que jamais mon cœur les voulût pour maitresses.

I S A B E L L E.

Certes , en ce point seul je manque un peu de foi.  
 Que vous ayez quité des princesses pour moi !  
 Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose !

M A T A M O R E *montrant Clindor.*

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.  
 Vien çà. Lorsqu'en la Chine , en ce fameux tour-  
 noi ,  
 Je donnai dans la vûe aux deux filles du roi ,  
 Que te dit-on en cour de cette jalousie  
 Dont pour moi toutes deux eurent l'ame saisie ?

C L I N D O R.

Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut.  
 J'étais lors en Egypte , où le bruit en courut ;  
 Et ce fut en ce tems que la peur de vos armes  
 Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.  
 Vous veniez d'affommer dix géans en un jour ;  
 Vous aviez désolé les pays d'alentour ,  
 Razé quinze châteaux , aplani deux montagnes ,  
 Fait passer par le feu villes , bourgs , & campagnes ,  
 Et défait vers Damas cent mille combatans.

M A T A M O R E.

Que tu remarques bien & les lieux & les tems !  
 Je l'avais oublié.

I S A B E L L E.

Des faits si pleins de gloire  
Vous peuvent-ils ainfi fortir de la mémoire ?

M A T A M O R E.

Trop pleine des lauriers remportés sur les rois,  
Je ne la charge point de ces menus exploits.

S C E N E V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR ;  
un Page.

**M**Onsieur. L E P A G E.

M A T A M O R E.

Que veux-tu , page ?

L E P A G E.

Un courier vous demande,

M A T A M O R E.

D'où vient - il ?

L E P A G E.

De la part de la reine d'Islande.

M A T A M O R E.

Ciel , qui fais comme quoi j'en suis persécuté ,  
Un peu plus de repos avec moins de beauté ,

Fai qu'un si long mépris enfin la défabuse.

CLINDOR à *Isabelle*.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le difait bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier , non , je n'en ferai rien ;

Et quoi qu'un fol espoir ose encor lui promettre ,

Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.

Trouvez-le bon , ma reine , & souffrez cependant  
Une heure d'entretien de ce cher confident ,  
Qui , comme de ma vie il fait toute l'histoire ,  
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins , & par ce prompt retour ;

Je jugerai quel est envers moi votre amour.

SCENE VI.

CLINDOR , ISABELLE.

CLINDOR.

**J**Ugez plutôt par là l'humeur du personnage.



Ce page n'est chez lui que pour ce badinage ,  
Et venir d'heure en heure avertir sa grandeur  
D'un courier , d'un agent , ou d'un ambassadeur.

I S A B E L L E.

Ce message me plait bien plus qu'il ne lui semble ;  
Il me défait d'un fou , pour nous laisser ensemble.

C L I N D O R.

Ce discours favorable enhardira mes feux  
A bien user d'un tems si propice à mes vœux.

I S A B E L L E.

Que m'allez-vous conter ?

C L I N D O R.

Que j'adore Isabelle ;  
Que je n'ai plus de cœur , ni d'ame que pour elle ;  
Que ma vie . . .

I S A B E L L E.

Épargnez ces propos superflus ;  
Je les fais , je les crois , que voulez-vous de plus ?  
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème ;  
Je dédaigne un rival , en un mot , je vous aime.  
C'est aux commencemens des faibles passions  
A s'amuser encor aux protestations :  
Il suffit de nous voir au point où font les nôtres ;  
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des  
autres.

CLINDOR.

Dieux ! qui l'eût jamais crû , que mon fort rigoureux

Se rendit si facile à mon cœur amoureux !  
 Banni de mon pays par la rigueur d'un père ,  
 Sans suport , sans amis , acablé de misère ,  
 Et réduit à flater le caprice arrogant ,  
 Et les vaines humeurs d'un maître extravagant ;  
 Ce pitoyable état de ma triste fortune  
 N'a rien qui vous déplaise , ou qui vous importune ;  
 Et d'un rival puissant les biens & la grandeur  
 Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable  
 S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.  
 Qui regarde les biens , ou la condition ,  
 N'a qu'un amour avare , ou plein d'ambition ;  
 Et fouille lâchement par ce mélange infâme  
 Les plus nobles desirs qu'enfante une belle ame.  
 Je fais bien que mon père a d'autres sentimens ,  
 Et mettra de l'obstacle à nos contentemens ;  
 Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance,  
 Pour écouter encor les loix de la naissance.  
 Mon père peut beaucoup , mais bien moins que ma  
 foi.

Il a choisi pour lui , je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite . . .

ISABELLE.

Voici mon importun , souffrez que je l'évite.

---

SCENE VII.

ADRASTE , CLINDOR.

ADRASTE.

**Q**ue vous êtes heureux, & quel malheur me fuit !  
Ma maîtresse vous souffre , & l'ingrate me fuit ;  
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie ;  
Si-tôt que j'ai paru , mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vû vos pas s'adresser en ce lieu ,  
Lasse de mes discours elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours ! Votre humeur est trop bonne,  
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.  
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

CLINDOR.

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner ,  
Les amours de mon maître , ou plutôt ses sottises ,

Ses conquêtes en l'air , ses hautes entreprises.

A D R A S T E.

Voulez-vous m'obliger ? Votre maître , ni vous  
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;  
Mais si vous ne pouvez arrêter ses faillies ,  
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

C L I N D O R.

Que craignez-vous de lui , dont tous les complimens  
Ne parlent que de morts , & de facagemens ,  
Qu'il bat , terrasse, brise, étrangle, brûle, affomme ?

A D R A S T E.

Pour être son valet je vous trouve honnête homme.  
Vous n'êtes pas de taille à servir fans dessein  
Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.  
Quoi qu'il en soit , depuis que je vous vois chez elle,  
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle.  
Ou vous servez quelqu'autre , ou votre qualité  
Laisse dans vos projets trop de témérité.  
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.  
Que votre maître enfin fasse une autre maitresse ;  
Ou s'il ne peut quitter un entretien si doux ,  
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.  
Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un père ,  
Qui fait ce que je fais , ne terminent l'affaire ;  
Mais purgez moi l'esprit de ce petit fouci ,

Et si vous vous aimez , bannissez vous d'ici ;  
Car si je vous vois plus regarder cette porte ,  
Je fais comme traiter les gens de votre sorte.

C L I N D O R.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ?

A D R A S T E.

Sans réplique , de grace , ou nous verrons beau jeu.  
Allez , c'est assez dit.

C L I N D O R.

Pour un léger ombrage ,  
C'est trop indignement traiter un bon courage.  
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur ,  
Il m'a fait le cœur ferme , & sensible à l'honneur ;  
Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

A D R A S T E.

Quoi ! vous me menacez ?

C L I N D O R.

Non , non , je fais retraite.  
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit ;  
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

---

## S C E N E V I I I .

A D R A S T E , L Y S E .

A D R A S T E .

C E b é l î t r e i n s o l e n t m e f a i t e n c o r b r a v a d e .

L Y S E .

A c e c o m p t e , m o n s i e u r , v o t r e e s p r i t e s t m a l a d e ?

A D R A S T E .

M a l a d e m o n e s p r i t !

L Y S E .

O u i , p u i s q u ' i l e s t j a l o u x

D u m a l h e u r e u x a g e n t d e c e p r i n c e d e s f o u s .

A D R A S T E .

J e f a i s c e q u e j e f a i s , & c e q u ' e s t I s a b e l l e ,

E t c r a i n s p e u q u ' u n v a l e t m e s u p l a n t e a u p r è s d ' e l l e .

J e n e p u i s t o u t e f o i s s o u f r i r s a n s q u e l q u e e n n u i

L e p l a i s i r q u ' e l l e p r e n d d e c a u s e r a v e c l u i .

L Y S E .

C ' e s t d é n i e r e n s e m b l e , & c o n f e s s e r l a d e t t e .

A D R A S T E .

N o m m e , s i t u l e v e u x , m a b o u t a d e i n d i s c r e t t e ,

E t t r o u v e m e s s o u p ç o n s b i e n o u m a l à p r o p o s ,

J e l ' a i c h a s s é d ' i c i p o u r m e m e t t r e e n r e p o s .

En effet , qu'en est-il ?

L Y S E.

Si j'ose vous le dire ;  
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

A D R A S T E.

Lyse , que me dis-tu ?

L Y S E.

Qu'il possède son cœur ,  
Que jamais feux naissans n'eurent tant de vigueur ;  
Qu'ils meurent l'un pour l'autre , & n'ont qu'une  
pensée.

A D R A S T E.

Trop ingrate beauté , déloyale , insensée ,  
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraut ?

L Y S E.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut ,  
Et je vous en veux faire entière confiance.  
Il se dit gentilhomme , & riche.

A D R A S T E.

Ah , l'impudence !

L Y S E.

D'un père rigoureux fuyant l'autorité ,  
Il a couru long-tems d'un & d'autre côté ;  
Enfin manque d'argent peut-être , ou par caprice ,  
De notre fier-à-bras il s'est mis au service ,



Et sous ombre d'agir pour ses foles amours ,  
 Il a sù pratiquer de si rufés détours ,  
 Et charmer tellement cette pauvre abusée ,  
 Que vous en avez vû votre ardeur méprisée.  
 Mais parlez à son père , & bientôt son pouvoir  
 Remettra son esprit aux termes du devoir.

A D R A S T E.

Je viens tout maintenant d'en tirer assurance  
 De recevoir les fruits de ma persévérance ;  
 Et , devant qu'il soit peu , nous en verrons l'effet.  
 Mais écoute , il me faut obliger tout-à-fait.

L Y S E.

Où je vous puis servir , j'ose tout entreprendre.

A D R A S T E.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre ?

L Y S E.

Il n'est rien plus aisé , peut-être dès ce soir.

A D R A S T E.

Adieu donc. Souviens toi de me les faire voir.

[ *lui donnant un diamant.* ]

Cependant prends ceci seulement par avance.

L Y S E.

Que le galant alors soit froté d'importance.

A D R A S T E.

Crois moi , qu'il se verra , pour te mieux contenter,  
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

---

S C E N E I X.

L Y S E *seule.*

**L'**Arrogant croit déjà tenir ville gagnée ;  
Mais il fera puni de m'avoir dédaignée.  
Parce qu'il est aimable , il fait le petit dieu ,  
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.  
Je ne mérite pas l'honneur de ses careffes.  
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maitresses;  
Je ne suis que servante , & qu'est-il que valet ?  
Si son visage est beau , le mien n'est pas trop laid.  
Il se dit riche & noble , & cela me fait rire ,  
Si loin de son pays qui n'en peut autant dire ?  
Qu'il le soit , nous verrons ce soir , si je le tiens ,  
Danfer sous le cotret sa noblesse & ses biens.

---

## SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

**L**E cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée, &amp; cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point ; l'amour la fera bien changer.

*Fin du second acte.*

---

ACTE

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

GÉRONTE, ISABELLE.

GÉRONTE.

**A** Païsez vos soupirs , & tariffez vos larmes ,  
Contre ma volonté ce font de faibles armes ;  
Mon cœur , quoique fenfible à toutes vos douleurs ,  
Ecoute la raïfon , & néglige vos pleurs.  
Je fais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-  
même.

Vous dédaignez Adrafte à caufe que je l'aime ;  
Et parce qu'il me plait d'en faire votre époux ,  
Votre orgueil n'y voit rien qui foit digne de vous.  
Quoi , manque-t-il de bien , de cœur , ou de no-  
bleffe ?

En eft-ce le vifage , ou l'efprit qui vous bleffe ?  
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je fais qu'il eft parfait ,  
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait :  
Mais fi votre bonté me permet en ma caufe ,

Pour me justifier, de dire quelque chose,  
 Par un secret instinct que je ne puis nommer,  
 J'en fais beaucoup d'état, & ne le puis aimer.  
 Souvent je ne fais quoi que le ciel nous inspire,  
 Soulève tout le cœur contre ce qu'on desire,  
 Et ne nous laisse pas en état d'obéir,  
 Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.  
 Il atache ici-bas avec des sympathies  
 Les ames que son ordre a là-haut assorties :  
 On n'en saurait unir sans ses avis secrets,  
 Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.  
 Aller contre les loix de cette providence,  
 C'est la prendre à partie, & blâmer sa prudence,  
 L'attaquer en rebelle, & s'exposer aux coups  
 Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

## G É R O N T E.

Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie ?  
 Quel maître vous apprend cette philosophie ?  
 Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir  
 Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.  
 Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,  
 Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine ?  
 Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers ?  
 Et vous a-t-il domtée avec tout l'univers ?  
 Ce fanfaron doit-il relever ma famille ?

I S A B E L L E .

Et de grace , monsieur , traitez mieux votre fille .

G É R O N T E .

Quel sujet donc vous porte à me désobéir ?

I S A B E L L E .

Mon heur &amp; mon repos que je ne puis trahir .

Ce que vous apellez un heureux hyménée ,

N'est pour moi qu'un enfer , si j'y suis condamnée .

G É R O N T E .

Ah ! qu'il en est encor de mieux faites que vous ,

Qui se voudraient bien voir dans un enfer si doux !

Après tout , je le veux ; cédez à ma puissance .

I S A B E L L E .

Faites un autre essai de mon obéissance .

G É R O N T E .

Ne me répliquez plus , quand j'ai dit , *je le veux* .

Rentrez . C'est désormais trop contester nous deux .



## S C E N E I I .

G É R O N T E *seul* .

**Q**U'à présent la jeunesse a d'étranges manies !  
 Les règles du devoir lui font des tyrannies ;  
 Et les droits les plus saints deviennent impuissans

Contre cette fierté qui l'atache à son sens.  
 Telle est l'humour du sexe ; il aime à contredire,  
 Rejette obstinément le joug de notre empire,  
 Ne suit que son caprice en ses affections,  
 Et n'est jamais d'accord de nos élections.  
 N'espère pas pourtant, aveugle & sans cervelle,  
 Que ma prudence cède à ton esprit rebelle.  
 Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarasser ?  
 Par force, ou par adresse il me le faut chasser.

---

## S C E N E III.

GÉRONTE, MATAMORE,  
 CLINDOR.

MATAMORE à *Clindor*.

**N**E doit-on pas avoir pitié de ma fortune ?  
 Le grand visir encor de nouveau m'importune ;  
 Le Tartare d'ailleurs m'appelle à son secours ;  
 Narfingue & Calicut m'en pressent tous les jours ;  
 Si je ne les refuse, il faut me mettre en quatre.

C L I N D O R.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.  
 Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,  
 Si, pour en servir un, vous faisiez trois jaloux.



M A T A M O R E.

Tu dis bien , c'est assez de telles courtoisies ;  
Je ne veux qu'en amour donner des jaloufies.

[ à G é r o n t e . ]

Ah ! monsieur , excusez si faute de vous voir ,  
Bien que si près de vous , je manquais au devoir.  
Mais quelle émotion parait sur ce visage ?  
Où font vos ennemis , que j'en fasse carnage ?

G É R O N T E.

Monsieur , graces aux dieux , je n'ai point d'ennemis.

M A T A M O R E.

Mais graces à ce bras qui vous les a fournis.

G É R O N T E.

C'est une grace encor que j'avais ignorée.

M A T A M O R E.

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée ,  
Ils sont tous morts de peur , ou n'ont osé branler.

G É R O N T E.

C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler :  
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre ,  
Demeurer si paisible en un tems plein de guerre ;  
Et c'est pour aquérir un nom bien relevé ,  
D'être dans une ville à battre le pavé.  
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée ,  
Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

M A T A M O R E.

Ah , ventre ! il est tout vrai que vous avez raison ;  
 Mais le moyen d'aller , si je suis en prison ?  
 Isabelle m'arrête , & ses yeux pleins de charmes  
 Ont captivé mon cœur , & suspendu mes armes.

G É R O N T E.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté ,  
 Faites votre équipage en toute liberté ,  
 Elle n'est point pour vous , n'en foyez point en  
 peine.

M A T A M O R E.

Ventre ! que dites-vous ? je la veux faire reine.

G É R O N T E.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois  
 Du grotesque récit de vos rares exploits.  
 La sottise ne plait qu'alors qu'elle est nouvelle.  
 En un mot , faites reine une autre qu'Isabelle.  
 Si pour l'entretenir vous revenez ici . . .

M A T A M O R E.

Il a perdu le sens de me parler ainsi.  
 Pauvre homme , fais - tu bien que mon nom ef-  
 froyable  
 Met le grand Turc en fuite , & fait trembler le diable,  
 Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment ?

G É R O N T E.

J'ai chez moi des valets à mon commandement ,  
 Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades  
 Répondraient de la main à vos rodomontades.

M A T A M O R E à *Clindor*.

Dis-lui ce que j'ai fait en mille & mille lieux.

G É R O N T E.

Adieu. Modérez-vous , il vous en prendra mieux ;  
 Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent ,  
 J'ai le sang un peu chaud , & mes gens m'obéissent.

## S C E N E I V.

M A T A M O R E , C L I N D O R.

M A T A M O R E.

**R**Espect de ma maitresse , incomode vertu ,  
 Tyran de ma vaillance , à quoi me réduis-tu ?  
 Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un père ,  
 Sur qui , sans t'offenser , laisser choir ma colère !  
 Ah , visible démon , vieux spectre décharné ,  
 Vrai supôt de fatan , médaille de damné ,  
 Tu m'oses donc bannir , & même avec menaces ,  
 Moi , de qui tous les rois briguent les bonnes grâces ,

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors , allez dès aujourd'hui  
Causér de vos amours , & vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadediou , ses valets feraient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi domter leur violence.

MATAMORE.

Oui , mais les feux qu'il jette en sortant de prison ,  
Auraient en un moment embrasé la maison ,  
Dévoré tout-à-l'heure ardoises & goutières,  
Fâtes , lates , chevrons , montans , courbes , filières,  
Entretoises , sommiers , colonnes , soliveaux ,  
Pannes , soles , apuis , jambages , traveteaux ,  
Portes , grilles , verroux , ferrures , tuiles , pierres,  
Plomb , fer , plâtre , ciment , peinture , marbre , ver-  
res ,

Caves , puits , cours , perrons , salles , chambres ,  
greniers ,

Offices , cabinets , terrasses , escaliers.

Juge un peu quel désordre aux yeux de ma char-  
meuse ;

Ces feux étoufferaient son ardeur amoureuse.

Va lui parler pour moi , toi qui n'ès pas vaillant ,  
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer ...

MATAMORE.

Adieu. Je vois ouvrir la porte,  
Et crains que sans respect cette canaille forte.

---

SCENE V.

CLINDOR *seul.*

**L**E souverain poltron , à qui pour faire peur  
Il ne faut qu'une feuille , une ombre , une vapeur !  
Un vieillard le maltraite , il fuit pour une fille ,  
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.

---

SCENE VI.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR.

**L**Yse , que ton abord doit être dangereux !  
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux !  
Cet unique vaillant , la fleur des capitaines ,  
Qui domte autant de rois qu'il captive de reines !

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits ;

D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

C L I N D O R.

S'il fait peur à des fous , il charme les plus sages.

Il n'est pas quantité de semblables visages.

Si l'on brûle pour toi , ce n'est pas sans sujet ,

Je ne connus jamais un si gentil objet ;

L'esprit beau , prompt , acort , l'humeur un peu  
railleuse ,

L'embonpoint ravissant , la taille avantageuse ,

Les yeux doux , le teint vif , & les traits délicats ,

Qui ferait le brutal qui ne t'aimerait pas ?

L Y S E.

De grace , & depuis quand me trouvez - vous si  
belle ?

Voyez bien , je suis Lyse , & non pas Isabelle.

C L I N D O R.

Vous partagez vous deux mes inclinations.

J'adore sa fortune , & tes perfections.

L Y S E.

Vous en embrassez trop , c'est assez pour vous d'une ,

Et mes perfections cèdent à sa fortune.

C L I N D O R.

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi ,

Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi ?

L'amour & l'hyménée ont diverse méthode ;

L'un court au plus aimable, & l'autre au plus com-  
mode.

Je suis dans la misère, & tu n'as point de bien ;  
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien ;  
Et, malgré les douceurs que l'amour y déploie,  
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.  
Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur ;  
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,  
Sans qu'un soupir échappé à ce cœur qui murmure  
De ce qu'à ses desirs ma raison fait d'injure.

A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.  
Ah, que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer !  
Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire !

L Y S E.

Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire,  
Ou remettre du moins en quelque autre saison  
A montrer tant d'amour avec tant de raison !  
Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,  
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,  
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,  
De peur de m'acabler sous nos communs malheurs !  
Je n'oublirai jamais de si rares mérites.  
Allez continuer cependant vos visites.

C L I N D O R.

Que j'aurais avec toi l'esprit bien plus content !



L Y S E.

Ma maîtresse là-haut est seule , & vous attend.

C L I N D O R.

Tu me chasses ainsi !

L Y S E.

Non , mais je vous envoie  
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

C L I N D O R.

Que même tes dédains me semblent gracieux !

L Y S E.

Ah , que vous prodiguez un tems si précieux !  
Allez.

C L I N D O R.

Souvien-toi donc que si j'en aime une autre . . .

L Y S E.

C'est de peur d'ajouter ma misère à la vôtre.  
Je vous l'ai déjà dit , je ne l'oublierai pas.

C L I N D O R.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'apas ,  
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage ,  
Et je t'aimerais trop à tarder davantage.

---

## SCENE VII.

LYSE *seule.*

**L'**Ingrat , il trouve enfin mon visage charmant ,  
Et pour se divertir il contrefait l'amant !  
Qui néglige mes feux , m'aime par raillerie ,  
Me prend pour le jouet de sa galanterie ,  
Et par un libre aveu de me voler sa foi ,  
Me jure qu'il m'adore , & ne veut point de moi.  
Aime en tous lieux , perfide , & partage ton ame ,  
Choisis qui tu voudras pour maîtresse , ou pour  
femme ,  
Donne à tes intérêts à ménager tes vœux ,  
Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.  
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique ,  
Et je vau mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.  
J'ai raillé comme toi , mais c'était seulement  
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.  
Qu'eût produit son éclat , que de la défiance ?  
Qui cache sa colère , assure sa vengeance ;  
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux  
Ce piège où tu vas choir , & bientôt , à mes yeux.  
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?

Pour chercher sa fortune , est-on si punissable ?  
 Tu m'aimes , mais le bien te fait être inconstant :  
 Au siècle où nous vivons qui n'en ferait autant ?  
 Oublions des mépris où par force il s'excite ,  
 Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.  
 S'il m'aime , il se punit en m'osant dédaigner ,  
 Et si je l'aime encor , je le dois épargner.  
 Dieux ! à quoi me réduit ma fole inquiétude ,  
 De vouloir faire grace à tant d'ingratitude ?  
 Digne soif de vengeance , à quoi m'exposez-vous ,  
 De laisser afaiblir un si juste couroux ?  
 Il m'aime , & de mes yeux je m'en vois méprisée !  
 Je l'aime , & ne lui fers que d'objet de risée !  
 Silence , amour , silence , il est tems de punir ,  
 J'en ai donné ma foi , laisse moi la tenir ;  
 Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine ,  
 Fais céder tes douceurs à celles de la haine.  
 Il est tems qu'en mon cœur elle règne à son tour ,  
 Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

---

 S C E N E V I I I .

 M A T A M O R E *seul.*

**L**Es voilà , sauvons-nous. Non , je ne vois per-  
 sonne.

Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.  
Je les entens , fuyons. Le vent faisait ce bruit.  
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.  
Vieux rêveur , malgré toi , j'atens ici ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien en peine.  
De deux mille ans & plus je ne tremblai si fort.  
C'est trop me hazarder , s'ils sortent , je suis mort ;  
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille ,  
Et profaner mon bras contre cette canaille.  
Que le courage expose à d'étranges dangers !  
Toutefois , en tout cas , je suis des plus légers ,  
S'il ne faut que courir , leur atente est dupée ;  
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.  
Tout de bon , je les vois , c'est fait , il faut mourir :  
J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.  
Destin , qu'à ma valeur tu te montres contraire !  
C'est ma reine elle-même avec mon secrétaire !  
Tout mon corps se déglace , écoutons leurs discours ,  
Et voyons son adresse à traiter mes amours.

---

## S C E N E I X.

CLINDOR , ISABELLE , MATAMORE

*caché dans un coin du théâtre.*

I S A B E L L E.

**T**out se prépare mal du côté de mon père ;  
 Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère :  
 Il ne souffrira plus votre maître , ni vous :  
 Votre rival d'ailleurs est devenu jaloux.  
 C'est par cette raison que je vous fais descendre ,  
 Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre ;  
 Ici nous parlerons en plus de sûreté ;  
 Vous pourrez vous couler d'un & d'autre côté ;  
 Et si quelqu'un survient , ma retraite est ouverte.

C L I N D O R.

C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

I S A B E L L E.

Je n'en puis prendre trop pour m'affurer un bien ,  
 Sans qui tous autres biens à mes yeux ne font rien ,  
 Un bien qui vaut pour moi la terre toute entière ,  
 Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumière.  
 Un rival par mon père ataque en vain ma foi ,  
 Votre amour seul a droit de triompher de moi :

Des

Des discours de tous deux je suis persécutée ;  
 Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée ;  
 Et des plus grands malheurs je bénirais les coups ,  
 Si ma fidélité les endurait pour vous.

C L I N D O R.

Vous me rendez confus , & mon ame ravie . . .  
 Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie ;  
 Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux ,  
 Trop heureux de le perdre en servant vos beaux  
 yeux.

Mais si mon astre un jour , changeant son influence ,  
 Me donne un accès libre au lieu de ma naissance ,  
 Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal ,  
 Et que tout balancé je vaux bien mon rival.  
 Mais avec ces douceurs permettez moi de craindre  
 Qu'un père & ce rival ne veuillent vous contraindre.

I S A B E L L E.

N'en ayez point d'alarme , & croyez qu'en ce cas  
 L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'apas.  
 Je ne vous dirai point où je suis résolue ,  
 Il suffit que sur moi je me rends absolue.  
 Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air.  
 Ainsi . . .

M A T A M O R E.

Je n'en puis plus , il est tems de parler.

ISABELLE.

Dieux ! on nous écoutait.

CLINDOR.

C'est notre capitaine :  
Je vais bien l'apaiser , n'en foyez point en peine.

---

## SCENE X.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

AH, traître !

CLINDOR.

Parlez bas , ces valets...

MATAMORE.

Hé bien , quoi !

CLINDOR,

Ils fondront tout à l'heure &amp; sur vous &amp; sur moi.

MATAMORE *tirant Clindor d'un côté du théâtre.*

Vien ça. Tu fais ton crime , & qu'à l'objet que  
j'aime,

Loin de parler pour moi , tu parlais pour toi-même ?

CLINDOR.

Oui , pour me rendre heureux j'ai fait quelques  
efforts.



M A T A M O R E.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.  
Je vais d'un coup de poing te briser comme un verre,  
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre ,  
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers ,  
Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs ,  
Que tu sois dévoré des feux élémentaires.  
Choisis donc promptement , & pense à tes affaires.

C L I N D O R.

Vous-même choisiffez.

M A T A M O R E.

Quel choix proposes-tu ?

C L I N D O R.

De fuir en diligence , ou d'être bien battu.

M A T A M O R E.

Me menacer encore ! Ah , ventre , quelle audace !  
Au lieu d'être à genoux & d'implorer ma grace ,  
Il a donné le mot , ces valets vont sortir.  
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

C L I N D O R.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetièrè ,  
Je vous vais de ce pas jeter dans la rivière.

M A T A M O R E.

Ils font d'intelligence. Ah , tête !

CLINDOR.

Point de bruit,  
 J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit,  
 Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédieu, ce coquin a marché dans mon ombre ;  
 Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas :  
 S'il avait du respect, j'en voudrais faire cas.

Ecoute. Je suis bon, & ce serait dommage  
 De priver l'univers d'un homme de courage.  
 Demande moi pardon, & cesse par tes feux  
 De profaner l'objet digne seul de mes vœux ;  
 Tu connais ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plûtôt, si votre amour a tant de véhémence,  
 Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbleu, tu me ravis de générosité.  
 Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices ;  
 Je te la veux donner pour prix de tes services.  
 Plains toi dorénavant d'avoir un maître ingrat.

CLINDOR.

A ce rare présent, d'aïse le cœur me bat.  
 Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,  
 Puisse tout l'univers bruire de votre estime !

## SCENE XI.

ISABELLE , MATAMORE , CLINDOR.

ISABELLE.

**J**E rends graces au ciel de ce qu'il a permis  
Qu'à la fin fans combat je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flame  
Vous devait faire un jour de vous prendre pour  
femme ;

Pour quelque occasion j'ai changé de dessein ;  
Mais je vous veux donner un homme de ma main ;  
Faites-en de l'état , il est vaillant lui-même ,  
Il commandait sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire , je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence , & ma protection ;  
Avouez vous de moi par tous les coins du monde ,  
Je suis craint à l'égal sur la terre & sur l'onde.  
Allez , vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi de quelque effet suivie...

## SCENE XII.

GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE,  
CLINDOR, ISABELLE, LYSE,  
Troupe de domestiques.

ADRASTE.

**C**Et insolent discours te coûtera la vie,  
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.  
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.  
[*Il entre chez Isabelle après qu'elle & Lyse y sont  
entrées.*]

CLINDOR.

Traître, qui te fais fort d'une troupe brigande,  
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

Dieux! Adraсте est blessé, courez au médecin.  
Vous autres cependant arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Hélas ! je cède au nombre. Adieu , chère Isabelle ,  
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GERONTE.

C'en est fait , emportez ce corps à la maison ,  
Et vous , conduisez tôt ce traître à la prison.

---

## SCENE XIII.

ALCANDRE , PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

**H**élas ! mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience , & sans un tel secours ,  
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

*Fin du troisième acte.*

---

## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

## ISABELLE.

**E**NFIN le tems aproche , un jugement inique  
 Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique ,  
 A son propre affassin immoler mon amant ,  
 Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.  
 Par un décret injuste , autant comme fèvre ,  
 Demain doit triompher la haine de mon père ,  
 La faveur du pays , la qualité du mort ,  
 Le malheur d'Isabelle , & la rigueur du sort.  
 Hélas ! que d'ennemis , & de quelle puissance ,  
 Contre le faible apui que donne l'innocence ,  
 Contre un pauvre inconnu , de qui tout le forfait  
 Est de m'avoir aimée , & d'être trop parfait !  
 Oui , Clindor , tes vertus & ton feu légitime ,  
 T'ayant aquis mon cœur , ont fait aussi ton crime ;  
 Mais en vain après toi l'on me laisse le jour ,  
 Je veux perdre la vie en perdant mon amour :  
 Prononçant ton arrêt , c'est de moi qu'on dispose ;  
 Je veux suivre ta mort , puisque j'en suis la cause ;

Et le même moment verra par deux trépas  
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.

Ainsi , père inhumain , ta cruauté déçue ,  
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue ;  
Et si ma perte alors fait naître tes douleurs ,  
Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.  
Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes ,  
D'un si doux entretien augmentera les charmes ;  
Ou s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter ,  
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter ,  
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres ,  
Présenter à tes yeux mille images funèbres ,  
Jeter dans ton esprit un éternel éfroi ,  
Te reprocher ma mort , t'appeler après moi ,  
Acabler de malheurs ta languissante vie ,  
Et te réduire au point de me porter envie.  
Enfin . . .

---

## SCENE II.

ISABELLE , LYSE.

LYSÉE.

Quoi , chacun dort , & vous êtes ici !  
Je vous jure , monsieur en est en grand souci.



I S A B E L L E.

Quand on n'a plus d'espoir , Lyse , on n'a plus de  
crainte.

Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte.

Ici je vis Clindor pour la dernière fois ;

Ce lieu me redit mieux les accens de sa voix ,

Et remet plus avant en mon ame éperdue

L'aimable souvenir d'une si chère vûe.

L Y S E.

Que vous prenez de peine à gressir vos ennuis !

I S A B E L L E.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?

L Y S E.

De deux amans parfaits dont vous étiez servie ;

L'un doit mourir demain , l'autre est déjà sans vie ;

Sans perdre plus de tems à soupirer pour eux ,

Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

I S A B E L L E.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles ?

L Y S E.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles ?

Pensez-vous pour pleurer , & ternir vos apas ,

Rapeller votre amant des portes du trépas ?

Songez plutôt à faire une illustre conquête ;

Je fais pour vos liens une ame toute prête ,

Un homme incomparable.

I S A B E L L E.

Ote-toi de mes yeux.

L Y S E.

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

I S A B E L L E.

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie ?

L Y S E.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie ?

I S A B E L L E.

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison ?

L Y S E.

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.

I S A B E L L E.

Ah ! ne me conte rien.

L Y S E.

Mais l'affaire vous touche.

I S A B E L L E.

Parle moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

L Y S E.

Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs,  
Fait plus en un moment, qu'un siècle de vos pleurs ;  
Elle a sauvé Clindor.

I S A B E L L E.

Sauvé Clindor !

L Y S E.

Lui-même :

Jugez après cela comme quoi je vous aime.

I S A B E L L E.

Eh de grace où faut-il que je l'aïlle trouver ?

L Y S E.

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

I S A B E L L E.

Ah, Lyse !

L Y S E.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre ?

I S A B E L L E.

Si je suivrais celui fans qui je ne puis vivre ?

Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusques dans les enfers.

Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

L Y S E.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,

Ecoutez où j'en suis, & secondez mes coups ;

Si votre amant n'échape, il ne tiendra qu'à vous.

La prison est tout proche.

I S A B E L L E.

Hé bien ?

L Y S E.

Ce voisinage

Au frère du concierge a fait voir mon visage ;

Et comme c'est tout un de me voir & m'aimer,  
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

I S A B E L L E.

Je n'en avais rien fû !

L Y S E.

J'en avais tant de honte,  
Que je mourais de peur qu'on vous en fît le conte ;  
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté  
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.  
Des yeux & du discours flatant son espérance,  
D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.  
Quand on aime une fois, & qu'on se croit aimé,  
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.  
Par là j'ai sur son ame assuré mon empire,  
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.  
Quand il n'a plus douté de mon affection,  
J'ai fondé mes refus sur sa condition ;  
Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y déplaire,  
Mais que malaisément il s'en pouvait défaire ;  
Que les clés des prisons qu'il gardait aujourd'hui,  
Etaient le plus grand bien de son frère & de lui.  
Moi, de dire soudain que sa bonne fortune  
Ne lui pouvait offrir d'heure plus oportune ;  
Que pour se faire riche, & pour me posséder,  
Il n'avait seulement qu'à s'en accommoder ;

Qu'il tenait dans les fers un seigneur de Bretagne,  
 Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne ;  
 Qu'il fallait le sauver, & le suivre chez lui ;  
 Qu'il nous ferait du bien, & ferait notre apui.  
 Il demeure étonné, je le presse, il s'excuse,  
 Il me parle d'amour, & moi je le refuse ;  
 Je le quite en colère, il me fuit tout confus,  
 Me fait nouvelle excuse, & moi nouveau refus.

I S A B E L L E.

Mais enfin ?

L Y S E.

J'y retourne, & le trouve fort triste ;  
 Je le juge ébranlé, je l'attaque, il résiste.  
 Ce matin, *en un mot, le péril est pressant,*  
 Ai-je dit, *tu peux tout, & ton frère est absent,*  
*Mais il faut de l'argent pour un si long voyage,*  
 M'a-t-il dit, *il en faut pour faire l'équipage,*  
*Ce cavalier en manque.*

I S A B E L L E.

Ah ! Lyse, tu devais  
 Lui faire offre aussi-tôt de tout ce que j'avais,  
 Perles, bagues, habits.

L Y S E.

J'ai bien fait davantage,  
 J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,

Que vous l'aimez de même , & fuirez avec nous.  
 Ce mot me l'a rendu si traitable & si doux ,  
 Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie  
 Touchant votre Clindor brouillait sa fantaisie ,  
 Et que tous ces détours provenaient seulement  
 D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.  
 Il est parti soudain après votre amour sûe ,  
 A trouvé tout aisé , m'en a promis l'issue ,  
 Et vous mande par moi qu'environ à minuit  
 Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

I S A B E L L E.

Que tu me rens heureuse !

L Y S E.

Ajoutez-y , de grace ,  
 Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace ,  
 C'est me sacrifier à vos contentemens.

I S A B E L L E.

Auffi . . .

L Y S E.

Je ne veux point de vos remercimens :  
 Allez plier bagage , & pour grossir la somme ,  
 Joignez à vos bijoux les écus du bon-homme.  
 Je vous vens ses trésors , mais à fort bon marché ;  
 J'ai dérobé ses clés depuis qu'il est couché ,  
 Je vous les livre.

I S A B E L L E.

Allons-y travailler ensemble.

L Y S E.

Passer vous de mon aide.

I S A B E L L E.

Hé quoi , le cœur te tremble ?

L Y S E.

Non , mais c'est un secret tout propre à l'éveiller ,  
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

I S A B E L L E.

Folle , tu ris toujours.

L Y S E.

De peur d'une surprise ,  
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise ;  
S'il tardait à la rue , il serait reconnu ;  
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu ;  
C'est là sans raillerie.

I S A B E L L E.

Adieu donc. Je te laisse ,  
Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

L Y S E.

C'est du moins.

I S A B E L L E.

Fai bon guet.

L Y S E.



LYSE.

Vous , faites bon butin.

## SCENE III.

LYSE *seule.*

**A**insi , Clindor , je fais moi seule ton destin ;  
 Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre ,  
 Et te puis à mon choix faire mourir , ou vivre.  
 On me vengeait de toi par-delà mes desirs ;  
 Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs ;  
 Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie ;  
 Je te veux assurer tes plaisirs & ta vie ;  
 Et mon amour éteint , te voyant en danger ,  
 Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.  
 J'espère aussi , Clindor , que pour reconnaissance  
 De ton ingrat amour étoufant la licence . . .

## SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

**Q**Uoi ! chez nous , & de nuit !

P. Corneille, Tom. XII.

M

M A T A M O R E.

L'autre jour...

I S A B E L L E.

Qu'est ceci

L'autre jour ? est-il tems que je vous trouve ici ?

L Y S E.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

I S A B E L L E.

En montant l'escalier , je l'en ai vû descendre.

M A T A M O R E.

L'autre jour au défaut de mon afection ,

J'assurai vos apas de ma protection.

I S A B E L L E.

Après ?

M A T A M O R E.

On vint ici faire une brouillerie ;

Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;

Et pour vous protéger je vous suivis soudain.

I S A B E L L E.

Votre valeur prit lors un généreux dessein.

Depuis ?

M A T A M O R E.

Pour conserver une dame si belle ,

Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

I S A B E L L E.

Sans sortir ?

M A T A M O R E.

Sans sortir.

L Y S E.

C'est-à-dire , en deux mots ,  
Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

M A T A M O R E.

La peur ?

L Y S E.

Oui , vous tremblez , la vôtre est fans égale.

M A T A M O R E.

Parce qu'elle a bon pas , j'en fais mon bucéphale ;  
Lorsque je la domtai , je lui fis cette loi ,  
Et depuis , quand je marche , elle tremble sous moi.

L Y S E.

Votre caprice est rare à choisir des montures.

M A T A M O R E.

C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

I S A B E L L E.

Vous en exploitez bien ; mais changeons de discours.  
Vous avez demeuré là-dedans quatre jours ?

M A T A M O R E.

Quatre jours.

I S A B E L L E.

Et vécu ?

M A T A M O R E.

De nectar , d'ambroisie.

M ij

L Y S E.

Je crois que cette viande aisément raffasie ?

M A T A M O R E.

Aucunement.

I S A B E L L E.

Enfin, vous étiez descendu . . .

M A T A M O R E.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu ,  
Pour rompre sa prison , en fracasser les portes ,  
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

L Y S E.

Avouez franchement que pressé par la faim ,  
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

M A T A M O R E.

L'un & l'autre parbleu. Cette ambrosie est fade ,  
J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.  
C'est un mets délicat , & de peu de soutien ,  
A moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien ,  
Il cause mille maux , & dès l'heure qu'il entre ,  
Il allonge les dents , & rétrécit le ventre.

L Y S E.

Enfin , c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas ?

M A T A M O R E.

Quite pour chaque nuit faire deux tours en bas ,  
Et là m'acommodant des reliefs de cuisine ,

Mêler la viande humaine avecque la divine.

I S A B E L L E.

Vous aviez , après tout , deffein de nous voler.

M A T A M O R E.

Vous-mêmes , après tout , m'osez-vous quereller ?  
Si je laisse une fois échaper ma colère . . .

I S A B E L L E.

Lyse , fais moi sortir les valets de mon père.

M A T A M O R E.

Un fot les atendrait.

---

S C E N E V.

I S A B E L L E , L Y S E.

L Y S E.

**V**Ous ne le tenez pas.

I S A B E L L E.

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

L Y S E.

Vous n'avez cependant rien fait , ou peu de chose ?

I S A B E L L E.

Rien du tout. Que veux - tu ? sa rencontre en est  
cause.

L Y S E.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

I S A B E L L E.

Mais il m'a reconnue , & m'est venu parler,  
Moi , qui seule & de nuit craignais son insolence ,  
Et beaucoup plus encor de troubler le silence ,  
J'ai crû , pour m'en défaire , & m'ôter de souci ,  
Que le meilleur était de l'amener ici.  
Voi quand j'ai ton secours que je me tiens vaillante ;  
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

L Y S E.

J'en ai ri comme vous , mais non sans murmurer ;  
C'est bien du tems perdu.

I S A B E L L E.

Je vais le réparer.

L Y S E.

Voici le conducteur de notre intelligence ,  
Sachez auparavant toute sa diligence.

## S C E N E V I.

ISABELLE , LYSE , le Geolier.

I S A B E L L E.

**H**É bien, mon grand ami, braverons-nous le sort?

Et viens-tu m'apporter , ou la vie , ou la mort ?

LE GEOLIER.

Bannissez vos frayeurs , tout va le mieux du monde,  
Il ne faut que partir , j'ai des chevaux tout prêts ,  
Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

I S A B E L L E.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire ,  
Et ne fais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEOLIER *montrant Lyse.*

Voici le prix unique où tout mon cœur prétend.

I S A B E L L E.

Lyse , il faut te résoudre à le rendre content.

L Y S E.

Oui , mais tout son aprêt nous est fort inutile ;  
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville ?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main sûre aux faux-  
bourgs ;

Et je fais un vieux mur qui tombe tous les jours ,  
Nous pourons aisément sortir par ses ruines.

I S A B E L L E.

Ah , que je me trouvais sur d'étranges épines !

LE GEOLIER.

Mais il faut se hâter.



ISABELLE.

Nous partirons soudain ;  
Viens nous aider là-haut à faire notre main.

---

## SCENE VII.

CLINDOR *en prison.*

**A**imables souvenirs de mes chères délices ,  
Qu'on va bientôt changer en d'infâmes supplices ,  
Que malgré les horreurs de ce mortel étroi ,  
Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moi !  
Ne m'abandonnez point , soyez moi plus fidelles  
Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles ;  
Et lorsque du trépas les plus noires couleurs  
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs ,  
Figurez aussi-tôt à mon ame interdite  
Combien je fus heureux par-delà mon mérite,  
Lorsque je me plaindrai de leur sévérité ,  
Redites moi l'excès de ma témérité ;  
Que d'un si haut dessein ma fortune incapable ,  
Rendait ma flamme injuste & mon espoir coupable ;  
Que je fus criminel quand je devins amant ,  
Et que ma mort en est le juste châtement.  
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie !

Isabelle , je meurs pour vous avoir servie ;  
Et de quelque tranchant que je souffre les coups ,  
Je meurs trop glorieux , puisque je meurs pour vous.  
Hélas ! que je me flatte , & que j'ai d'artifice  
A me dissimuler la honte d'un supplice !  
En est-il de plus grand que de quitter ces yeux  
Dont le fatal amour me rend si glorieux ?  
L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine ;  
Il succomba vivant , & mort il m'affassine ;  
Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras ,  
Mille assassins nouveaux naissent de son trépas ;  
Et je vois de son sang , fécond en perfidies ,  
S'élever contre moi des ames plus hardies ,  
De qui les passions s'armant d'autorité ,  
Font un meurtre public avec impunité.  
Demain de mon courage on doit faire un grand  
crime ,  
Donner au déloyal ma tête pour victime ;  
Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt ,  
Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.  
Ainsi de tous côtés ma perte était certaine.  
J'ai repoussé la mort , je la reçois pour peine.  
D'un péril évité je tombe en un nouveau ,  
Et des mains d'un rival en celles d'un boureau.  
Je frémis à penser à ma triste aventure ;

Dans le sein du repos je suis à la torture ;  
Au milieu de la nuit & du tems du sommeil,  
Je vois de mon trépas le honteux apareil ,  
J'en ai devant les yeux les funestes ministres ,  
On me lit du sénat les mandemens sinistres ,  
Je fors les fers aux pieds , j'entens déjà le bruit  
De l'amas insolent d'un peuple qui me fuit.  
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare ;  
Là , mon esprit se trouble , & ma raison s'égare ;  
Je ne découvre rien qui m'ose secourir ,  
Et la peur de la mort me fait déjà mourir.

Isabelle , toi seule , en réveillant ma flamme ,  
Dissipes ces terreurs , & rassures mon ame ;  
Et si-tôt que je pense à tes divins attraits ,  
Je vois évanouir ces infames portraits.  
Quelques rudes affauts que le malheur me livre ;  
Garde mon souvenir , & je croirai revivre.  
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison ?  
Ami , que viens-tu faire ici hors de saison ?

---

## SCÈNE VIII.

ISABELLE & LYSE *dans le fond du théâtre,*  
CLINDOR, le Geolier.

LE GEOLIER.

**L**Es juges assemblés pour punir votre audace,  
Mûs de compassion, enfin vous ont fait grace.

CLINDOR.

M'ont fait grace, bons dieux !

LE GEOLIER.

Oui, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit ?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de compte !  
D'un suplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,  
Dont l'arrêt me fait grace, & m'envoie à la mort ?

LE GEOLIER.

Il faut la recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'archers là-dehors vous atend ;  
Peut-être en les voyant ferez-vous plus content.

---

## SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE,  
le Geolier.

ISABELLE à Lyse pendant que le geolier ouvre  
la prison à Clindor.

**L**Yse , nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous êtes ravie !

ISABELLE.

Ne le ferais-je pas de recevoir la vie ?  
Son destin & le mien prennent un même cours ,  
Et je mourrais du coup qui trancherait ses jours.

LE GEOLIER.

Monfieur, connaissez-vous beaucoup d'archers sem-  
blables ?

CLINDOR.

Ah ! madame , est-ce vous ? Surprises adorables !  
Trompeur trop obligeant ! Tu difais bien vraiment  
Que je mourrais de nuit , mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor !

LE GEOLIER.

Ne perdons point le tems à ces careffes ,  
Nous aurons tout loisir de flater nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoi , Lyse est donc la fiemme ?

ISABELLE.

Ecoutez le discours  
De votre liberté qu'ont produit leurs amours ?

LE GEOLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise ;  
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons nous , mais avant promettez nous tous deux  
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux ;  
Autrement , nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne ,  
Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Lyse , reçois la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si bon j'ose tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop , il est tems d'évader.

## S C E N E X.

ALCANDRE , PRIDAMANT.

ALCANDRE.  
**N**E craignez plus pour eux ni périls, ni disgraces ;  
 Beaucoup les pourfuivront , mais fans trouver leurs  
 traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur ,  
 Deux ans les ont montés au haut degré d'honneur.  
 Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages ,  
 S'ils ont trouvé le calme , ou vaincu les orages ,  
 Ni par quel art non plus ils se sont élevés ;  
 Il fufit d'avoir vû comme ils se font fauvés ,  
 Et que fans vous en faire une histoire importune ,  
 Je vous les vais montrer en leur haute fortune.

Mais , puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,  
 Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux :  
 Ceux que vous avez vûs représenter de fuite ,  
 A vos yeux étonnés leur amour & leur fuite ,  
 N'étant pas destinés aux hautes fonctions ,  
 N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

*Fin du quatrième acte.*



---

**A C T E V.****S C E N E P R E M I E R E.****ALCANDRE, PRIDAMANT.****P R I D A M A N T.**

**Q**U'Isabelle est changée, & qu'elle est éclatante!

**A L C A N D R E.**

Lyse marche après elle, & lui sert de suivante.

Mais derechef sur-tout n'ayez aucun éfroi,

Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi,

Je vous le dis encor, il y va de la vie.

**P R I D A M A N T.**

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

---

**S C E N E II.**

**ISABELLE** *représentant Hipolyte*, **LYSE**  
*représentant Clarine.*

**L Y S E.**

**C**E divertissement n'aura-t-il point de fin ?

Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin ?

I S A B E L L E.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène ,  
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.  
Le prince Florilame . . .

L Y S E.

Hé bien , il est absent.

I S A B E L L E.

C'est la source des maux que mon ame ressent ;  
Nous sommes ses voisins, & l'amour qu'il nous porte  
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.  
La princesse Rosine & mon perfide époux ,  
Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous.  
Je l'atens au passage , & lui ferai connaître  
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

L Y S E.

Madame , croyez moi , loin de le quereller ,  
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.  
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies ;  
Un homme en court plutôt après ses fantaisies ,  
Il est toujours le maître , & tout notre discours ,  
Par un contraire effet l'obstine en ses amours.

I S A B E L L E.

Je dissimulerai son adultère flamme !  
Une autre aura son cœur , & moi le nom de femme !  
Sans crime , d'un hymen peut-il rompre la loi ?

Et

Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ?

L Y S E.

Cela fut bon jadis , mais au tems où nous sommes ,  
Ni l'hymen , ni la foi n'obligent plus les hommes.  
Leur gloire a son brillant & ses règles à part ;  
Où la notre se perd , la leur est sans hazard ;  
Elle croit aux dépens de nos lâches faiblesses.  
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des mai-  
tresses.

I S A B E L L E.

Ote moi cet honneur & cette vanité ,  
De se mettre en crédit par l'infidélité.  
Si pour haïr le change & vivre sans amie ,  
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie ,  
Je le tiens glorieux d'être infame à ce prix ;  
S'il en est méprisé , j'estime ce mépris.  
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme ,  
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

L Y S E.

Madame , il vient d'entrer , la porte a fait du bruit.

I S A B E L L E.

Retirons nous , qu'il passe.

L Y S E.

Il vous voit , & vous fuit.

## S C E N E I I I.

C L I N D O R *représentant Théagène* ,  
 I S A B E L L E *représentant Hipolyte* ,  
 L Y S E *représentant Clarine*.

C L I N D O R.

**V**Ous fuyez, ma princesse, & cherchez des remises :

Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises ?  
 Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien ?  
 Ne fuyez plus, madame, & n'appréhendez rien.  
 Florilame est absent, ma jalousie endormie.

I S A B E L L E.

En êtes-vous bien sûr ?

C L I N D O R.

Ah, fortune ennemie !

I S A B E L L E.

Je veille, déloyal, ne crois plus m'aveugler ;  
 Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair ;  
 Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,  
 Et ne puis plus douter de tes ingrattitudes ;  
 Toi-même par ta bouche as trahi ton secret.  
 O l'esprit avisé pour un amant discret !

Et que c'est en amour une haute prudence ,  
 D'en faire avec sa femme entière confiance !  
 Où sont tant de sermens de n'aimer rien que moi ?  
 Qu'as-tu fait de ton cœur ? Qu'as-tu fait de ta foi ?  
 Lorsque je la reçûs , ingrat , qu'il te souvienne  
 De combien diféraient ta fortune & la mienne ,  
 De combien de rivaux je dédaignai les vœux ,  
 Ce qu'un simple soldat pouvait être auprès d'eux ;  
 Quelle tendre amitié je recevais d'un père ;  
 Je le quittai pourtant pour suivre ta misère ;  
 Et je tendis les bras à mon enlèvement ,  
 Pour soustraire ma main à son commandement.  
 En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite  
 Les hazards dont le sort a traversé ta fuite ?  
 Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur  
 Elevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur ?  
 Si pour te voir heureux ta foi s'est relâchée ,  
 Remets moi dans le sein dont tu m'as arrachée.  
 L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hazarder ,  
 Non pas pour des grandeurs , mais pour te posséder.

C L I N D O R.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flame.  
 Que ne fait point l'amour quand il possède une ame ?  
 Son pouvoir à ma vûe atachait tes plaisirs ,  
 Et tu me suivais moins que tes propres desirs.

N ij

J'étais lors peu de chose , oui , mais qu'il te sou-  
viene

Que ta fuite égala ta fortune à la mienne ;  
Et que pour t'enlever c'était un faible apas  
Que l'éclat de tes biens qui ne te suivaient pas.  
Je n'eus de mon côté que l'épée en partage ,  
Et ta flame du tien fut mon seul avantage :  
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers ,  
L'autre exposa ma tête à cent & cent dangers.

Regrette maintenant ton père & ses richesses ;  
Fâche-toi de marcher à côté des princesses ;  
Retourne en ton pays chercher avec tes biens  
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.  
De quel manque après tout as-tu lieu de te plain-  
dre ?

En quelle occasion m'as-tu vû te contraindre ?  
As-tu reçû de moi ni froideurs ni mépris ?  
Les femmes , à vrai dire , ont d'étranges esprits !  
Qu'un mari les adore , & qu'un amour extrême  
A leur bizarre humeur le foumette lui-même ,  
Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens ,  
Qu'il ne refuse rien à leurs contentemens ;  
S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale ,  
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale ,  
C'est vol , c'est perfidie , affassinat , poison ,

C'est massacrer son père, & bruler sa maison ;  
Et jadis des Titans l'effroyable supplice  
Tomba sur Encélade avec moins de justice.

## I S A B E L L E.

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur  
Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.  
Je ne suivais que toi quand je quittai mon père ;  
Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'ame légère ,  
Laisse mon intérêt , songe à qui tu les dois.  
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois.  
A peine il te connut , qu'il te tira de peine ;  
De soldat vagabond il te fit capitaine ;  
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi ,  
Joignit à ces faveurs les faveurs de son roi.  
Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paraître ,  
A cultiver depuis ce qu'il avait fait naître ?  
Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui  
Un peu moindre de rang , mais plus puissant que  
lui ?

Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche ;  
Et pour remerciement tu veux fouiller sa couche !  
Dans ta brutalité trouve quelques raisons ,  
Et contre ses faveurs défends tes trahisons.  
Il t'a comblé de biens , tu lui voles son ame !  
Il t'a fait grand seigneur , & tu le rends infame !



Ingrat, c'est donc ainsi que tu rens les bienfaits ?  
Et ta reconnaissance a produit ces effets ?

C L I N D O R.

Mon ame, car encor ce beau nom te demeure,  
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure ;  
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas  
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas ?  
Dis que je suis ingrat, appelle moi parjure ;  
Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :  
Ils conservent encor leur première vigueur ;  
Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur,  
Avait pû s'étoufer au point de sa naissance,  
Celui que je te porte eût eu cette puissance.  
Mais en vain mon devoir tâche à lui résister ;  
Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut domter.  
Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,  
Ton pays & tes biens, pour suivre ma misère,  
Ce dieu même aujourd'hui force tous mes desirs  
A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.

A mon égarement souffre cette échapée,  
Sans craindre que ta place en demeure usurpée.  
L'amour dont la vertu n'est point le fondement,  
Se détruit de soi-même, & passe en un moment ;  
Mais celui qui nous joint est un amour solide,  
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside ;

Sa durée a toujours quelques nouveaux apas,  
 Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.  
 Mon ame, derechef pardonne à la surprise,  
 Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise;  
 Soufre une fole ardeur qui ne vivra qu'un jour,  
 Et qui n'afaiblit point le conjugal amour.

I S A B E L L E.

Hélas, que j'aide bien à m'abuser moi-même !  
 Je vois qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime :

Je me laisse charmer à ce discours flateur,  
 Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.

Pardonne, cher époux, au peu de retenue,  
 Où d'un premier transport la chaleur est venue :  
 C'est en ces accidens manquer d'affection,  
 Que de les voir sans trouble, & sans émotion.  
 Puisque mon teint se fane & ma beauté se passe,  
 Il est bien juste aussi que ton amour se lasse ;  
 Et même je croirai que ce feu passager  
 En l'amour conjugal ne pourra rien changer.  
 Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,  
 En quel péril te jette une telle maitresse.

Diffimule, déguise, & sois amant discret.  
 Les grands en leur amour n'ont jamais de secret.  
 Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre  
 attache,

N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se  
cache ,

Et dont il n'est pas un qui ne fit son effort  
A se mettre en faveur par un mauvais rapport.  
Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques ,  
Ou de sa défiance , ou de ses domestiques ;  
Et lors , à ce penser je frissonne d'horreur ,  
A quelle extrémité n'ira point sa fureur ?  
Puisqu'à ces passe-tems ton humeur te convie ,  
Cours après tes plaisirs , mais assure ta vie.  
Sans aucun sentiment je te verrai changer ,  
Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

## C L I N D O R.

Encor une fois donc tu veux que je te die ,  
Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie ?  
Mon ame est trop atteinte , & mon cœur trop blessé,  
Pour craindre les périls dont je suis menacé.  
Ma passion m'aveugle , & pour cette conquête  
Croit hazarder trop peu de hazarder ma tête.  
C'est un feu que le tems pourra seul modérer ,  
C'est un torrent qui passe , & ne saurait durer.

## I S A B E L L E.

Hé bien , cours au trépas , puisqu'il a tant de char-  
mes ,  
Et néglige ta vie aussi-bien que mes larmes.

Penses-tu que ce prince , après un tel forfait ,  
Par ta punition se tienne satisfait ?

Qui sera mon apui lorsque ta mort infame  
A sa juste vengeance exposera ta femme ,  
Et que sur la moitié d'un perfide étranger  
Une seconde fois il croira se venger ?

Non , je n'attendrai pas que ta perte certaine  
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine ,  
Et que de mon honneur gardé si chèrement ,  
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.

Je préviendrai la honte où ton malheur me livre ,  
Et saurai bien mourir , si tu ne veux pas vivre.

Ce corps dont mon amour t'a fait le possesseur ,  
Ne craindra plus bien-tôt l'effort d'un ravisseur .  
J'ai vécu pour t'aimer , mais non pour l'infamie  
De servir au mari de ton illustre amie.

Adieu. Je vais du moins , en mourant avant toi ,  
Diminuer ton crime , & dégager ta foi.

C L I N D O R .

Ne meurs pas , chère épouse , & dans un second  
change

Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.

M'aimer malgré mon crime , & vouloir par ta  
mort

Eviter le hazard de quelque indigne effort !

Je ne fais qui je dois admirer davantage,  
 Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.  
 Tous les deux m'ont vaincu, je reviens sous tes loix,  
 Et ma brutale ardeur va rendre les abois :  
 C'en est fait, elle expire, & mon ame plus faine  
 Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaine.  
 Mon cœur, quand il fut pris, s'était mal défendu,  
 Perds-en le souvenir.

I S A B E L L E.

Je l'ai déjà perdu.

C L I N D O R.

Que les plus beaux objets qui soient deffus la terre  
 Conspirent désormais à me faire la guerre ;  
 Ce cœur inexpugnable aux affauts de leurs yeux,  
 N'aura plus que les tiens pour maitres & pour dieux.

L Y S E.

Madame, quelqu'un vient.

---

## SCÈNE IV.

CLINDOR *représentant Théagène*, ISABELLE  
*représentant Hipolyte*, LYSE *représentant Clarine*,  
ERASTE, Troupe de domestiques de Florilame.

ERASTE *poignant Clindor.*

REçois, traître, avec joie  
Les faveurs que par nous ta maitresse t'envoie.

PRIDAMANT *à Alcandre.*  
On l'affaffine, ô dieux ! daignez le secourir.

ERASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr !

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, boureaux ?

ERASTE.

Un juste & grand exemple,  
Qu'il faut qu'avec éfroi tout l'avenir contemple,  
Pour apprendre aux ingrats aux dépens de son sang,  
A n'ataquer jamais l'honneur d'un si haut rang.  
Notre main a vengé le prince Florilame,  
La princesse outragée, & vous-même, madame ;  
Immolant à tous trois un déloyal époux,

Qui ne méritait pas la gloire d'être à vous.  
 D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice,  
 Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.

Adieu.

I S A B E L L E.

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,  
 Il vit encor en moi, foulez son ennemi,  
 Achevez, assassins, de m'arracher la vie.  
 Cher époux, en mes bras, on te l'a donc ravie;  
 Et de mon cœur jaloux les secrets mouvemens  
 N'ont pû rompre ce coup par leurs pressentimens!  
 O clarté trop fidèle, hélas, & trop tardive,  
 Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive!  
 Falait-il... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur  
 Mes forces & ma voix cèdent à ma douleur;  
 Son vif excès me tue ensemble & me console;  
 Et puisqu'il nous rejoint...

L Y S E.

Elle perd la parole,  
 Madame. Elle se meurt, épargnons les discours,  
 Et courons au logis appeler du secours.

[ Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin, & les  
 corps de Clindor & d'Isabelle; & le magicien  
 sort de la grotte avec Pridamant.]



## S C E N E V.

ALCANDRE , PRIDAMANT.

A L C A N D R E.

**A**insi de notre espoir la fortune se joue.  
Tout s'élève , ou s'abaisse au branle de sa roue ;  
Et son ordre inégal , qui régit l'univers ,  
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

P R I D A M A N T.

Cette réflexion mal propre pour un père ,  
Consolerait peut-être une douleur légère ;  
Mais après avoir vû mon fils assassiné ,  
Mes plaisirs foudroyés , mon espoir ruiné ,  
J'aurais d'un si grand coup l'ame bien peu blessée ,  
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.  
Hélas ! dans sa misère il ne pouvait périr ,  
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.

N'attendez pas de moi des plaintes davantage ;  
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;  
La mienne court après son déplorable sort.  
Adieu. Je vais mourir , puisque mon fils est mort.

A L C A N D R E.

D'un juste désespoir l'effort est légitime ,



Et de le détourner je croirais faire un crime.  
 Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain :  
 Mais épargnez du moins ce coup à votre main.  
 Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,  
 Et pour les redoubler, voyez ses funérailles.  
 [ Ici on relève la toile , & tous les comédiens paraissent avec leur portier : ils comptent de l'argent sur une table , & prennent chacun leur part. ]

P R I D A M A N T.

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

A L C A N D R E.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

P R I D A M A N T.

Je vois Clindor ! Ah dieux ! quelle étrange surprise !  
 Je vois ses assassins , je vois sa femme & Lyse !  
 Quel charme en un moment étouffe leurs discords ,  
 Pour assembler ainsi les vivans & les morts ?

A L C A N D R E.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique ,  
 Leur poème récité , partagent leur pratique.  
 L'un tue , & l'autre meurt ; l'autre vous fait pitié ;  
 Mais la scène préfide à leur inimitié.  
 Leurs vers font leurs combats , leur mort fuit leurs  
 paroles ;

Et sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles ,  
 Le traître & le trahi , le mort & le vivant ,  
 Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils & son train ont bien fû par leur fuite  
 D'un père & d'un prévôt éviter la poursuite ;  
 Mais tombant dans les mains de la nécessité ,  
 Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

P R I D A M A N T.

Mon fils comédien !

A L C A N D R E.

D'un art si difficile

Tous les quatre au besoin ont fait un doux asyle ;  
 Et depuis sa prison , ce que vous avez vû ,  
 Son adultère amour , son trépas imprévû ,  
 N'est que la triste fin d'une pièce tragique ,  
 Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique ,  
 Par où ses compagnons en ce noble métier  
 Ravissent à Paris un peuple tout entier.  
 Le gain leur en demeure , & ce grand équipage ,  
 Dont je vous ai fait voir le superbe étalage ,  
 Est bien à votre fils , mais non pour s'en parer ,  
 Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

P R I D A M A N T.

J'ai pris sa mort pour vraie , & ce n'était que feinte ;  
 Mais je trouve par-tout mêmes sujets de plainte.

Est-ce là cette gloire , & ce haut rang d'honneur ,  
Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

A L C A N D R E .

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre  
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;  
Et ce que votre tems voyait avec mépris ,  
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits ,  
L'entretien de Paris , le souhait des provinces ,  
Le divertissement le plus doux de nos princes ,  
Les délices du peuple , & le plaisir des grands ;  
Il tient le premier rang parmi leurs passetems ;  
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde  
Par ses illustres soins conserver tout le monde ,  
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau ,  
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.  
Même notre grand roi , ce foudre de la guerre ,  
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la  
terre ,

Le front ceint de lauriers , daigne bien quelquefois  
Prêter l'œil & l'oreille au théâtre François.  
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;  
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;  
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard ,  
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.

D'ailleurs , si par les biens on prise les personnes ,

Le

Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ,  
 Et votre fils rencontre en un métier si doux  
 Plus d'acommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.  
 Défaites vous enfin de cette erreur commune ,  
 Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

P R I D A M A N T.

Je n'ose plus m'en plaindre , & vois trop de combien  
 Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.  
 Il est vrai que d'abord mon ame s'est émûe.  
 J'ai crû la comédie au point où je l'ai vûe ;  
 J'en ignorais l'éclat , l'utilité , l'apas ,  
 Et la blâmais ainsi , ne la connaissant pas.  
 Mais depuis vos discours , mon cœur plein d'allé-  
 gresse

A banni cette erreur avecque sa tristesse.

Clindor a fort bien fait.

A L C A N D R E.

N'en croyez que vos yeux.

P R I D A M A N T.

Demain pour ce sujet j'abandonne ces lieux ;  
 Je vole vers Paris. Cependant , grand Alcandre ,  
 Quelles graces ici ne vous dois-je point rendre ?

A L C A N D R E.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand desir.  
 J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.

Adieu. Je suis content , puisque je vous vois l'être.

P R I D A M A N T.

Un si rare bienfait ne se peut reconnaître.

Mais , grand mage , du moins croyez qu'à l'avenir

Mon ame en gardera l'éternel souvenir.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

---

---

# E X A M E N

## D E L' I L L U S I O N .

**J**E dirai peu de chose de cette pièce. C'est une galanterie extravagante , qui a tant d'irrégularités qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer , bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable , pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque tems. Le premier acte ne semble qu'un prologue ; les trois suivans forment une pièce que je ne fais comment nommer ; le succès en est tragique , Adraste y est tué , & Clin-dor en péril de mort : mais le stile & les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination , inventé exprès pour faire rire , & dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes. C'est un capitain qui soutient assez son caractère de fanfaron , pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu dans quelque langue que ce soit qui s'en aquite mieux. L'action n'y est pas complete , puisqu'on ne fait à la fin du quatrième acte qui la termine , ce que deviennent les principaux acteurs , & qu'ils se dé-



robent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier ; mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ai tâché d'expliquer. Clindor & Isabelle étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, & semble en être la fuite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention ; mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, & rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant & plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie ; dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois ; & quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la sixième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop haut au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi-bien qu'au père du menteur, quand il

se met en colère contre son fils au cinquième acte :

*Interdum tamen & vocem comœdia tollit,  
Iratufque Chremes tumido dilitigat ore.*

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des tems, & qu'il paraît encor sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, & qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

---

# TROIS DISCOURS,

I. *Sur le Poème Dramatique.*

II. *Sur la Tragédie.*

III. *Sur les trois unités.*

---

# PREMIER DISCOURS.

---

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES

D U

## POÈME DRAMATIQUE.

**D**IEN que selon Aristote le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs, & que la plupart de ces poèmes leur ayent plû, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entre eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce philosophe, *que ce genre de poésie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui est propre*; & pour trouver ce plaisir qui lui est propre, & le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, & leur plaire selon ses règles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art; mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, & on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu & de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, & jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le poète traite son sujet selon le vraisemblable & le nécessaire; Aristote le dit, & tous ses interprètes

répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs & si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable & ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier qui accompagne toujours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très-fausse, qu'il faut que le sujet d'une tragédie soit vraisemblable; appliquant ainsi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet purement vraisemblable; il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choses étaient de pure invention, aussi-bien qu'en la comédie: mais les grands sujets qui remuent fortement les passions, & en opposent l'impétuosité aux loix du devoir, ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au-delà du vraisemblable, & ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étaient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que Médée tue ses enfans, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère; mais l'histoire le dit, & la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai, ni vraisemblable, qu'Andromède exposée à un monstre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avait des ailes aux pieds; mais c'est une fiction que l'antiquité a reçue; & comme elle l'a transmise jusqu'à

nous , personne ne s'en offense quand on la voit sur le théâtre. Il ne serait pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter serait rejeté , s'il n'avait point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité , ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune* , qui fait arriver les choses , & *non de l'art* , qui les imagine. Elle est maîtresse des événemens , & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente , enveloppe une secrète défense d'entreprendre sur elle , & d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles* , parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie. Les siècles suivans nous en ont assez fourni , pour franchir ces bornes , & ne marcher plus sur les pas des Grecs : mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs règles. Il faut , s'il se peut , nous accommoder avec elles , & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poèmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisaient , c'est quelque chose de plus , mais qui ne doit pas aller au-delà de leurs maximes , bien qu'il aille au-delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces règles ; mais notre malheur est , qu'Ariftote , & Horace après lui , en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes , & que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici , ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens , ou en philosophes. Comme ils avaient plus d'étude & de spé-

culacion , que d'expérience du théâtre , leur lecture nous peut rendre plus doctes , mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sûres pour y réussir.

Je hazarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scène , & en dirai mes pensées tout simplement , sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir , & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours , que *la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs* , n'est pas pour l'emporter opiniâtement sur ceux qui pensent ennoblir l'art , en lui donnant pour objet de profiter aussi-bien que de plaire. Cette dispute même serait très-inutile , puisqu'il est impossible de plaire selon les règles , qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vrai qu'Aristote dans tout son traité de la poétique n'a jamais employé ce mot une seule fois ; qu'il attribue l'origine de la poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il préfère la partie du poème qui regarde le sujet , à celle qui regarde les mœurs , parce que cette première contient ce qui a agréé le plus , comme les *agnitions* & les *péripéties* ; qu'il fait entrer , dans la définition de la tragédie , l'agrément du discours dont elle est composée , & qu'il estime encor plus que le poème épique , en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la musique , qui délectent puissamment , & qu'étant plus courte & moins difuse , le plaisir qu'on y prend est plus parfait : mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend



que nous ne saurions plaire à tout le monde , si nous n'y mêlons l'utile , & que les gens graves & sérieux , les vieillards & les amateurs de la vertu s'y ennuyent s'ils n'y trouvent rien à profiter.

*Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.*

Ainsi , quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délectable , il ne laisse pas d'y être nécessaire ; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place , que d'agiter , comme je l'ai déjà dit , une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poèmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste aux sentences & instructions morales qu'on y peut semer presque partout : mais il en faut user sobrement , les mettre rarement en discours généraux , ou ne les pousser guère loin , surtout quand on fait parler un homme passionné , ou qu'on lui fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre , que de quiétude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'état , où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis , ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue ; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thèse à l'hypothèse ; & j'aime mieux faire dire à un acteur , *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude* , que , *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il possède*. Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la morale & de la politique. Tous mes poèmes demeureraient bien estropiés , si on

en retranchait ce que j'y en ai mêlé ; mais encor un coup il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier ; autrement c'est un lieu commun , qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur , parce qu'il fait languir l'action ; & , quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralités , il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace , quand celui qui les prononce , & celui qui les écoute , ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième acte de *Mélite*, la joie qu'elle a d'être aimée de *Tircis* lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice , qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens , de faire des leçons aux jeunes ; mais si elle savait que *Tircis* la crût infidèle , & qu'il en fût au désespoir , comme elle l'apprend ensuite , elle n'en souffrirait pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentimens , dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. *Rodogune* au premier acte ne saurait justifier la défiance qu'elle a de *Cléopâtre* , que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée , parce que , depuis le traité de paix , cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui a conservée dans le cœur. L'assurance que prend *Mélisse*

au quatrième acte de la fuite du Menteur , sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante , qu'elle n'a vû qu'une seule fois , ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux amans nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent ; & les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plû , que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelqu'autre de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir , c'est qu'il les faut placer judicieusement , & surtout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras , & qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus , qui ne manque jamais à faire son effet , quand elle est bien achevée , & que les traits en sont si reconaiffables , qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre , ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer , quoiqué malheureuse ; & celui-là se fait toujours haïr , bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture , sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions , & punir les mauvaises. Clytemnestre & son adultère tuent Agamemnon impunément ; Médée en fait autant de ses enfans , & Atrée de ceux de son frère Thyeste , qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissent pour la catastrophe de leurs tragédies , c'étaient des criminels qu'ils faisaient punir , mais par

des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avait abusé de la femme de son frère ; mais la vengeance qu'il en prend , a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason était un perfide d'abandonner Médée , à qui il devait tout ; mais massacrer ses enfans à ses yeux , est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignait des concubines qu'Agamemnon ramenait de Troie ; mais il n'avait point atenté sur sa vie , comme elle fait sur la sienne : & ces maitres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste , qui la tue pour venger son père , encor plus grand que le sien ; puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter , & n'en ont point donné à sa mère , qu'ils font jouir paisiblement avec son Ægiste du royaume d'un mari qu'elle avait assassiné.

Notre théâtre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Sénèque n'y a pas été fort heureux : sa Médée y a trouvé plus de faveur ; mais aussi , à le bien prendre , la perfidie de Jason & la violence du roi de Corinthe la font paraître si injustement opprimée , que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts , & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux , qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions & par la récompense des bonnes , qui n'est pas un précepte de l'art , mais un usage que nous avons embrassé , dont chacun peut se départir à ses périls.

Il était dès le tems d'Aristote , & peut-être qu'il ne plaifait pas trop à ce philosophe , puisqu'il dit , *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécilité du jugement des spectateurs , & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du peuple , & écrivent selon les souhaits de leur auditoire*. En effet , il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théâtre , sans lui souhaiter de la prospérité , & nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure acablé , nous sortons avec chagrin , & remportons une espèce d'indignation contre l'auteur & les acteurs : mais quand l'événement remplit nos souhaits , & que la vertu y est couronnée ; nous sortons avec pleine joie , & remportons une entière satisfaction de l'ouvrage , & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu , en dépit des traverses & des périls , nous excite à l'embrasser , & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle , par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du théâtre , comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié & de la crainte. Mais comme cette utilité est particulière à la tragédie , je m'expliquerai sur cet article au second discours , où je traiterai de la tragédie en particulier , & passe à l'examen des parties qu'Aristote attribue au poème dramatique. Je dis au poème dramatique en général , bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la tragédie ; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie , &



que la différence de ces deux espèces de poèmes ne consiste qu'en la dignité des personnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poème est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité, ou d'extension; & Aristote en nomme quatre, le prologue, l'épisode, l'exorde & le chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six, le sujet, les mœurs, les sentimens, la diction, la musique & la décoration du théâtre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépend proprement de l'art poétique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires: les mœurs, de la morale; les sentimens, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poète soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connaissance des arts dont elles dépendent lui est absolument nécessaire, à moins qu'il n'ait reçu de la nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie & pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement,

ment ; une imitation de personnes basses & fourbes. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point ; & , puisque beaucoup de savans tiennent que son traité de la poétique n'est pas venu tout entier jusqu'à nous , je veux croire que dans ce que le tems nous en a dérobé , il s'en rencontrait une plus achevée.

La poésie dramatique , selon lui , est une imitation des actions , & il s'arrête à la condition des personnes , sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit , cette définition avait du rapport à l'usage de son tems , où l'on ne faisait parler dans la comédie que des personnes d'une condition très-médiocre ; mais elle n'a pas une entière justesse pour le notre , où les rois mêmes y peuvent entrer , quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre des rois , & qu'ils ne courent aucun péril , ni de leur vie , ni de leur état , je ne crois pas que bien que les personnes soient illustres , l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'état , ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour , telles que sont l'ambition ou la vengeance , & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour ; parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément , & peut servir de fondement à ces intérêts , & à ces autres passions dont je parle ; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poème , & leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord ; elle est



toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie, où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire ils l'en bannissaient souvent, & ceux qui voudront considérer les miennes, reconnaitront qu'à leur exemple, je ne lui ai jamais laissé prendre le pas devant, & que dans le Cid même, qui est sans contredit la pièce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amans que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poëme, & que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'états, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour la distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théâtre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous atacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnait Horace aux poëtes de son tems.

*Nec non minimum meruere decus, vestigia græcæ?*

*Aufi deserere ,*

& n'avoir point de part en cet honteux éloge ,

*O imitatores , servum pecus !*

*Ce qui nous sert maintenant d'exemple , dit Tacite , a été autrefois sans exemple , & ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.*

La comédie difère donc en cela de la tragédie , que celle-ci veut pour son fujet une action illufre , extraordinaire , férieufe ; celle-là s'arrête à une action commune & enjouée ; celle-ci demande de grands périls pour fes héros ; celle - là fe contente de l'inquiétude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi fes acteurs. Toutes les deux ont cela de commun , que cette action doit être complete & achevée ; c'eft-à-dire , que dans l'événement qui la termine , le fpectateur doit être fi bien inftruit des fentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part , qu'il forte l'efprit en repos , & ne foit plus en doute de rien. Cinna confpire contre Augufte , fa confpiration eft découverte , Augufte le fait arrêter. Si le poème en demeurerait là , l'action ne ferait pas complete , parce que l'auditeur fortirait dans l'incertitude de ce que cet empereur aurait ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que Céfàr , qui vient en Egypte , ne favorife fa fœur dont il eft amoureux , & ne le force à lui rendre fa part du royaume , que fon père lui a laiffée par testament. Pour attirer la faveur de fon côté par un grand fervice , il lui immole Pompée ; ce n'eft pas affez , il faut voir comment Céfàr recevra ce grand facrifice ; il arrive , il s'en fâche , il menace Pto-

mée, il le veut obliger d'immoier les conseillers de cet attentat à cet illustre mort ; ce roi surpris de cette réception si peu atendue, se résout à prévenir César & conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé ; ce n'est pas encor assez, il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, & Ptolomée périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du royaume dont elle demandait la moitié ; & César hors de péril, l'auditeur n'a plus rien à demander, & fort satisfait, parce que l'action est complete.

Je connais des gens d'esprit, & des plus savans en l'art poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes poèmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, & que je ne les envoie point marier au sortir du théâtre. A quoi il est aisé de répondre, que le mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la tragédie heureuse, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un héros qui la constitue, & lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maitresse quand la bienséance ne le permet pas, & il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, sans lui en faire déterminer le jour. Ce serait une chose insupportable que Chimène en convint avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son père ; & Rodrigue ferait ridicule, s'il faisait la moindre démonstration de le désirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourrait dire de

douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace, dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étaient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, & l'entendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes grâces d'un père, qu'on a vû en colère contre lui pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies; ou que deux amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettaient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y aurait pas grand artifice au dénouement d'une pièce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentait tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, & que l'auteur n'oserait en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvait la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que par quelque

incident inespéré , il fût reconnu pour être de plus grande condition , & mieux dans la fortune , qu'il ne paraissait.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au-delà ; parce que quand l'effet est arrivé , l'auditeur ne souhaite plus rien , & s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentimens de joie qu'ont deux amans qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent être bien courts : & je ne fais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas & de Teucer , pour la sépulture d'Ajax que Sophocle fait mourir au quatrième acte ; mais je fais bien que de notre tems la dispute du même Ajax & d'Ulyffe pour les armes d'Achille après sa mort , lassa fort les oreilles , bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encor à comprendre comment on a pû souffrir le cinquième acte de Mélite & de la Veuve. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble , & ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvaient être déjà instruits , si je l'eusse voulu , & semblent n'être plus sur le théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre ; ce qui fait languir toute cette fin , où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes , qui était assez générale en ce tems-là , d'autant que ces mêmes préceptes , bien ou mal observés , doivent faire leur effet , bon ou mauvais , sur ceux même qui faute de les savoir , s'abandonnent



au courant des sentimens naturels : mais je ne puis que je n'avoue du moins , que la vieille habitude qu'on avait alors à ne voir rien de mieux ordonné , a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts , & que la nouveauté d'un genre de comédie très-agréable , & qui jusques-là n'avait point paru sur la scène , a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisait à la vûe , bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie & la tragédie se ressemblent encor en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter doit avoir une juste grandeur , c'est-à-dire , qu'elle ne doit être , ni si petite qu'elle échape à la vûe comme un atôme , ni si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur , & égare son imagination. C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poème , & il ajoute que pour être d'une juste grandeur , elle doit avoir un commencement , un milieu & une fin. Ces termes sont si généraux , qu'ils semblent ne signifier rien ; mais à les bien entendre , ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace , qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précédent ; & je m'affure que si Cinna attendait au cinquième à conspirer contre Auguste , & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Emilie , ou en jalousies contre Maxime , cette conspiration surprenante ferait bien des révoltes dans les esprits , à qui ces quatre premiers auraient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action , pour être d'une juste gran-

deur , ait un commencement , un milieu & une fin. Cinna conspire contre Auguste , & rend compte de sa conspiration à Emilie , voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste , voilà le milieu ; Auguste lui pardonne , voilà la fin. Ainsi dans les comédies , j'ai presque toujours établi deux amans en bonne intelligence , je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe , & les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparait.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action , j'ai ajouté un mot touchant celle de sa représentation , que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cent , & veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit , sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur règle ne le permet , en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies , & un peu plus de dix-huit cent aux tragédies , sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parler du sujet de la comédie , & des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu ; il y a de plus , que les événemens en doivent toujours être heureux ; ce qui n'est pas une obligation de la tragédie , où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur , ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme , qui sont les mœurs.



Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables & égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des poèmes, tant anciens que modernes, demeureraient en un pitoyable état, si l'on en retranchait tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachés de quelque faiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribue plus de défauts que de perfections; & quand il nous prescrit de peindre Médée fière & indomtable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour lui, & ne voulant prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs; & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par-là, je crois que c'est le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. Cléopâtre dans Rodogune est très-méchante; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en

même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du **Menteur**. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi, est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. *La poésie, dit-il, est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été; & comme les peintres font souvent des portraits flatés, qui sont plus beaux que l'original, & conservent toutefois la ressemblance, ainsi les poètes représentant des hommes colères ou fainéans, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemple d'équité, ou de dureté; & c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon.* Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportemens de la colère d'Achille, cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, & dont Robertel parle ainsi : *Unum quodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura, & effigie pristina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer, peut faire de la peine, en ce qu'il porte que les mœurs des hommes

colères ou fainéans, doivent être peints dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemple d'équité, ou de dureté. Il y a du rapport de la dureté à la colère; & c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers:

*Iracundus, inexorabilis, acer.*

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec *πάθος* a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. Pacius le tourne *desides*; Victorius, *inertes*; Heinsius, *segnes*; & le mot de *fainéans* dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions; mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti*, *débonnaires*, ou *pleins de mansuétude*; & non-seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colère*, mais aussi il s'accorderait mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle *ἐπιεικία*, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondrait mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *segnes*, *desides*, *inertes*, pourvu qu'on n'entendît par-là, qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que mal-aisément; mais j'aimerais mieux encor celui de *πιαστέρας*, dont l'autre se fert pour l'exprimer en sa langue; & je crois que pour lui laisser sa force en la notre, on le pourrait tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'approuver, excuser, & supporter tout ce qui arrive*. Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes; mais je ne puis dissi-

muler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plait davantage, & que les opinions des plus favans ne font pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette règle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourrait ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par conséquent être vertueux, & non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerais mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paraissent sur la scène ; & je ne pourrais suivre cette dernière interprétation, sans condam-

tier le menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poète doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, & le pays de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son roi ; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'est une maxime infallible, que pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une règle, dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodiges & les vieillards avarés ; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des passions qui conviendraient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard ; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux ; mais il passerait pour fou, s'il voulait faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendait se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écouterait ; mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non pas



sur ses mérites; & ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Ariftote demande aux mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connaître, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

*Sit Medea ferox invictaque.*

Qui peindrait Ulyffe en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort fourmée, s'exposerait à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Ariftote veut qui soit entr'elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvû qu'on les sépare, & qu'on donne celle de *convenables* aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'égalité, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

*Servetur ad imum*

*Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.*

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non-seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal; mais encor lorsqu'en conser-

vant l'égalité au-dedans, nous donnons l'inégalité au-dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour ; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur ; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'infante, & autrement en celle de Rodrigue ; & c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, *que la tragédie se peut faire sans mœurs, & que la plupart de celles des modernes de son tems n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, vû que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théâtre qui ne soit bon ou méchant, & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent oposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite, *que si un poète a fait de belles narrations morales, & des discours bien sententieux, il n'a fait encor rien parler qui concerne la tragédie.* Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit & raisonne en méchant, & l'un & l'autre étale diverses maximes de morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit, que la tragédie peut se passer, & non pas de



l'habitude même , puisqu'elle est le principe des actions ; & que les actions font l'ame de la tragédie , où l'on ne doit parler qu'en agissant , & pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre , nous pouvons dire , que quand il parle d'une tragédie sans mœurs , il entend une tragédie où les acteurs énoncent simplement leurs sentimens , ou ne les apuient que sur des raisonnemens tirés du fait , comme Cléopatre dans le second acte de Rodogune , & non pas sur des maximes de morale ou de politique , comme Rodogune dans son premier acte. Car , je le répète encore , faire un poëme de théâtre , où aucun des acteurs ne soit ni bon ni méchant , prudent ni imprudent , cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentimens , par où l'acteur fait connaitre ce qu'il veut ou ne veut pas , en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire , sans le fortifier de raisonnemens moraux , comme je viens de le dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions & les troubles de l'esprit , pour consulter , délibérer , exagérer ou exténuer ; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poëme dramatique & l'orateur , que celui-ci peut étaler son art , & le rendre remarquable avec pleine liberté , & que l'autre doit le cacher avec soin , parce que ce n'est jamais lui qui parle , & que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la Grammaire. Aristote lui attribue les figures , que nous ne laissons pas d'appeler commu-

communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos & diversifiées, & la versification aisée & élevée au-dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poème épique, puisque ceux que le poète fait parler ne sont pas des poètes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs, a retranché la musique de nos poèmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace, & dans les pièces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur, pendant que les machines descendent.

La décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture & de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poète, & comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode, & le chœur. Le prologue est *ce qui se récite avant le premier chant du chœur*. L'épisode, *ce qui se récite entre les chants du chœur*. Et l'exode, *ce qui se récite après le dernier chant du chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage.

ge, le prologue est notre premier acte, l'épifode fait les trois suivans, & l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du chœur*; ce qui nous embarrasserait fort, vû que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, & ainsi elles manqueraient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encor que le mot grec *πάρδος* dont se fert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui était le lieu ordinaire où nos anciens faisaient parler leurs acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le *πάρδος* du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disait quelque chose, il chantait, & quand il parlait sans chanter, il n'y avait qu'un de ceux dont il était composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenait alors lieu d'acteur, & ce qu'il disait servait à l'action, & devait par conséquent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composaient, & qui étaient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier *πάρδος* du chœur, qui est la borne du prologue, à la première fois qu'il demeurerait seul sur le théâtre, & chantait : jusques-là

il n'y était introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche, ou s'il y demeurait seul sans chanter, il se séparait en deux demi-chœurs, qui ne parlaient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disaient, & s'instruire de ce qu'il falait qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote; & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épisodiques; de sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivans, qu'il ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez sévère, & je ne l'ai pas toujours gardée; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poème. Les anciens s'en sont fort écartés, particulièrement dans les agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenaient par hazard au cinquième acte, & ne seraient arrivés qu'au dixième, si la pièce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle, & de Sénèque, où il semble tomber des nues par miracle, en un tems où les acteurs ne sauraient plus par où en prendre, ni quelle posture tenir, s'il arrivait une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquième

acte non plus qu'eux ; mais j'ai préparé sa venue dès le premier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans la *Veuve*, bien que *Célidan* ne paraisse qu'au troisième, il y est amené par *Alcidon* qui est du premier. Il n'en est pas de même des *Maures* dans le *Cid*, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de *Poitiers* dans le *Menteur* avait le même défaut ; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par *Philiste*, & non plus par lui.

Je voudrais donc que le premier acte contint le fondement de toutes les actions, & fermât la porte à tout ce qu'on voudrait introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du sujet, & que tous les acteurs n'y paraissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paraître aient besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami, & le plaint de son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console & conseille son mari, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués



au premier acte; & , quand je n'y aurais point parlé de Livie dans Cinna , j'aurais pû la faire entrer au quatrième , fans pécher contre cette règle. Mais je souhaiterais qu'on l'observât inviolablement , quand on fait concourir deux actions différentes , bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna , & la consultation d'Auguste avec lui & Maxime , n'ont aucune liaison entr'elles , & ne font que concourir d'abord , bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre , & soit causé que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte , où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en fait pas la cause ; mais enfin il les mande , & cela suffit pour faire une surprise très agréable , de le voir délibérer s'il quittera l'empire , ou non , avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise aurait perdu la moitié de ses graces , s'il ne les eût point mandés dès le premier acte , ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans Dom Sanche , le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari , & le rapel de celle d'Aragon dans ses états , sont deux choses tout-à-fait différentes , aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte ; & quand on introduit deux sortes d'amour , il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appellait prologue du tems d'Aristote , & communément on y faisait l'ouverture du sujet , pour instruire le spectateur de tout ce qui s'était passé avant le commencement de l'action qu'on allait

représenter , & de tout ce qu'il falait qu'il fût pour comprendre ce qu'il allait voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les tems. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine , par qui les spectateurs recevaient cet éclaircissement , & tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisait lui-même ; comme dans son Iphigénie , & dans son Hélène , où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire , & l'apprennent à l'auditeur , sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire , que quand un acteur parle seul , il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite , & non pas par une simple narration. Le monologue d'Emilie , qui ouvre le théâtre dans Cinna , fait assez connaître qu'Auguste a fait mourir son père , & que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui ; mais c'est par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame , que nous en avons la connaissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théâtre , il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même , & ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient , & à quoi il pense. Ainsi ce serait une faute insupportable , si un autre acteur aprenait par-là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente , qu'elle le force d'éclater , bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre ;



& je ne le voudrais pas condamner en un autre , mais j'aurais de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remédier à ce désordre d'Euripide , en introduisant un prologue détaché , qui se récitait par un personnage , qui n'avait quelquefois autre nom que celui de prologue , & n'était point du tout du corps de la pièce. Aussi ne parlait-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avait précédé , & amener le sujet jusqu'au premier acte , où commençait l'action.

Térence qui est venu depuis lui , a gardé ces prologues , & en a changé la matière. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux ; & , pour ouvrir son sujet , il a introduit une nouvelle sorte de personnages , qu'on a apellés protatiques , parce qu'ils ne paraissent que dans la protase , où se doit faire la proposition & l'ouverture du sujet. Ils en écoutaient l'histoire , qui leur était racontée par un autre acteur ; & par ce récit qu'on leur en faisait , l'auditeur demeurait instruit de ce qu'il devait savoir touchant les intérêts des premiers acteurs , avant qu'ils parussent sur le théâtre. Tels sont Sosie dans son Andrienne , & Davus dans son Phormion , qu'on ne revoit plus après la narration , & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse ; mais je voudrais , pour sa perfection , que ces mêmes personnages servissent encor à quelque autre chose dans la pièce , & qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur , &

s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyait en Theffalie; il apprend de lui sa fortune & son divorce avec Médée, pour épouser Créuse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Égée, qui l'avait fait enlever, & raisonne avec le roi sur la défiance qu'il doit avoir des présens de Médée. Toutes les pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissimens, & par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servi que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de lui.

Notre siècle a inventé une autre espèce de prologue pour les pièces de machine, qui ne touche point au sujet, & n'est qu'une louange adroite du prince, devant qui ces poèmes doivent être représentés. Dans l'Andromède, Melpomène emprunte au soleil ses rayons, pour éclairer son théâtre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de la Toison d'Or sur le mariage de sa Majesté, & la paix avec l'Espagne, a quelque chose encor de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre tems, par une fiction poétique, qui fait un grand accommodement de théâtre.

L'épisode, selon Aristote en cet endroit, sont nos trois actes du milieu, mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, & qui lui servent d'un ornement dont elle se pourrait pas-

fer , je dirai que bien que trois actes s'appellent épisode , ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second acte de Cinna , les remords de cet ingrat , ce qu'il en découvre à Emilie , & l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui , ne sont que des épisodes ; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur , les irrésolutions de ce prince , & les conseils de Livie , sont de l'action principale ; & dans Héraclius ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes , & peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs , dont toutefois l'action principale pourrait se passer , ou des intérêts des seconds amans qu'on introduit , & qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les unes & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte , & être attachés à l'action principale , c'est-à-dire , y servir de quelque chose ; & particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers , qu'une seule intrigue brouille les uns & les autres. Aristote blâme fort les épisodes détachés , & dit que les mauvais poètes en font par ignorance , & les bons en faveur des comédiens , pour leur donner de l'emploi. L'infante du Cid est de ce nombre , & on la pourra condamner , ou lui faire grace par ce texte d'Aristote , suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode , qui n'est autre chose que

notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poème dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot ; qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la difère, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la fait trop tôt n'a plus de curiosité ; & son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vû dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervale qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement ; mais je ne conseillerais à personne de s'affurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours ; & quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avait fait à peindre les desespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur, qui en soutenait le personnage, y contribuait beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités, & les parties du poème dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentimens au public, sur les règles d'un art qu'il y a si longtems que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre,

j'ai séparé les principales matières en trois discours. Dans le premier, j'ai traité de l'utilité & des parties du poëme dramatique; je parle au second des conditions particulières de la tragédie, des qualités des personnes & des événemens qui lui peuvent fournir de sujet, & de la manière de le traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisième sur les trois unités, d'action, de jour & de lieu.

Cette entreprise méritait une longue & très-exacte étude de tous les poëmes qui nous restent de l'antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les traités, qu'Arifstote & Horace ont faits de l'art poétique, ou qui en ont écrit en particulier: mais je n'ai pû me résoudre à en prendre le loisir; & je m'affure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne seront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles, le tems qu'il m'eût falu consumer à des remarques sur celles des autres siècles. J'y fais quelques courses & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connais mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrais en quelque chose, ou que je ne louerais pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris fans ambition, & fans esprit de contestation, je l'ai déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Arifstote dans les matières qu'il a traitées; &, comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un



autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y fers le plus, est l'expérience du théâtre, & les réflexions sur ce que j'ai vû y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, & me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétens pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le tems d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne dirait pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux règles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac acorde ce privilège à une certaine espèce de gens, & soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diraient par vanité. Je ne fais si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en desespérer pas.

---

---

## SECOND DISCOURS.

---

### DE LA TRAGÉDIE,

*Et des moyens de la traiter selon le vraisemblable,  
ou le nécessaire.*

**O**UTRE les trois unités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le discours précédent, la tragédie a celle-ci de particulière, que *par la pitié & la crainte elle purge de semblables passions.* Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, & qui nous aprennent deux choses: L'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière; & de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, & c'est ce qui fait que la plûpart de ses interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matière. Quoi qu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous



conduire à quelques conjectures pour l'autre , & sur la certitude de ce qui nous demeure , nous pourrions fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

*Nous avons pitié , dit - il , de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas , & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil , quand nous le voyons souffrir à nos semblables.* Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir , la crainte qui la suit regarde le nôtre , & ce passage seul nous donne assez d'ouverture , pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables , nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte au desir de l'éviter ; & ce desir à purger , modérer , rectifier , & même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons : par cette raison commune , mais naturelle & indubitable , que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gênent sur ce passage , & s'accordent si peu l'un avec l'autre , que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses , qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement , mais elle difère en ce point , qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois & aux princes , peut-être par cette raison , que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos

semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des rois & à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, & n'a pas assez considéré qu'il n'y avait point de rois à Athènes, où se représentaient les poèmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses règles. Ce philosophe n'avait garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, & n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, & dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, & que les auditeurs n'ont point de sceptre par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le spectateur peut concevoir avec facilité, que si un roi pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison, lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre, celles des autres hommes y trouveraient place, s'il leur en arrivait d'assez illustres, & d'assez extraordi-

naires pour la mériter, & que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scedase n'était qu'un simple payfan de Leuctres, & je ne tiendrais pas la sienne indigne d'y paraître, si la pureté de notre scène pouvait souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pû être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garante.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié & cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes & les événemens, qui peuvent exciter l'un & l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très-véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchans, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne sont pas si sévèrement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déferent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur, & soutient que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'est un événement tout-à-fait injuste.* Quelques interprètes pouffent la force de ce mot grec *μισαρόν* qu'il fait servir d'épithète à cet événement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoi j'ajoute, qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celui qui  
fait

fait souffrir , que de pitié pour celui qui souffre , & qu'ain-  
 si ce sentiment , qui n'est pas le propre de la tragédie ,  
 à moins que d'être bien ménagé , peut étouffer celui  
 qu'elle doit produire , & laisser l'auditeur mécontent par  
 la colère qu'il remporte , & qui se mêle à la compas-  
 sion qui lui plairait , s'il la remportait seule.

Il ne veut pas non plus , qu'un méchant homme passe  
 du malheur à la félicité , parce que non-seulement il ne  
 peut naître d'un tel succès aucune pitié , ni crainte , mais il ne  
 peut pas même nous toucher par ce sentiment naturel de  
 joie , dont nous remplit la prospérité d'un premier acteur à  
 qui notre faveur s'attache. La chute d'un méchant dans  
 le malheur a de quoi nous plaire par l'averfion que nous  
 prenons pour lui ; mais comme ce n'est qu'une juste pu-  
 nition , elle ne nous fait point de pitié , & ne nous  
 imprime aucune crainte , d'autant que nous ne sommes  
 pas si méchans que lui , pour être capables de ses cri-  
 mes , & en appréhender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extré-  
 mités , par le choix d'un homme , qui ne soit ni tout-  
 à-fait bon , ni tout-à-fait méchant , & qui par une faute ,  
 ou faiblesse humaine , tombe dans un malheur qu'il ne  
 mérite pas. Aristote en donne pour exemple Oedipe &  
 Thyeste , en quoi véritablement je ne comprends point  
 sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute ,  
 bien qu'il tue son père , parce qu'il ne le connaît pas ,  
 & qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de  
 cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Né-  
 anmoins , comme la signification du mot grec *αἰσχροπραγία*

peut s'étendre à une simple erreur de méconnaissance ; telle qu'était la sienne , admirons-le avec ce philosophe , bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger , ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste , je n'y puis découvrir cette probité commune , ni cette faute sans crime , qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom , c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frère : si nous le considérons dans la tragédie , c'est un homme de bonne foi qui s'affure sur la parole de son frère , avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état il est très-criminel , en ce dernier , très-homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste , c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable , & la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge , parce qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne foi , quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons ; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié , qui est plutôt une qualité d'honnête homme , qu'une vicieuse habitude ; & cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entens point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie , je tiens qu'elle se doit faire de la manière que je l'explique ; mais je doute si elle s'y fait jamais , & dans celles-là même qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid , &



en ont causé le grand succès : Rodrigue & Chimène y ont cette probité sujette aux passions, & ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette faiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux ; leur malheur fait pitié, cela est constant, & il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, & nous les fait plaindre ; mais je ne fais si elle nous la donne, ni si elle le purge, & j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en raporte à ceux qui en ont vû les représentations ; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchés au théâtre, pour reconnaître s'ils en sont venus par-là jusqu'à cette crainte réfléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrâce qu'ils ont plainte. Un des interprètes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie, que parce qu'il écrivait après Platon, qui bannit les poètes tragiques de sa république, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivait pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même,

sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquait; la punition des méchantes actions, & la récompense des bonnes, n'étaient pas de l'usage de son siècle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; & n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences & des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robertel ne les trouve que dans le seul Oedipe, & soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siècle les a vues dans le Cid, mais je ne fais s'il les a vues en beaucoup d'autres; & si nous voulons rejeter un coup d'œil sur cette règle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de pièces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, & Héraclius & Nicomède y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés, & prêts de périr, sans aucune faute de leur part, dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.



Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la première, & que les spectateurs ne sont pas méchans comme lui, pour concevoir l'autre à la vûe de sa punition : mais il serait à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes-gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête-homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un affassinat de sang froid ; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère, & tuer dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime, ou dans une action blâmable. Il est peu de mères qui voulussent affasiner, ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopâtre dans Rodogune : mais il en est assez, qui prennent goût à en jouir, & ne s'en dessaisissent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire, & si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, & la vûe de la juste punition qu'elle en reçoit, leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes, qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen & l'aplication sur cet exemple.

Cependant , quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective & sensible des passions , par le moyen de la pitié & de la crainte , il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer , il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble , & qu'il suffit selon lui de l'un des deux pour faire cette purgation , avec cette différence toutefois , que la pitié n'y peut arriver sans la crainte , & que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid , & peut toutefois mieux purger en nous cette forte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui , que toute la compassion que nous avons de Rodrigue & de Chimène , ne purge les atachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'auditeur peut avoir de la commiseration pour Antiochus , pour Nicomède , pour Héraclius ; mais s'il en demeure là , & qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur , il ne guérira d'aucune passion. Au contraire , il n'en a point pour Cléopatre , ni pour Prusias , ni pour Phocas ; mais la crainte d'une infortune semblable , ou aprochante , peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans , en un mari le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit , en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence ; & tout cela proportionné à la condition d'un chacun , & à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs & les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent

faire ce dernier effet , par la pitié & la crainte jointes ensemble ; mais , comme je l'ai déjà dit , il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons , soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens , la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte ; & si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions , c'est par le moyen d'une autre personne que celle qui nous fait pitié , & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même , si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événemens qu'il désapprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais , *celui-là n'y est pas propre , parce qu'il n'excite que la pitié , & ne fait point naître de crainte ; & cet autre n'y est pas supportable , parce qu'il n'excite que de la crainte , & ne fait point naître de pitié ;* mais il les rebute , *parce qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte ;* & nous donne à connaître par-là , que c'est par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas , & que s'ils produisaient l'une des deux , il ne leur refuserait point son suffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allègue , me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons , il a toutes les conditions requises en la tragédie ; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié , & je ne pense pas qu'à le voir représenter , aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père , ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte , & que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable , ou vicieuse ,

elle y purgera la curiosité de favoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins même que nous prenons de les éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père & sa mère, à qui l'oracle avait prédit que cela arriverait, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi, non-seulement ce seront Laïus & Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, & ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, & par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime, que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié & de la crainte, par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, & Placide dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personages, pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune, & même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces règles de philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vû réussir sur nos théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent

tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur ; il ne veut pas non plus qu'un très-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas ; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre, excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très-vertueux, ou très-méchans dans le malheur. En voici deux ou trois manières, que peut-être Aristote n'a sù prévoir, parce qu'on n'en voyait pas d'exemples sur les théâtres de son tems :

La première est, quand un homme très-vertueux est persécuté par un très-méchant, & qu'il échape du péril, où le méchant demeure envelopé, comme dans *Rodogune*, & dans *Héraclius*, qu'on n'aurait pû souffrir, si *Antiochus* & *Rodogune* eussent péri dans la première, & *Héraclius*, *Pulchérie* & *Martian* dans l'autre, & que *Cléopatre* & *Phocas* y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les y tyrannisent, parce qu'on espère toujours que quelque heureuse révolution les empêchera de succomber ; & bien que les crimes de *Phocas* & de *Cléopatre* soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issue



peut faire sur lui les effets dont j'ai déjà parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très-vertueux soit persécuté, & périsse même par les ordres d'un autre, qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, & qui montre plus de faiblesse que de crime, dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens, qui nous le rendrait exécration, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine & la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empêche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la pièce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même chose de Prusias dans Nicomède, & de Valens dans Théodore. L'un maltraite son fils, bien que très-vertueux; & l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des faiblesses qui ne vont point jusques au crime; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, & qu'ils devraient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes, & de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théâtres, Aristote nous donne une lumière. *Toute action*, dit-il, *se passe,*



ou entre des amis , ou entre des ennemis , ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer son ennemi , cela ne produit aucune commisération ; sinon entant qu'on s'émeut d'apprendre , ou de voir la mort d'un homme , quel qu'il soit. Qu'un indifférent tue un indifférent , cela ne touche guère davantage , d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action ; mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection atache aux intérêts l'un de l'autre , comme alors qu'un mari tue , ou est prêt de tuer sa femme , une mère ses enfans , un frère sa sœur ; c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la nature aux emportemens de la passion , ou à la sévérité du devoir , forment de puissantes agitations , qui sont reçues de l'auditeur avec plaisir ; & il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devrait s'intéresser à sa conservation , & qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir , ou du moins avec répugnance. Horace & Curiace ne feraient point à plaindre , s'ils n'étaient point amis & beaux-frères ; ni Rodrigue , s'il était poursuivi par un autre que par sa maîtresse ; & le malheur d'Antiochus toucherait beaucoup moins , si un autre que sa mère lui demandait le sang de sa maîtresse , ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mère ; ou si après la mort de son frère , qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne , il avait à se défier d'autres que de sa mère & de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commi-

feration que la proximité du sang, & les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant & le persécuté, le poursuivant & le poursuivi, celui qui fait souffrir & celui qui souffre ; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celles dont je viens de parler, & qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée ; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans son Philoctète ; & qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Eschyle & d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce feroit les rendre d'une nécessité absolue, & me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites, j'entens celles du genre le plus sublime & le plus touchant ; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvû qu'elles soient régulières à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelque autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques, qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre, le connaît, ou ne le connaît pas, & s'il achève,

ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux manières d'agir, forme quatre sortes de tragédie, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. On connaît celui qu'on veut perdre, & on le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfans, Clytemnestre son mari, Oreste sa mère; & la moindre espèce est celle-là. On le fait périr sans le connaître, & on le reconnaît avec déplaisir après l'avoir perdu; & cela, dit-il, ou avant la tragédie, comme Œdipe, ou dans la tragédie, comme l'Alcmaeon d'Astydamas, & Télégonus dans Ulysse blessé, qui font deux pièces que le tems n'a pas laissé venir jusqu'à nous; & cette seconde espèce a quelque chose de plus élevé selon lui que la première. La troisième est dans le haut degré d'excellence, quand on est prêt de faire périr un de ses proches sans le connaître, & qu'on le reconnaît assez tôt pour le sauver, comme Iphigénie reconnaît Oreste pour son frère, lorsqu'elle devoit le sacrifier à Diane, & s'enfuit avec lui. Il en cite encor deux autres exemples, de Mérope dans Cresphonte, & de Hélé, dont nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entièrement la quatrième espèce de ceux qui connaissent, entreprennent & n'achèvent pas, qu'il dit avoir quelque chose de méchant, & rien de tragique, & en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre son père dans l'Antigone, & ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'était modifiée, elle s'étendrait un peu loin, & envelopperait non-seulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius & Nicomède.

Difons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connaiffent la perfonne qu'ils veulent perdre , & s'en dédifent par un fimple changement de volonté , fans aucun événement notable qui les y oblige , & fans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déjà marqué cette forte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent , & qu'ils font empêchés d'en venir à l'effet par quelque puiffance fupérieure , ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes , ou les réduit fous le pouvoir de ceux qu'ils voulaient perdre , il eft hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus fublime que les trois qu'Ariftote avoue ; & que s'il n'en a point parlé , c'eft qu'il n'en voyait point d'exemple fur les théâtres de fon tems , où ce n'étoit pas la mode de fauver les bons par la perte des méchans , à moins que de les fouiller eux-mêmes de quelque crime , comme Electre qui fe délivre d'opreffion par la mort de fa mère , où elle encourage fon frère , & lui en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'eft donc pas défectueufe , pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris , puifqu'elle y fait fon poffible , & que tout ce qu'elle peut obtenir de la juftice de fon roi , c'eft un combat , où la victoire de ce déplorable amant lui impofe filence. Cinna & fon Emilie ne péchent point contre la règle en ne perdant point Augufte , puifque la confpiration découverte les en met dans l'impuiffance , & qu'il faudrait qu'ils n'euffent aucune teinture d'humanité , fi une clémence fi peu attendue ne diffipait toute leur haine. Qu'épargne Cléo-

patre pour perdre Rodogune ? Qu'oublie Phocas pour le défaire d'Héraclius ? Et si Prusias demeurerait le maître, Nicomède n'irait-il pas servir d'ôtage à Rome, ce qui lui ferait un plus rude supplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, & succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire, & ce dernier est forcé de reconnaître son injustice, après que le soulèvement de son peuple, & la générosité de ce fils qu'il voulait agrandir aux dépens de son aîné, ne lui permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas démentir Aristote, que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatrième manière d'agir qu'il rebute, une espèce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce philosophe ; mais je ne fais comment faire pour lui conserver cette autorité, & renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espèces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience, à douter si celle qu'il estime la moindre des trois, n'est point la plus belle, & si celle qu'il tient la plus belle, n'est pas la moindre. La raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre son fils sans le connaître, & ne le regarde que comme indifférent, & peut-être comme ennemi. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commiseration selon Aristote même, & ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à



craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, & à souhaiter qu'elle se découvre assez tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer ; & quand cette reconnaissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de jouissance de voir arriver la chose comme on le souhaitait.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu ; la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée & renfermée dans la catastrophe. Mais lorsqu'on agit à visage découvert, & qu'on fait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme, & de-là naissent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous momens, & redoublent la commiseration. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de sa personne. Je dis, de sa personne, parce que le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune ; mais il en doit une partie à Dircé, & ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je fais que l'*agnition* est un grand ornement dans les tragédies, Aristote le dit, mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poëmes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques,



tiques , qui auraient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en la mort de Crispe , faite par un de leurs plus beaux esprits , Jean-Baptiste Chiraldelli , & imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin , & d'en faire seulement un grand capitaine , qu'il ne reconnaît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette pièce est si pleine d'esprit & de beaux sentimens , qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur , & à la censurer si-tôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin , & contre la vérité d'une histoire connue , lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage ! Les ressentimens , le trouble , l'irrésolution , & les déplaisirs de Constantin auraient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils , que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation aurait été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père , que de la part d'un maître ; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposait , eût en même tems augmenté la douleur d'en voir un père persuadé. Fauste même aurait eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste , que pour se résoudre à un adultère , ses remors en auraient été plus animés , & ses défespoirs plus violens. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet , comme l'a traité de notre tems le père Stéphonius jésuite , & comme nos anciens ont traité celui d'Hipolyte , & pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut , selon la pensée d'Aristote ,

je ne fais s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande aparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degres de perfection pour la tragédie, avait une entière justesse de son tems, & en la présence de ses compatriotes, je n'en veux point douter; mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siècle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins, que ce qui plaisait au dernier point à ses Athéniens, ne plait pas également à nos Français; & je ne fais point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, & de demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poétique.

Avant que de quitter cette matière, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches: l'une, si le poète les peut inventer; l'autre, s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire, ou de la fable.

Pour la première, il est indubitable que les anciens en prenaient si peu de liberté qu'ils arrêtaient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étaient arrivées en peu de familles; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissait des sujets, & non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poètes par ces paroles: *Ils doivent bien user de ce qui est reçu, ou inventer eux-mêmes.* Ces termes décideraient la question s'ils n'étaient point si généraux;

mais comme il a posé trois espèces de tragédies, selon les divers tems de connaitre, & les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revue sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvû que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connait, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire, ou de la fable. Ces entreprises contre des proches ont toujours quelque chose de si criminel, & de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre; & jamais elles n'ont cette vraisemblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnaitre pour son père, ou pour son frère, & en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, & par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son père ou son frère, sans le connaitre, est si extraordinaire, & si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, & de refuser toute croyance à

de tels événemens , quand elle ne les marque point. Le théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe , & je ne me souviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos historiens. Je fais que cet événement sent plus la fable que l'histoire , & que par conséquent il peut avoir été inventé , ou en tout , ou en partie ; mais la fable & l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble , que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement , nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable , & qu'étant inventé de longue main , il soit devenu si bien de la connaissance de l'auditeur , qu'il ne s'éfarouche point à le voir sur la scène. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention : on peut en tirer des sujets de tragédie , mais non pas inventer sur ce modèle , si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est , que bien que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable , & que ces sujets fabuleux , comme Andromède & Phaëton , ne le soient point du tout , inventer des épisodes , ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déjà inventé ; & ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur rapport avec l'action principale , en sorte qu'on peut dire que supposé que cela se soit pû faire , il s'est pû faire comme le poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seraient pas propres à un sujet historique , ou de pure invention , parce qu'ils manqueraient de rapport avec l'action principale , & seraient moins vraisemblables qu'elle. Les aparitions de

Vénus & d'Eole ont eu bonne grace dans Andromède; mais si j'avais fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurais fait révolter tout mon auditoire, & cette merveille aurait détruit toute la croyance que le reste de l'action aurait obtenue. Ces dénouemens par des dieux de machine sont fort fréquens chez les Grecs dans des tragédies qui paraissent historiques, & qui sont vraisemblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, & se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne fais ce qu'en décidaient les Athéniens qui étaient leurs juges; mais les deux exemples que je viens de citer, montrent suffisamment qu'il serait dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en favons manifestement la fausseté, & qu'elles choquent notre religion; ce qui n'arrivait pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, & à plus forte raison à sa croyance; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges & des saints, que les anciens en avaient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'aurait-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un ange? Ce poëme est entre des chrétiens, & cette apparition y aurait eu autant de justesse que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infallible de rendre celui-là ridi-



cule, & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connaît un père & un fils, qu'après l'avoir fait périr; & pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé, mais je ne la permettrai jamais.

Celles de la troisième espèce ne reçoivent aucune difficulté. Non-seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable, & suit le train commun des affections naturelles; mais je doute même si ce ne serait point les bannir du théâtre, que d'obliger les poètes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'ayent la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrants pour percer de si épaisses obscurités, & déterminer si l'Iphigénie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son Hélène & son Ion, ou s'il l'a prise d'un autre; mais je crois pouvoir dire qu'il est très-mal-aisé d'en trouver dans l'histoire, soit que tels événemens n'arrivent que très-rarement, soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le roi d'Athènes son père, sur le point qu'il l'allait faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scène, peuvent les inventer sans



crainte de la censure. Ils pourront produire par-là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur , mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable , semble décidée en termes assez formels , par Aristote , lorsqu'il dit , *qu'il ne faut point changer les sujets reçus , & que Clytemnestre ne doit point être tuée par un autre qu'Oreste , ni Eriphile par un autre qu'Alcmaon.* Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction & quelque tempérament. Il est constant que les circonstances , ou si vous l'aimez mieux , les moyens de parvenir à l'action , demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas , ou en raporte si peu qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme ; & même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lûes autrefois , ne s'y fera pas si fort attachée , qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait , pour nous accuser de mensonge ; ce qu'il ne manquerait pas de faire , s'il voyait que nous changeassions l'action principale. Cette falsification serait cause qu'il n'ajouterait aucune foi à tout le reste ; comme au contraire il croit aisément tout ce reste , quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il fait véritable , & dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux ;

mais chacun avec un nœud & un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre; & c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux; mais il faut examiner en même tems si elle n'est point si cruelle, ou si difficile à représenter, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, & qu'il veuille bien donner à la fable, en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vue, & de le faire voir par un récit qui frappe moins que le spectacle, & nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfans, ni qu'Atrée fasse rôti ceux de Thyeste à la vue du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi-bien que la métamorphose de Progné en oiseau, & de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hazarde aux yeux du spectateur.

*Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

Je passe plus outre; & pour exténuer, ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrais la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopâtre eût tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus à son

retour de la chasse , & ce prince soupçonnant ce qui en était , la contraignit de le prendre , & la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer , c'eût été punir un paricide par un autre paricide ; on eût pris aversion pour Antiochus , & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même , voyant que sa haine & sa noire perfidie allaient être découvertes , s'empoisonne dans son désespoir , à dessein d'envelopper ces deux amans dans sa perte , en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laisse un plus fort exemple , puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel , & non pas de la vengeance des hommes ; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compassion , & de l'amitié qu'on avait pour lui , qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent ; & enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement , puisque Cléopâtre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

Phocas était un tyran , & sa mort n'était pas un crime ; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère , que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut , & les exempter même de tremper leurs mains dans le sang , si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans Nicomède : Prusias son père l'avait voulu faire assassiner dans son armée ; sur l'avis qu'il en eut par les assassins même , il entra dans son royaume , s'en empara , & réduisit ce malheureux père à se cacher dans une caverne

où il le fit assassiner lui-même. Je n'ai pas poussé l'histoire jusques-là ; & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un paricide , j'ai cru que je pouvais me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persécutaient , sans le faire passer plus avant.

Je ne saurais dissimuler une délicatesse que j'ai sur la mort de Clytemnestre , qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées : je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste ; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé , pendant qu'elle est à genoux devant lui , & le conjure de lui laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Electre , qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la pièce , l'inhumanité dont elle encourage son frère à ce paricide. C'est un fils qui venge son père , mais c'est sur sa mère qu'il le venge. Séleucus & Antiochus avaient droit d'en faire autant dans Rodogune , mais je n'ai osé leur en donner la moindre pensée. Aussi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'était pas de l'usage des anciens , & ces républicains avaient une si forte haine des rois , qu'ils voyaient avec plaisir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce sujet à notre mode , il faudrait qu'Oreste n'eût dessein que contre Ægiste , qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mère lui en fît remettre la punition aux dieux , que cette reine s'opiniât à la protection de son adultère , & qu'elle se mît entre son fils & lui si malheureusement , qu'elle reçût le coup

que ce prince voulait porter à cet assassins de son père. Ainsi elle mourrait de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fit horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeurerait innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière, lorsqu'il nous apprend que *le poète n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pû, ou dû se passer, selon le vraisemblable, ou le nécessaire.* Il répète souvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible, & j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables, n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilège qu'il nous donne, & non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire, & cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poète se trouve encor en termes plus formels dans le vingt-cinquième chapitre, qui contient les excuses, ou plutôt les justifications dont il peut se servir contre la censure. *Il faut, dit-il, qu'il suive un*



de ces trois moyens de traiter les choses , & qu'il les représente ou comme elles ont été , ou comme on dit qu'elles ont été , ou comme elles ont dû être : par où il lui donne le choix , ou de la vérité historique , ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée , ou de la vraisemblance. Il ajoute ensuite : Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité , qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être : si on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre , qu'il se défende sur ce qu'en public l'opinion commune , comme en ce qu'on raconte des dieux , dont la plus grande partie n'a rien de véritable. Et un peu plus bas : Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la manière qu'il décrit ; néanmoins elles se sont passées effectivement de cette manière ; & par - conséquent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité , pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornemens de la vraisemblance , & le montre d'autant plus fortement , qu'il demeure pour constant par le second vers de ces trois passages , que l'opinion commune suffit pour nous justifier , quand nous n'avons pas pour nous la vérité , & que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons , si nous recherchions les beautés de cette vraisemblance. Nous courons par - là quelque risque d'un plus faible succès , mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de notre gloire , & non pas contre les règles du théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de vrai-



*semblance* & de *nécessaire*, dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vraisemblable*, & tantôt *selon le vraisemblable ou le nécessaire*. D'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vraisemblable au nécessaire, & d'autres où il faut préférer le nécessaire au vraisemblable. La raison en est, que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis-aller, dont il faut se contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraisemblable au nécessaire, & du nécessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La première consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du tems & du lieu, & l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'un de l'autre. En la première, le vraisemblable est à préférer au nécessaire, & le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile & mieux s'étant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ai déjà fait voir en l'autre discours, que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique,

qui vraisemblablement s'entretiendraient dans une chambre ; & je m'affure que si on racontait dans un roman ce que je fais arriver dans le Cid , dans Polyeucte , dans Pompée , ou dans le Menteur , on lui donnerait un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour & de lieu , nous dispense alors du vraisemblable , bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible : mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité , & la Suivante , Cinna , Théodore & Nicomède n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du tems , comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche , pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théâtre par le lieu , par le tems , & par les incommodités de la représentation , qui nous empêchent d'exposer à la vûe beaucoup de personages tout à la fois , de peur que les uns demeurent sans action , ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver ; il place ceux qu'il fait parler , agir , ou rêver , dans une chambre , dans une forêt , en place publique , selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière ; il a pour cela tout un palais , toute une ville , tout un royaume , toute la terre où les promener ; & s'il fait arriver , ou raconter quelque chose en présence de trente personnes , il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a

jamais aucune liberté de se départir de la vraisemblance , parce qu'il n'a jamais aucune raison ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable , parce qu'il ne nous fait rien favoir que par des gens qu'il expose à la vûe de l'auditeur en peu de tems , il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser , que nous permettre une vraisemblance plus large : mais puitqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire , j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passerait dans un roman , n'a point de vraisemblance , à le bien prendre , & se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : l'unité de lieu y est exacte , tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisait un roman avec les mêmes particularités de scène en scène , que j'y ai employées , ferait-on tout passer dans cette salle ? A la fin du premier acte , Curiace & Camille sa maîtresse vont rejoindre le reste de la famille , qui doit être dans un autre appartement ; entre les deux actes , ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second , Curiace paraît dans cette même salle pour l'en congratuler. Dans le roman il aurait fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille , & il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette jouissance ; mais il est

nécessaire pour le théâtre ; & à moins que cela , les sentimens des trois Horaces , de leur père , de leur sœur , de Curiace & de Sabine , se fussent présentés à faire paraître tout à la fois. Le roman qui ne fait rien voir en fût venu aisément à bout : mais sur la scène il a falu les séparer , pour y mettre quelque ordre , & les prendre l'un après l'autre , en commençant par ces deux-ci , que j'ai été forcé de ramener dans cette salle sans vraisemblance. Cela passé, le reste de l'acte est tout-à-fait vraisemblable , & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte , Sabine & Camille outrées de déplaisir se retirent de cette salle , avec un emportement de douleur , qui vraisemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre , où le roman les ferait demeurer , & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant , par la nécessité de les faire voir aux spectateurs , Sabine quite sa chambre au commencement du troisième acte , & revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle , où Camille la vient trouver. Cela fait , le reste de cet acte est vraisemblable , comme en l'autre ; & si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières scènes des deux derniers , vous trouverez peut-être la même chose , & que le roman placerait ces personages ailleurs qu'en cette salle , s'ils en étaient une fois sortis , comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire , quand on ne la peut traiter selon le vraisemblable , qu'on doit  
toujours

toujours préférer au nécessaire, lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison qui les fait naître l'une de l'autre. Le nécessaire y est à préférer au vraisemblable : non que cette liaison ne doive toujours être vraisemblable, mais parce qu'elle est beaucoup meilleure, quand elle est vraisemblable & nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vraisemblable sans être nécessaire, le poëme s'en peut passer, & elle n'y est pas de grande importance ; mais quand elle est vraisemblable & nécessaire, elle devient une partie essentielle du poëme, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans *Cinna* des exemples de ces deux sortes de liaisons ; j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Emilie, parce qu'il la veut épouser & qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vraisemblable, & leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords & de l'irrésolution à *Cinna* ; ces remords & cette irrésolution ne sont causés que vraisemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaison vraisemblable avec elle, parce que *Cinna* pouvait demeurer dans la fermeté, & arriver à son but, qui est d'épouser Emilie. Il la consulte dans cette irrésolution : cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que s'il eût rompu la conjuration sans



son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'était proposé; & par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou, si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vraisemblable, par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & divisions du vraisemblable & du nécessaire, je fais encor une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos. Les unes suivent l'histoire, les autres ajoutent à l'histoire, les troisièmes falsifient l'histoire. Les premières sont vraies, les secondes quelquefois vraisemblables, & quelquefois nécessaires, & les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies, il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance, elles n'ont pas besoin de secours. *Tout ce qui s'est fait manifestement, s'est pu faire*, dit Aristote, *parce que s'il ne s'était pu faire, il ne se serait pas fait.* Ce que nous ajoutons à l'histoire, comme il n'est pas appuyé de son autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoute ce philosophe, *à croire que ce qui ne s'est point fait, n'a pu encor se faire; & c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.*

A bien peser ces deux passages, je crois ne m'éloigner point de sa pensée, quand j'ose dire pour définir le vraisemblable, que c'est *une chose manifestement possi-*



*ble dans la bienséance, & qui n'est ni manifestement vraie ni manifestement fausse.* On en peut faire deux divisions, l'une en vraisemblable général & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire, & qu'il est à propos que fasse un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, &c. Le particulier est ce qu'ont pû ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade de compatible avec ce que l'histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'histoire fort de cette vraisemblance, parce qu'il est manifestement faux, & il n'est pas vraisemblable que César après la bataille de Pharsale se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium; bien qu'à parler en termes généraux, il soit vraisemblable, que dans une guerre civile après une grande bataille, les chefs des partis contraires se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un & l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vraisemblance, se peut rencontrer même dans les pièces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances, des tems & des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fausseté, quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisais un roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, & que je choisisse pour le tems de mon action un siècle, dont l'histoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté serait

toute visible ; & c'en ferait une encor plus palpable, si je plaçais Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'histoire, entant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de César ou d'Auguste, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites ; mais il ne peut pas renverser la chronologie, pour faire vivre Alexandre du tems de César, & moins encor changer la situation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, & des fleuves remarquables. La raison est, que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, sont des choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation était dès le commencement du monde ; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement à moins que l'histoire ne le marque, & la géographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainsi un homme serait ridicule d'imaginer que du tems d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, & de mêler de pareilles grotesques dans une pièce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, & qui succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connaissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux

dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les commentaires de César, qui écrivait sa propre histoire & devait la savoir toute entière. Nous savons quels pays arrosoient le Rhône & la Seine, avant qu'il vint dans les Gaules; mais nous ne savons que fort peu de choses, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce tems-là, mais non pas sous ce prétexte de fiction poétique, & d'éloignement des tems, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argénis, où il ne nomme aucune ville, ni fleuve de Sicile, ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention, aussi-bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il trouve le poète excusable quand il pèche contre un autre art que le sien, comme contre la médecine, ou contre l'astrologie. A quoi je répons, qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par-là au but de son art, auquel il n'aurait pu arriver autrement. Encor avoue-t-il, qu'il pèche en ce cas, & qu'il est meilleur de ne point pécher du tout. Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferais distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son théâtre, tels que sont la médecine & l'astrologie que je viens de nommer, & les arts, sans la connaissance desquels, ou en tout, ou en partie, il

ne saurait établir de justesse dans aucune pièce, tels que sont la géographie & la chronologie. Comme il ne saurait représenter aucune action sans la placer en quelque lieu & en quelque tems, il est inexorable s'il fait paraître de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce tems où il la place.

Je viens à l'autre division du vraisemblable ou ordinaire & extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la vérité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces événemens singuliers, qui servent de matière aux tragédies sanglantes par l'appui qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, & qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les épisodes de la pièce dont ils font le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables, à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire. L'un d'un homme subtil & adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui; l'autre d'un faible qui se bat contre un plus fort que lui, & en demeure victorieux; ce qui sur-tout ne manque jamais à être bien reçu quand la cause du plus simple ou du plus faible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux souhaits de l'auditoire,

qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le comte se trouverait dans la vraisemblance extraordinaire , quand elle ne ferait pas vraie. *Il est vraisemblable* , dit notre docteur , *que beaucoup de choses arrivent contre le vraisemblable* ; & , puisqu'il avoue par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance , j'aimerais mieux les nommer simplement croyables , & les ranger sous le nécessaire , attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit , *qu'au regard de la poésie , on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable* , & conclure de là , que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable , par la définition que j'en ai faite , qu'il soit manifestement possible pour être croyable , puisque , selon Aristote , il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté , & trouver de quelle nature est cet impossible croyable , dont il ne donne aucun exemple , je répons qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paraissent aisément possibles , & par conséquent croyables , quand on les envisage d'une autre manière. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons , puisqu'elles se sont passées autrement , & qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé ; mais elles paraissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale , pourvû qu'on les regarde détachées de



l'histoire, & qu'on veuille oublier pour quelque tems ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicomède est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir, & que ses frères du second lit étaient en ôtage à Rome, lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'était pas fils de Maurice, & que bien loin de passer pour celui de Phocas, & être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il était gouverneur, & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidens de ces deux tragédies, & ceux qui savent le desaveu qu'en fait l'histoire, la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils font dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux & de ses métamorphoses, y est encor impossible, & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille tradition qui nous a acoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modèle, & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son atente, quand le titre de poème le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable; & cette première suposition faite qu'il est des dieux, & qu'ils prennent intérêt, & font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout ré-



solu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vraisemblable, il est tems que je hazarde une définition du nécessaire, dont Aristote parle tant, & qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire, & à nous écarter de la vraisemblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poésie, n'est autre chose que *le besoin du poëte pour arriver à son but, ou pour y faire arriver ses acteurs*. Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec *ἀναγκαῖον*, qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offensé de se venger, & ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vraisemblable, ou, pour parler plus juste, qu'il faut ajouter au vraisemblable dans la liaison des actions, & leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là-dessus, je n'en dirai pas davantage.

Le but du poëte est de plaire selon les règles de son art. Pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions, & d'exténuer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessités d'embellissement, où il peut bien choquer la vraisemblance particulière par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser

de la générale, que rarement, & pour des choses qui soient de la dernière beauté, & si brillantes qu'elles éblouissent. Sur tout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoute de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, & qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait, que d'en parer son poëme contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les règles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour & de lieu; &, comme cela est d'une nécessité absolue & indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles, que sur celui des embellissemens.

Il est si mal-aisé qu'il se rencontre dans l'histoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illustres & dignes de la tragédie, dont les délibérations & leurs effets puissent arriver en un même lieu & en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter; & un auteur scrupuleux se priverait d'une belle occasion de gloire, & le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osait s'enhardir à les mettre sur le théâtre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vite que la vraisemblance ne le permet. Je lui donnerais en ce cas un conseil que peut-être il trouverait salutaire, c'est de ne marquer aucun tems précis dans son poëme, ni aucun lieu déterminé où il pose ses acteurs. L'imagination de l'auditeur aurait plus de liberté

de se laisser aller au courant de l'action, si elle n'était point fixée par ces marques; & il pourrait ne s'apercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisaient souvenir, & n'y appliquaient son esprit malgré lui. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au roi dans le Cid, qui voulait que Rodrigue se délassât une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combattre Don Sanche. Je l'avais fait pour montrer que la pièce était dans les vingt-quatre heures, & cela n'a servi qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avais fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-être n'y aurait-on pas pris garde.

Je ne pense pas que dans la comédie le poète ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vraisemblables, & n'ajoute point ce mot, *ou nécessaires*, comme pour la tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la comédie partent de personnes communes, & ne consistent qu'en intrigues d'amour, & en fourberies, qui se dévelopent si aisément en un jour, qu'assez souvent chez Plaute & chez Térence le tems de leur durée excède à peine celui de leur représentation. Mais dans la tragédie les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paraître: il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'états, & tout cela

va mal - aisément avec la promptitude que la règle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la scène.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité & contre la vraisemblance , par la considération du besoin qu'il en a , j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ai fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit ; & pour celles où ce privilège peut avoir lieu , il doit être plus ou moins resserré , selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'était beaucoup moins permis dans Horace & dans Pompée , dont les histoires ne sont ignorées de personne , que dans Rodogune & dans Nicomède , dont peu de gens savaient les noms avant que je les eusse mis sur le théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre , c'est que tout ce qu'on y ajoute à l'histoire , & tous les changemens qu'on y apporte , ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le même poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornemens :

*Ficta voluptatis causâ sint proxima veris :*

& non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable , hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on la peut décider par cet autre vers avec lequel je finis ce discours :

*Dabiturque licentia sumpta pudenter.*

Servons-nous-en donc avec retenue , mais sans scrupule , & , s'il se peut , ne nous en servons point du

tout. Il vauz mieux n'avoir point befoin de grace , que d'en recevoir.

---

## TROISIEME DISCOURS.

---

### DES TROIS UNITÉS,

*D'action , de jour & de lieu.*

**L**Es deux discours précédens , & l'examen de mes pièces de théâtre , m'ont fourni tant d'ocasions d'expliquer ma pensée sur ces matières , qu'il m'en resterait peu de chose à dire , si je me défendais absolument de répéter.

Je tiens donc , & je l'ai déjà dit , que l'unité d'action consiste dans la comédie , en l'unité d'intrigue , ou d'obstacles aux desseins des principaux acteurs , & en l'unité de péril dans la tragédie , soit que son héros y sucombe , soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une , & plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre , pourvû que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre ; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète , puisqu'elle en atire un second ; & l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos , puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle.



302 TROISIEME DISCOURS,

Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls atachés l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Théodore, dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échapé la prostitution; & je me trompe fort, si la mort de Polixène, & celle d'Asfianax, dans la Troade de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu & une fin; & ces trois parties non-seulement font autant d'actions qui aboutissent à la principale: mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminement, & tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paraissent point sur le théâtre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doit faire dans celui qui le suit.



Si vous me demandiez ce que fait Cléopâtre dans Rodogune , depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte , jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième , je ferais bien empêché à vous le dire , & je ne crois pas être obligé à en rendre compte ; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner , & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisième , dont la fin prépare encor à voir un autre effort d'Antiochus , pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre , & à ce que fait Séleucus dans le quatrième , qui oblige cette mère dénaturée à résoudre & faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans le *Menteur* , tout l'intervalle du troisième au quatrième vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs : leurs repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes , parce que ce troisième n'en a point de complete. Dorant le finit par le dessein de chercher les moyens de regagner l'esprit de Lucrece , & dès le commencement de l'autre il se présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens , & prendre l'ocasion de l'entretenir elle-même , si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les acteurs , pendant qu'ils n'occupent point la scène , je n'entens pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre ; mais seulement qu'on n'y est pas obligé , & qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le théâtre sert à l'in-

telligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopâtre depuis le second acte jusqu'au quatrième, parce que durant tout ce tems-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare : mais je fais connaître dès le premier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer, que le poëte n'est pas tenu d'exposer à la vûe toutes les actions particulières qui amènent à la principale. Il doit choisir celles qui lui font le plus avantageuses à faire voir ; soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelqu'autre agrément qui leur soit attaché, & cacher les autres derrière la scène, pour les faire connaître au spectateur, ou par une narration, ou par quelqu'autre adresse de l'art. Surtout il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, & que toutes ayent leur source dans la protase qui doit fermer le premier acte. Cette règle que j'ai établie dès le premier discours, bien qu'elle soit nouvelle, & contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voici le premier : *Il y a grande différence, dit-il, entre les événemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent dans le Cid après la mort du comte, & non pas à cause de la  
mort

mort du comte , & le pêcheur vient dans D. Sanche , après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon , & non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encor plus formel , & porte en termes exprès , *que tout ce qui se passe dans la tragédie , doit arriver nécessairement ou vraisemblablement de ce qui l'a précédé.*

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre , & dont j'ai parlé en l'examen de la Suivante , est un grand ornement dans un poëme , & qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement , & non pas une règle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis , bien que la plupart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes ; ce qui la rendait bien plus facile pour eux , que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax , dont le monologue , avant que de se tuer , n'a aucune liaison avec la scène qui le précède , ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisième acte de l'Eunuque de Térence , où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémès & Pythias qui sortent du théâtre quand il y entre. Les favans de notre siècle qui les ont pris pour modèles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées , ont encor plus négligé cette liaison qu'eux , & il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan , de Grotius & de Heinsius ,

306 *TROISIEME DISCOURS,*

dont j'ai parlé dans l'examen de Polyeucte , pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement acoutumé nos spectateurs , qu'ils ne sauraient plus voir une scène détachée , sans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en scandalisent , avant que l'esprit y ait pû faire de réflexion. Le quatrième acte de Cinna demeure au-dessous des autres par ce manquement , & ce qui n'était point une règle autrefois , l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de la Suivante. J'ai montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vûe , estime pour celles de présence & de discours , & dans ces dernières j'ai confondu deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence & de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables , mais il en est de discours sans présence , & de présence sans discours , qui ne sont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché , sans se montrer , fait une liaison de discours sans présence , qui ne laisse pas d'être fort bonne , mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théâtre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer , fait une liaison de présence sans discours , qui souvent a mauvaise grace , & tombe dans une affectation mendrée , plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en précepte , que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi dans le troisième acte de Pompée , Achorée après avoir rendu compte à Charmion de la récep-

tion que César a faite au roi quand il lui a présenté la tête de ce héros , demeure sur le théâtre , où il voit venir l'un & l'autre , seulement pour entendre ce qu'ils diront & le rapporter à Cléopatre. Ammon fait la même chose au quatrième d'Andromède , en faveur de Phinée , qui se retire à la vûe du roi & de toute sa cour qu'il voit arriver. Ces personnages qui deviennent muets , tiennent assez mal les scènes , où ils ont si peu de part , qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est , quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent , & qui croient n'être entendus de personne ; car alors , l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit , joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs , leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples , Ammon & Achoree mêlent une présence si froide aux scènes qu'ils écoutent , qu'à ne rien déguiser , quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte , ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précèdent , tant l'une & l'autre pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action de poëme dramatique doive avoir son unité , il faut y considérer deux parties , le nœud & le dénouement. *Le nœud est composé , selon Aristote , en partie de ce qui s'est passé hors du théâtre avant le commencement de l'action qu'on y décrit , & en partie de ce qui s'y passe ; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la séparation de ces deux parties. Tout ce qui le précède est de la première , &*



*ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre. Le nœud dépend entièrement du choix & de l'imagination industrieuse du poëte, & l'on n'y peut donner de règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable, ou le nécessaire, dont j'ai parlé dans le second discours; à quoi j'ajoute un conseil de s'embarraffer le moins qu'il lui est possible des choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, & qu'elles gênent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter: mais celles qui se font des choses qui arrivent & se passent derrière le théâtre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, & font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Emilie, étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir & imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Emilie leur fait assez connaître dans les deux premières scènes qu'il conspirait contre Auguste en sa faveur, & quand Cinna lui dirait tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avancerait autant pour l'action, que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre*



compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros, comme celle d'Héraclius; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur, & l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations, tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement, je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers acteurs, durant quatre actes, s'en défit au cinquième, sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au premier discours, & n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour acommoder toutes choses, sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans Oreste: ce prince & son ami Pylade acufés par Tindare & Ménélas de la mort de Clytemnestre, & condamnés à leur poursuite, se faifissent d'Hélène & d'Hermione; ils tuent ou croient tuer la première, & menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour apaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse, que de faire descendre Apollon du ciel, qui d'autorité absolue ordonne qu'Oreste épouse Hermione, & Pylade Electre, & de peur que la mort d'Hélène n'y servît d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venait de tuer sa mère, il leur apprend

qu'elle n'est pas morte , & qu'il l'a dérobée à leurs coups, & enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensaient la tuer. Cette sorte de machine est entièrement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la pièce, & fait un dénouement vicieux ; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert, pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir fait magicienne, & d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au-dessus des forces de la nature, que celles-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son père Eson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Créüse, ce char volant n'est point hors de la vraisemblance, & ce poëme n'a pas besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice,

*Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham :*

& moi, par celui-ci qu'elle dit à Egée,

*Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.*

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, & ne retomber ni sur Sénèque, ni sur moi ; & je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale, qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres,

& qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personages, & marquer à quel point ils en font de l'histoire qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nombre, Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, & les italiens font souvent la même chose. Les grecs les distinguaient par le chant du chœur; & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poèmes ils le faisaient chanter plus de quatre fois, je ne voudrais pas répondre qu'ils ne les pouffassent jamais au-delà de cinq. Cette manière de les distinguer était plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prêtait attention à ce que chantait le chœur, ou l'on n'y en prêtait point. Si l'on y en prêtait, l'esprit de l'auditeur était trop tendu, & n'avait aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtait point, son attention était trop dissipée par la longueur du chant; & lorsqu'un autre acte commençait, il avait besoin d'un effort de mémoire pour rapeller en son imagination ce qu'il avait déjà vû, & en quel point l'action était demeurée. Nos violons n'ont aucunes de ces deux incommodités. L'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a vû, pour le louer, ou le blâmer, suivant qu'il lui a plû, ou déplû; & le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rapeller & renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune règle : mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres , on y peut mettre plus ou moins de scènes , selon qu'elles sont plus ou moins longues , pour employer le tems que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut , s'il se peut , y rendre raison de l'entrée & de la sortie de chaque acteur. Sur-tout pour la sortie , je tiens cette règle indispensable , & il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un acteur qui se retire du théâtre , seulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serais pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur ; & bien que le théâtre représente la chambre , ou le cabinet de celui qui parle , il ne peut toutefois s'y montrer , qu'il ne vienne de derrière la tapisserie ; & il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville , avant que de rentrer chez lui , puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vû personne se scandaliser de voir Emilie commencer Cinna , sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre. Elle est présumée y être avant que la pièce commence , & ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derrière le théâtre , pour y venir. Ainsi je dispenserais volontiers de cette rigueur toutes les premières scènes de chaque acte , mais non pas les autres , parce qu'un acteur occupant une fois le théâtre , aucun n'y doit entrer qui n'ait sujet de parler à lui , ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion , quand elle s'offre. Sur-tout ,

lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il sort la première fois, comme Horace dans le second acte, & Julie dans le troisième de la même pièce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient si-tôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle & capable de plaire, sans le secours des comédiens, & hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celui du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir, & se la représenter lui-même dans son esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je ferais d'avis que le poète prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, & qui leur ôteraient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravalait à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théâtre, mais sur le livre on serait assez souvent réduit à deviner, & quelquefois même on pourrait deviner mal, à moins que d'être instruit par - là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens, mais il faut m'avouer aussi, que faute de l'avoir pratiqué ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poèmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent développer; encor ne fais-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissons à suivre entièrement leur méthode, il ne faudrait mettre aucune distinction d'actes, ni de scènes, non plus



que les grecs. Ce manque est souvent cause que je ne fais combien il y a d'actes dans leurs pièces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire, pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ni eux, ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encor une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos pièces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par-là de ce qu'ils ont à faire, & qui feraient d'étranges contretens, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveraient bien embarrassés au cinquième acte des pièces qui finissent heureusement, & où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théâtre, ce que ne faisaient pas les anciens. Ils diraient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopâtre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudrait un *A parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se voulait passer de ces avis en marge, & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai & unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théâtre présente à la vûe des spectateurs.

La règle de l'unité de jour a son fondement sur ce



mot d'Aristote, que la tragedie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup. Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables; & pour moi je trouve qu'il y a des sujets si mal-aisés à renfermer en si peu de tems, que non-seulement je leur acorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, & les pousserais sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit qu'il faut élargir la faveur, & restreindre les rigueurs. *Odia restringenda, favores ampliandi*, & je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Supplantes fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étaient éloignés de douze ou quinze lieues, & revenir victorieux en l'acte suivant; & depuis qu'il est parti, jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Ethra, & le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un tems si court. Eschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vitesse encor toute autre. Il était demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que si-tôt que cette ville serait prise, il lui ferait savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumerait incontinent à la vûe du pre-

mier, le troisième à la vûe du second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devait apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive, donc il faut que le navire, quoique batu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, ait été aussi vite que l'œil à découvrir ces lumières. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence; & s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, & auraient raison, si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote: mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, & ressemblerait parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures, mais reserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit; je ne crois pas que Rodogune en demande guères davantage, & peut-être qu'elles suffiraient pour Cinna. Si nous ne pouvons la

renfermer dans ces deux heures , prenons - en quatre , fix , dix ; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre heures , de peur de tomber dans le dérèglement , & de réduire tellement le portrait en petit , qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées , & ne soit qu'imperfection.

Surtout je voudrais laisser cette durée à l'imagination des auditeurs , & ne déterminer jamais le tems qu'elle emporte , si le sujet n'en avait besoin ; principalement quand la vraisemblance y est un peu forcée , comme au Cid , parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette règle , qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théâtre que le soleil se lève , qu'il est midi au troisième acte , & qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le tems où on la renferme , & qu'on le puisse trouver aisément , si l'on y veut prendre garde , sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation , cela ferait de mauvaise grace , si l'on marquait d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs , que quand nous prenons un tems plus long , comme de dix heures , je voudrais que les huit qu'il faut prendre se consumassent dans les intervalles des actes , & que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en

consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scène perpétuelle, car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquième, par un privilège particulier, a quelque droit de presser un peu le tems, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est, que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, & que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquième d'Héraclius, jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de tems pour ce qui se fait derrière le théâtre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian & Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius, dans celui de Nicomède, n'ont pas tout le loisir dont ils auraient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble, & revenir à la défense de la reine; & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre Don Sanche durant l'entretien de l'infante avec Léonor, & de Chimène avec Elvire. Je l'ai bien vû, & n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouverait plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ai déjà parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère pour en faire fortir le vieillard Criton, & s'éclaircir avec lui de la naissance

de sa maîtresse , qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre , parle à Criton , le prie de le servir , revient avec lui ; & durant cette entrée , cette prière & cette sortie , Simon & Chrémès qui demeurent sur le théâtre ne disent que chacun un vers , qui ne saurait donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton , & non pas de parler à lui , & lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il fait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théâtre , & ne font point attendre de leurs nouvelles , comme dans *Cinna* & dans *Rodogune* , le cinquième acte n'a pas besoin de ce privilège , parce qu'alors toute l'action est en vûe ; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de tems pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti , ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie , on peut attendre à en rendre compte dans l'acte suivant , & le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin ; mais dans le cinquième il n'y a point de remise , l'attention est épuisée , & il faut finir.

Je ne puis oublier , que bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour , cela n'empêche pas que la tragédie ne fasse connaître par narration , ou par quelque autre manière plus artificieuse , ce qu'a fait son héros en plusieurs années , puisqu'il y en a dont le noeud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut



éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéterai point, que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a vû : mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme, que le choix d'un jour illustre, & attendu depuis quelque tems. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; &, dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux peuples devaient décider de leur empire par une bataille, celui de Rodogune, d'Andromède & de Don Sanche. Dans Rodogune, c'est un jour choisi par deux souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans touchant le droit d'aïnesse entre les deux princes jumeaux dont dépend le royaume & le succès de leur amour. Celui d'Andromède & de Don Sanche, ne sont pas de moindre considération; mais, comme je viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent; & dans le reste de mes ouvrages je n'ai pû choisir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité du lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en



qu'en conséquence de l'unité du jour , & à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse ; & , si l'on faisait aller un acteur en poste , les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris & Rouen. Je souhaiterais , pour ne point gêner du tout le spectateur , que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures , & que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre qui ne change point , pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle , suivant le choix qu'on en aurait fait : mais souvent cela est si mal-aisé , pour ne pas dire impossible , qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu , comme pour le tems. Je l'ai fait voir exact dans Horace , dans Polyeucte & dans Pompée ; mais il faut pour cela , ou n'introduire qu'une femme , comme dans Polyeucte , ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre , & des intérêts si conjoints , qu'elles puissent être toujours ensemble , comme dans l'Horace , ou qu'il leur puisse arriver comme dans Pompée , où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs appartemens Cléopatre au second acte , & Cornélie au cinquième , pour aller jusques dans la grand-salle du palais du roi , au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des intérêts trop divers pour expliquer les plus secretes pensées en même lieu. Je pourais en dire ce que j'ai dit de Cinna , où en général tout se passe dans

Rome, & en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, & moitié chez Emilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie ferait dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopâtre, le troisième dans celle de Rodogune : mais si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il ne s'y peut achever, & ce que Cléopâtre y dit à ses deux fils l'un après l'autre, y ferait mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience, où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans Héraclius. Le premier acte ferait fort bien dans le cabinet de Phocas, & le second chez Léontine; mais si le troisième commence chez Pulchérie, il n'y peut finir, & il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'appartement de cette princesse de la perte de son frère.

Nos anciens, qui faisaient parler leurs rois en place publique, donnaient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tue à la vue du peuple; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois & les princesses de leurs appartemens; & comme souvent la différence & l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, & ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre acom-

modement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poèmes : autrement il faudrait prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible ; mais comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets , j'accorderais très-volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville toute entière , cela ferait un peu trop vaste , mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de *Cinna* ne sort point de Rome , & est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais , & tantôt la maison d'Emilie. *Le menteur* a les tuilleries & la place royale dans Paris : & la fuite fait voir la prison , & le logis de Mélicite dans Lyon. *Le Cid* multiplie encor davantage les lieux particuliers sans quitter Séville ; & , comme la liaison de scène n'y est pas gardée , le théâtre dès le premier acte est la maison de Chimène , l'appartement de l'infante dans le palais du roi , & la place publique. Le second y ajoute la chambre du roi ; & sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu , quand elle est inévitable , je voudrais qu'on fit deux choses : L'une , que jamais on ne changeât dans le même acte , mais seulement de l'un à l'autre , comme il se fait dans les trois premiers de *Cinna* ; l'autre , que ces deux lieux n'eussent point be-

324 TROISIEME DISCOURS,

soin de diverses décorations , & qu'aucun des deux ne fût jamais nommé , mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris , comme Paris , Rome , Lyon , Constantinople , &c. Cela aiderait à tromper l'auditeur , qui ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux , ne s'en apercevrait pas , à moins d'une réflexion malicieuse & critique , dont il y en a peu qui soient capables , la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter , & ils ne le reconnaissent que par force , quand il est trop visible , comme dans le *Menteur* & la *Suite* , où les différentes décorations font reconnaître cette duplicité de lieu , malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés , ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place , & qu'ils ont quelquefois introduits dans le même acte , avec liaison de scène qui emporte nécessairement cette unité ; il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse , & voir comment pourra subsister le quatrième acte de *Rodogune* , & le troisième d'*Héraclius* , où j'ai déjà marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit , & je voudrais , à leur exemple , introduire des fictions de théâtre , pour établir un lieu théâtral , qui ne ferait ni l'apartement de

Cléopâtre , ni celui de Rodogune dans la pièce qui porte ce titre , ni celui de Phocas , de Léontine , ou de Pulchérie dans Héraclius , mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartemens , à qui j'attribuerais deux privilèges : L'un , que chacun de ceux qui y parleraient fût présumé y parler avec le même secret que s'il était dans sa chambre ; l'autre , qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienfiance que ceux qui occupent le théâtre aillent trouver ceux qui sont dans le cabinet pour parler à eux , ceux-ci pussent les venir trouver sur le théâtre , sans choquer cette bienfiance , afin de conserver l'unité de lieu & la liaison des scènes. Ainsi Rodogune dans le premier acte vient trouver Laonice qu'elle devrait mander pour parler à elle ; & dans le quatrième , Cléopâtre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune , bien que dans l'exacte vraisemblance ce prince devrait aller chercher sa mère dans son cabinet , puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement , où la première scène fixerait le reste de cet acte , si l'on n'apportait ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueraient , si l'on ne veut point admettre cette modération , dont je me contenterai toujours à l'avenir , quand je me pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois , Horace , Polyeucte & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres , j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les



326 TROISIEME DISCOURS.

ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères ; mais, s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, si-tôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude & combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points de l'art ; & je ne fais point mieux accorder les règles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, & je ferai tout prêt de les suivre, lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

*Fin des discours.*

---



---

V I E  
DE PIERRE CORNEILLE,

P A R

BERNARD DE FONTENELLE son neveu.

**P**IERRE CORNEILLE nâquit à Rouen en 1606 , de Pierre Corneille , maître des eaux & forêts en la vicomté de Rouen , & de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen , & il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau , sans goût , & sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent ; & ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis , amoureux d'une demoiselle de la même ville , le mena chez elle. Le nouveau-venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas ; & sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mérite* , qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original ; on conçut que la comédie alloit se perfectionner , & sur la *a*) confiance qu'on eut du nouvel auteur qui paroissoit , il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

*a*) Comme on a promis des notes grammaticales , il est juste d'observer que la *confiance du nouvel auteur* est une faute de langue. On a de la confiance en quelqu'un , dans le mérite & les talens de quel-

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plûpart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui , qu'ils les voudraient retrancher de son recueil , & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre , elles servent beaucoup aussi à la gloire *b)* de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage & le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre , n'a pû partir que d'un génie sublime ; & tel autre ouvrage qui est assez beau , a pû partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumière qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré : les bons esprits y atteignent : les excellens le passent , si on le peut passer. Un homme né avec des talens , est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue , les exemples qu'il a devant les yeux , tout le conduit jusques-là. Mais s'il va plus loin , il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne , il ne s'appuie que sur ses propres forces , il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs , dont l'un surpasse ex-

qu'un ; mais non pas *du* mérite & *des* talens. On a de la défiance *de* , & de la confiance *en*. Cette remarque est pour les étrangers ; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de Mr. de Fontenelle , qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grace & de finesse.

*b)* Ce qu'on ne peut lire , ne peut guères servir à la gloire de l'auteur. La gloire est le concert des louanges constantes du public.

trêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre, mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles : mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les scènes plus agréables ; sur-tout, & c'est ce que Hardy n'avait jamais atrapé, il y règne un air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques-là on

Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en soi, *cet ouvrage était bon pour son tems*, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'est point un grand homme pour avoir fait de mauvaises comédies, bien moins mauvaises que celles de son tems, mais pour avoir fait des tragédies infiniment supérieures à celles de son tems, & dans lesquelles il y a des morceaux supérieurs à tous ceux du théâtre d'Athènes.

n'avait guères connu que le comique le plus bas , ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce était trop simple , & avait trop peu d'événemens. Corneille piqué de cette critique , fit *Clitandre* , & y fema les incidens & les aventures avec une très-vicieuse profusion , plus pour censurer le goût du public , que pour s'y acommoder. Il paraît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La *Galerie du Palais* , la *Veuve* , la *Suivante* , la *Place Royale* , sont plus raisonnables.

Nous voici dans le tems où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal c) de Richelieu. Les princes & les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes , d) des peintres , tout ce qu'ils voudront , & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces , qui n'attendent pour se déclarer , que leurs ordres , ou plutôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens,

c) Malgré le cardinal de Richelieu , qui voulant être poète voulut humilier Corneille & élever les mauvais auteurs.

d) C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre Le Poussin fut persécuté , & les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses , & Corneille lui-même fut très-peu encouragé. Homère vécut errant & pauvre. Le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son tems.

& à soupçonner qu'il pouvait avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisait, mais on n'en faisait pas encor trop grand cas. Témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre* imprimée en 1632. e) *Que si j'ai renfermé cette pièce, dit-il, dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Melite, ou que je me sois résolu à m'y atacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent; pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître.*

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique inconnues d'abord, ou méprisées, quelque tems après combatues, ensuite reçues à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire, n'est proprement qu'au tems de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille, est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord

Camoens & Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé; & je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

e) Les tragédies italiennes du seizième siècle étaient dans la règle des trois unités, règle admirable d'Aristote. La *Sophonisbe* de Mairet fut la première pièce de théâtre en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre, en Espagne, on ne s'est assujetti que depuis peu à cette règle, & encor très-rarement.

entraîné par l'usage établi , mais il y résista aussi-tôt après ; & depuis *Clitandre* , sa seconde pièce , on ne trouve plus rien de licentieux dans ses ouvrages.

Corneille , après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces , où il s'éleva déjà au dessus de son siècle , prit tout à coup l'essor dans *Médée* , & monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par *Sénèque* , mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait par lui-même. f)

Ensuite il retomba dans la comédie , & si j'ose dire ce que j'en pense , la chute fut grande. *L'Illusion Comique* , dont je parle ici , est une pièce irrégulière & bizarre , & qui n'excuse point par ses agrémens sa bizarrerie & son irrégularité. Il y domine un personnage de *Capitan* , qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol , & qui une fois en sa vie avait empêché le soleil de se lever à son heure prescrite , parce qu'on ne trouvait point l'Aurore , qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentaient-ils ? A qui en voulait-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce serait nous faire trop d'honneur.

f) Les louanges trop exagérées font tort à celui qui les donne , sans relever celui qui les reçoit.

g) On en use encore ainsi en Italie , & même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poésie traduits en ces deux langues , vers pour vers ; & ce qui est étonnant , c'est qu'ils sont assez bien traduits.

h) J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à *Cinna* qui fut mis par



Après *l'Illusion comique*, Corneille se releva, plus grand & plus fort que jamais, & fit *le Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vû en ma vie un homme de guerre, & un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde ne connaissaient que *le Cid*. L'horrible barbarie où ils vivaient, n'avait pû empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'Esclavonne & la Turquie. Elle était en Allemand, en Anglais, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avait rendue vers pour vers. g) Elle était en Italien, &, ce qui est plus étonnant, en Espagnol. Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce, dont l'original leur appartenait. M. Pellisson, dans son histoire de l'académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il était passé en proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid*. h) Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtaient pas, & à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu. i)

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait

toute la cour au-dessus du *Cid*, quoi qu'il ne fût pas si touchant.

i) Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que quand Scudéry eut donné sa mauvaise pièce de *l'Amour tyrannique*, que le cardinal trouvait divine, Sarrazin, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy sans oser nommer Corneille.

jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait point : il y voulait joindre encor celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut, il en fut aussi allarmé que s'il avait vû les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & il se mit à leur tête. k) Scudéry publia ses observations sur le *Cid*, adressées à l'académie Française, qu'il en faisait juge, & que le cardinal son fondateur sollicitait puissamment contre la pièce acufée. Mais afin que l'académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est à dire Corneille, y consentit. On tira donc de lui une espèce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, & qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, & qui était son bienfaiteur ? l) car il récompensait comme ministre, ce même mérite dont il était jaloux comme poète ; & il

k) Voyez ces écrits imprimés à la suite du *Cid*.

l) Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal, pour avoir quelque tems travaillé sous lui aux pièces des cinq auteurs.

m) On peut croire que Fontenelle parle ainsi, moins parce qu'il était neveu du grand Corneille que parce qu'il était l'ennemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante. Les connaisseurs pensent qu'*Athalie* est très-supérieure à *Polyeucte* par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poésie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre Joad d'être impitoyable & fa-

semble que cette grande ame ne pouvait pas avoir des faiblesses , qu'elle ne réparât en même tems par quelque chose de noble.

L'académie Française donna ses sentimens sur *le Cid* , & cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle fut conserver tous les égards qu'elle devait , & à la passion du cardinal , & à l'estime prodigieuse que le public avait conçûe du *Cid*. Elle satisfit le cardinal , en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce ; & le public , en les reprenant avec modération , & même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois , pour ainsi dire , atteint jusqu'au *Cid* , il s'éleva encor dans les *Horaces* ; enfin il alla jusqu'à *Cinna* , & à *Polyeucte* , au dessus desquels il n'y a rien. m)

Ces pièces-là étaient d'une espèce inconnue , & l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille par l'étude d'*Aristote* & d'*Horace* , par son expérience , par ses réflexions , & plus encor par son génie , trouva les

natique , de dire à sa femme qui parle à Mathan , *Ne craignez-vous pas que ces murailles ne tombent sur vous , & que l'enfer ne vous engloutisse ?* d'aller beaucoup au-delà de son ministère , d'empêcher qu'Athalie n'élève le petit Joas qui est son seul héritier , de faire tomber la reine dans le piège , d'ordonner son supplice comme s'il était son juge , de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes : on reproche à la pièce des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet ; mais le grand mérite de cette tragédie est d'être la première qui ait intéressé sans amour , au lieu que dans *Polyeucte* le plus grand mérite est l'amour de Sévère.

sources du beau , qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui font à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre Français. Il lui a donné le premier une forme raisonnable , il l'a porté à son plus haut point de perfection , & a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte* , Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet , souverain tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La pièce y fut applaudie , autant que le demandaient la bienfiance , & la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais quelques jours après Voiture vint trouver Corneille , n) & prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il pensait , que sur-tout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille allarmé , voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient : mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point , parce qu'il était trop mauvais acteur. Était-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

*Pompée* suivit *Polyeucte*. Ensuite vint le *Menteur* ;  
pièce

n) C'est qu'on n'avait encor vû que les comédies de *la Passion* & des *Actes des Apôtres*. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence punissable de *Polyeucte* & de *Néarque* , qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvait craindre encor qu'un homme qui résigne sa femme à son rival , ne passât pour un imbécille plutôt que pour un bon chrétien. Le caractère bas de Félix pouvait déplaire ; mais on ne faisait pas réflexion que *Sévère* & *Pauline* feraient réussir la pièce.

pièce comique , & presque entièrement prise de l'espagnol , selon la coutume de ce tems-là.

Quoique le *Menteur* soit très-agréable , & qu'on l'applaudisse encor aujourd'hui sur le théâtre , j'avoue que la comédie n'était point encor arrivée à sa perfection. Ce qui dominait dans les pièces , c'était l'intrigue & les incidens , erreurs de nom , déguisemens , lettres interceptées , aventures nocturnes ; & c'est pourquoi on prenait presque tous les sujets chez les espagnols qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissaient pas d'être fort plaisantes , & pleines d'esprit. Témoin le *Menteur* dont nous parlons , *Dom Bertrand de Cigara* , le *Géolier de soi-même*. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue , on ne songeait point aux mœurs & aux caractères , on allait chercher bien loin le ridicule dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine , & on ne s'avifait point de l'aller prendre dans le cœur humain , où est sa principale habitation. *o*) Molière est le premier qui l'ait été chercher là , & celui qui l'a le mieux mis en œuvre. Homme inimitable , & à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.



*o*) Fontenelle oublie ici que la comédie du *Menteur* est une pièce de caractère. Il y a beaucoup d'incidens ; il en faut aussi. Les pièces de Molière n'en ont peut-être pas assez. Tous servent à faire paraître le caractère du *Menteur*.

On avait longtems avant Molière plusieurs pièces dans ce goût en Espagne , le *Menteur* , le *Jaloux* , l'*Impie* , ou le *Convie de Pierre* , traduit depuis par Molière sous le nom du *Festin de Pierre*.



Comme *le menteur* eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, & en parle avec un noble défintéressement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourrait dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du *Menteur* succéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses pièces, il falait choisir entre *Rodogune* & *Cinna*; & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il était pour *Rodogune*. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela : mais peut-être préférerait-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avait extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être voulait-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrais point le différend entre *Rodogune* & *Cinna*, il me paraît aisé de choisir entre elles; & je connais quelque pièce \* de Corneille, que je ferais passer encor avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de Pierre Corneille, mieux que l'on ne ferait ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Don Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède* & de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* & *Don Sanche d'Aragon* réussirent fort peu, & pour-

\* *Polyeucte*.



quoï *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution; & si le public était devenu si délicat, à qui Corneille devait-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissait dans les pièces de *Hardy*. Il manqua à *D. Sanche un sufrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour. Exemple assez commun de la soumission des français à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un Royaume, fut encor sans comparaison plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & *Bélifaire* demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégouta du théâtre, & déclara qu'il y renonçait, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; & cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie, & des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, & c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse & la dureté; & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent plus

de prise aux ravages du tems : ce sont ceux qui avaient de la grandeur , quelque chose de fier & d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne fais quoi de sec & de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie , mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvait souffrir qu'ils allassent , il commença de tems en tems à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans *p*) *Pertharite* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste , pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a , & que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment , au lieu d'être noble , n'est que dur , & il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté. *q*)

Après *Pertharite* , Corneille rebuté du théâtre , entreprit la traduction en vers de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis , par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie , & peut-être aussi par l'activité de son génie , qui ne pouvait demeurer oisif. *r*) Cet ouvrage eut un succès prodigieux , & le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant , si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre , je ne

*p*) Tout cela est dit mal à propos ; *Pertharite* est de 1653. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

*q*) Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans *Pertharite*.

*r*) Il y a une grande différence entre le débit & le succès. Les ié-

trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui était naturelle à Corneille, & je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du stile aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin sollicité par M. Fouquet, qui négocia en sur-intendant des finances, & peut-être encor plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le sur-intendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuses que lui aurait pû fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Edipe*; Thomas Corneille son frère prit *Camma*, qui était le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille & du théâtre fut heureuse : *Oedipe* réussit fort bien.

La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi, & c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines qui sont ordinairement étran-

gères qui avaient un très-grand crédit firent lire le livre à leurs dévots, & dans les couvens. Ils le prênaient, on l'achetait, & on s'ennuyait. Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'*Imitation de Jésus* n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épître de S. Paul.

gères à la pièce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là : & sur-tout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'ocasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* & *Sophonisbe*. Dans la première de ces deux pièces la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe ; & l'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encor surpassée par la scène de *Pompée* & de *Sertorius*. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les romains. *Sophonisbe* avait déjà été traitée par *Mairet* avec beaucoup de succès, & Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si *Mairet* avait joui de cet aveu, il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agéfilas* est de P. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une scène d'*Agéfilas* & de *Lysander*, qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après *Agéfilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se font unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avait peint les vertus de la République.

En ce tems-là des pièces d'un caractère fort différent des siennes, parurent avec éclat sur le théâtre. Elles étaient pleines de tendresse & de sentimens aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles

Étaient bien éloignées de tomber dans des défauts choquans. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un stile très agréable, & d'une élégance qui ne se démentait point, une infinité de traits vifs & naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le gout du siècle se trouva donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, & dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plûpart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. s) Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en avoir. Ce soupçon serait très-légitime, si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse, dont il n'aurait pas voulu deshonorer son nom.

Il ne pouvait mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble, que lui seul pouvait atraper. La scène où *Attila* délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

*Bérénice* fut un duel, dont tout le monde fait l'hif-

s) Au contraire, il n'a fait aucune pièce sans amour.



toire. Une princesse \* fort touchée des choses d'esprit , †) & qui eût pû les mettre à la mode dans un pays barbare , eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattans sur le champ de bataille , sans qu'ils fussent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* & *Suréna* , tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice* , tous deux dignes de la vieilleffe d'un grand homme. Le caractère de *Pulchérie* est de ceux que lui seul savait faire , & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans *Martian* , qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; & ce fut par ce dernier effort que *Cornelle* termina sa carrière.

La fuite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme , qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont faibles & imparfaits , mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affaiblit , s'éteint peu à peu , &

\* *Henriette - Anne d'Angleterre.*

†) La princesse *Henriette* , belle - sœur de *Louis XIV* , ne proposa pas seulement ce sujet parce qu'elle était touchée des choses d'esprit , mais parce que ce sujet était à plusieurs égards sa propre aventure.

La victoire ne demeura pas à *Racine* seulement parce qu'il était le plus jeune , mais parce que sa pièce est incomparablement meilleure



n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675. Corneille renouça tout de bon au théâtre & ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables, qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encor de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cent vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages Latins du *P. de la Ruë*, tous deux d'assez longue haleine, & plusieurs petites pièces de *M. de Santeuil*. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisait fort bien des vers latins, & il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée, & les mirent encor en latin. Il avait traduit sa première scène de *Pompée* en vers du stile de

que celle de Corneille, qui tomba & qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son stile toujours châtié & toujours charmant, étaient propres à toutes les matières, & Corneille ne pouvait guères traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie.

*Sénèque* le tragique , pour lequel il n'avait pas d'aversi-  
sion , non plus que pour *Lucain*. Il fallait aussi qu'il  
n'en eût pas pour *Stace* fort inférieur à *Lucain* , puis-  
qu'il en a traduit en vers & publié les deux premiers  
livres de la *Thébaïde*. Ils ont échappé à toutes les re-  
cherches qu'on a faites depuis un tems pour en retrou-  
ver quelque exemplaire.

*Corneille* était assez grand , & assez plein , l'air fort  
simple & fort commun , toujours négligé , & peu cu-  
rieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable ;  
un grand nez , la bouche belle , les yeux pleins de feu ;  
la physionomie vive , des traits fort marqués , & pro-  
pres à être transmis à la postérité dans une médaille ou  
dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout-à-fait  
nette ; il lisait ses vers avec force , mais sans grace.

Il savait les belles-lettres , l'histoire , la politique , mais  
il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport  
au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances ,  
ni loisir , ni curiosité , ni beaucoup d'estime. Il  
parlait peu , même sur la matière qu'il entendait si par-  
faitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait ; & pour trou-  
ver le grand *Corneille* , il le faisait lire.

Il était mélancolique. Il lui fallait des sujets plus so-  
lides pour espérer & pour se réjouir , que pour se cha-  
griner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque , &  
quelquefois rude en apparence ; au fond il était très-aisé

\*) Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui  
de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs &  
des tableaux de dévotion. Tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est

à vivre , bon père , bon mari , bon parent , tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage , & rarement aux grands attachemens. Il avait l'ame fière & indépendante , nulle souplesse , nul manège ; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine , & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour , il y apportait un visage presque inconnu , un grand nom qui ne s'atirait que des louanges , & un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires , que son aversion. Les plus légères lui causaient de l'éfroi & de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté , il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être , mais il eût falu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas , & par des soins qu'il ne pouvait prendre. Il ne s'était point trop endurci aux louanges , à force d'en recevoir : mais s'il était sensible à la gloire , il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite , & croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle , il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion , & plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des caufuistes sur ses pièces de théâtre , *u* ) & ils lui ont tou-

donc point le théâtre qui est condamnable , mais l'abus du théâtre. Or les pièces étant aprouvées par les magistrats , & ayant la sanction de l'autorité royale , le seul abus est de les condamner. Cette ancienne

jours fait grace en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

---

méprise a subsisté parce que les comédies des mimes étaient obscènes du tems des premiers chrétiens, & que les autres spectacles étaient consacrés chez les romains & chez les grecs par les cérémonies de leur religion. Elles étaient regardées comme un acte d'idolatrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très morales, parce qu'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques qui par une jalousie secrète ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvres de Corneille, n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie : ils font un tort irréparable à la religion chrétienne, en aliénant d'elle des esprits très-éclairés, qui ne peuvent souffrir qu'on avilisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocles, les Euripides, les Térences, aux Baïus, Janfénius, du Verger, de Hauranne, Quénel, Petit-Pied, & à tous les gens de cette espèce.

Au reste cette persécution fanatique ne s'est vuë qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueurs qui étaient absurdes. On ne les connaît point en Angleterre. Les vainqueurs de Blenheim & les maîtres des mers, les contemporains de Neuton, de Loke, d'Adiffon & de Pope, ont rendu des honneurs aux beaux arts. Le grand Corneille avait projeté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théâtre.

*Fin de la Vie de Corneille.*

---

Comme on achevait cette édition, il est tombé entre les mains de l'éditeur je ne fais quel livre intitulé, *Réflexions morales, politiques, historiques & littéraires sur le théâtre*, sans nom d'auteur; à Avignon, chez *Marc Chave* imprimeur & libraire.

L'auteur paraît être un de ces fanatiques qui commencent depuis quelque tems à lever la tête, & qui se déclarent les ennemis des rois, des loix, des usages & des beaux arts. Cet homme pousse la démence jusqu'à traiter Corneille d'impie. Il dit que le parallèle continuel que Corneille fait des hommes avec les dieux, fait tout le sublime de ses pièces. Il anathématise ces beaux vers que Cornélie dans la mort de Pompée adresse aux cendres de son mari:

*Oui, je jure des dieux la puissance suprême,  
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,  
Car vous êtes plus cher à ce cœur affligé, &c.*

& voici comme cet homme s'exprime :

„ Mettre des cendres au-dessus de la puissance des  
„ dieux qu'on adore, est-il rien de plus faux & de  
„ plus insensé ? Cette pensée tournée & retournée, est  
„ répétée en mille endroits dans les tragédies de Cor-  
„ neille. Ce fou, qui aux petites maisons se disait le  
„ père éternel, & cet autre qui se croyait Jupiter, ne  
„ parlaient pas plus follement, &c.

Il faut voir quel est ici le fou, si c'est le grand Corneille ou son détracteur. Ce pauvre homme n'a pas com-

pris, que, *pour dire encor plus*, ne signifie, & ne peut signifier que la cendre de Pompée est au-dessus de la divinité, mais que la cendre de son époux est plus chère à Cornélie que les dieux qui n'ont pas secouru Pompée. Ce sentiment qui échape à une douleur excessive, n'a jamais déplu à personne. Le détracteur prétend-il qu'on doive sur le théâtre adorer dévotement Jupiter & Vénus ? que prétend-il ? que veut-il ? & qui de Corneille ou de lui mérite les petites maisons ? Laissons ces misérables compiler des déclamations ignorées. Le mépris qu'on a pour eux est égal au respect qu'on a pour le grand Corneille.

---



---

## D I S C O U R S

*Prononcé par PIERRE CORNEILLE, Avocat général à la Table de Marbre de Normandie, le 22. Janvier 1647. lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française, à la place de Monsieur Maynard.*

M E S S I E U R S ,

**S'**IL est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, & que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche que pour les idées qu'il emprunte de son imagination, j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissemens qu'ont reçu jusqu'ici mes ouvrages, & que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvemens de l'ame, puisque dans la joye la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devait achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon faible, prenant possession des graces qu'il vous a plu me faire : je

ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que son caprice n'élève au plus haut de la roue sans aucun mérite, que pour mettre plus en vûe les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurais de la peine à m'en consoler, si je ne considérais que vous rapellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joye n'est qu'un épanouissement du cœur, & si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est faite, une certaine liquefaction intérieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages & des tempêtes, dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité & violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, & qui se contentant de se mêler & de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos grands maîtres du théâtre, qui n'ont jamais amené leurs héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient arrêtés là tout aussi-tôt, sans faire des efforts inutiles

tiles à représenter leur satisfaction , dont ils fa-  
vaient bien qu'ils ne pouvaient venir à bout.

Vous êtes trop équitables , pour exiger de leur  
écolier une chose dont leurs exemples n'ont pû  
l'instruire , & vous aurez même assez de bonté  
pour supléer à ce défaut , & juger de la grandeur  
de ma joie par celle de l'honneur que vous m'a-  
vez fait , en me donnant une place dans votre  
illustre compagnie. Et véritablement , Messieurs ,  
quand je n'aurais pas une connaissance particulière  
du mérite de ceux qui la composent ; quand je  
n'aurais pas tous les jours entre les mains les ad-  
mirables chefs-d'œuvre qui partent des vôtres ;  
quand je ne saurais enfin autre chose de vous ,  
sinon que vous êtes le choix de ce grand génie ,  
qui n'a fait que des miracles , feu monsieur le car-  
dinal de Richelieu ; je serais l'homme du monde  
le plus dépourvû de sens commun , si je n'avais  
pas pour vous une estime & une vénération tou-  
jours extraordinaire , quand je vois que de la mê-  
me main , dont ce grand homme sapait les fon-  
demens de la monarchie d'Espagne , il a daigné  
jetter ceux de votre établissement , & confier à  
vos soins la pureté d'une langue , qu'il voulait  
faire entendre , & dominer par toute l'Europe.

Vous m'avez fait part de cette gloire, & j'en tire encor cet avantage, qu'il est impossible que de vos savantes assemblées, où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures & les parfaites connaissances, qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens, dont la nature m'a favorisé, mettront en un plus haut degré ma réputation; & feront remarquer aux plus grossiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y fera coulé du vôtre, & quels nouveaux ornemens le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois, Messieurs, parmi cet excès d'honneur, & ces avantages infaillibles, que ce n'est pas de vous que j'atens ni les plus grands honneurs, ni les plus grands avantages? Vous vous étonnerez, sans doute, d'une civilité si étrange: mais bien loin de vous en ofenser, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé monseigneur le Chancelier, & que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espère & ces honneurs & ces avantages dont je vous parle, puisqu'il a bien voulu être le protecteur d'un corps si fameux, & qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit; en devenir un

des membres , c'est devenir en même - tems une de ses créatures ; & puisque par l'entrée que vous m'y donnez je trouve & plus d'ocasions , & plus de facilité de lui rendre mes devoirs plus souvent , j'ai quelque droit de me promettre , qu'étant illuminé de plus près , je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages , avec plus d'éclat & de vigueur , les lumières que j'aurai reçues de sa présence. Comme c'est un bien que je devrai entièrement à la faveur de vos suffrages , je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnaissance envers ceux qui me l'ont procuré ; & qu'encor qu'il soit très - vrai que vous ne pourriez donner cette place à personne , qui se sentît plus incapable de la remplir , il n'est pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à personne , ni qui l'eût plus ardemment souhaitée , ni qui s'en fût votre redevable en un plus haut point , ni qui eût enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins & de toutes ses forces au service d'une compagnie si célèbre , à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les mériter.

*Fin du tome douzième.*

---

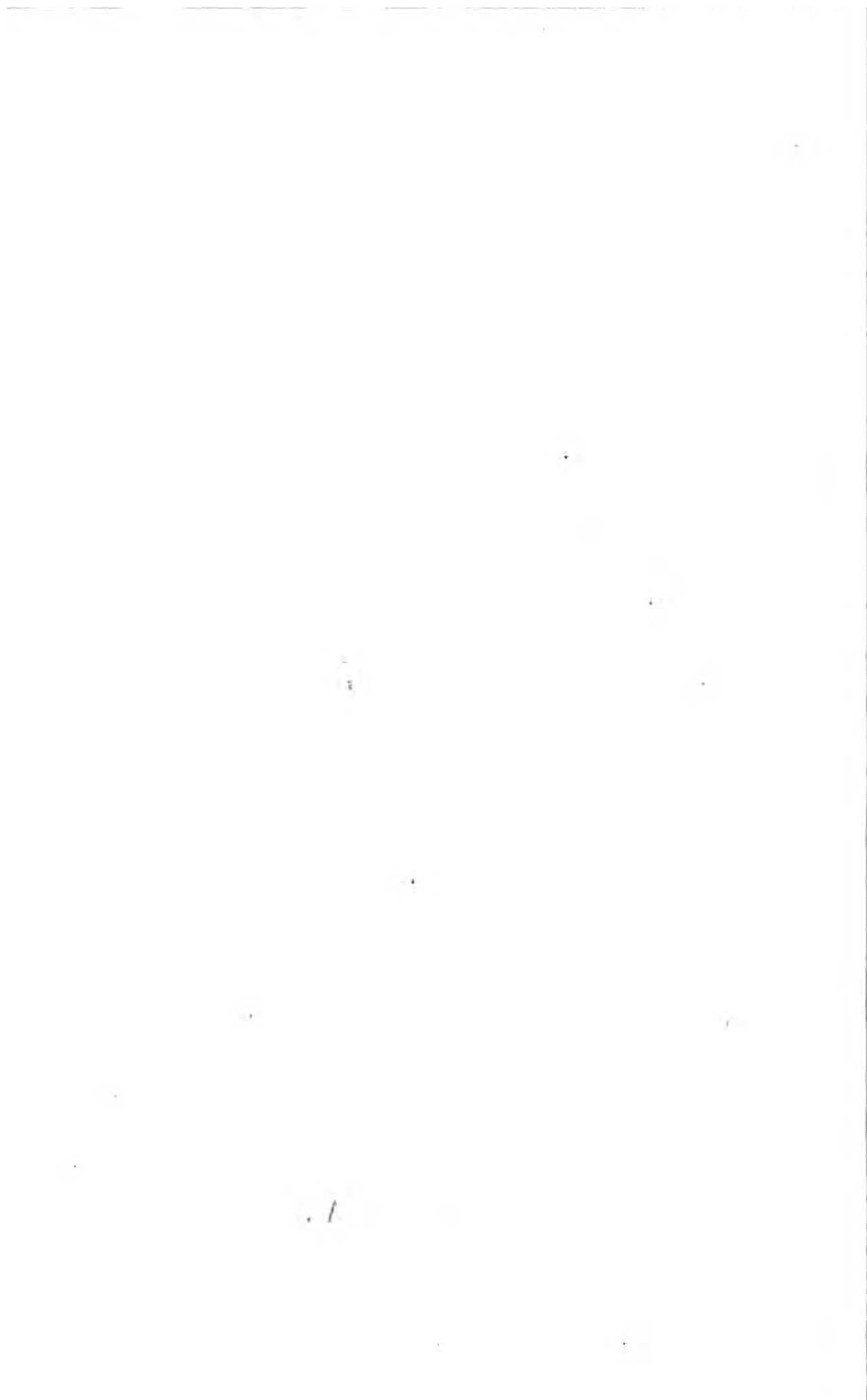
# TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce douzième volume.

<i>D</i> édicace pour la comédie intitulée LA PLACE ROYALE.	pag. 3
<i>A</i> cteurs.	6
LA PLACE ROYALE, comédie.	7
<i>Examen de cette pièce.</i>	97
<i>D</i> édicace pour L'ILLUSION COMIQUE, comédie.	103
<i>A</i> cteurs.	106
L'ILLUSION, comédie.	107
<i>Examen de cette pièce.</i>	211
<i>Trois discours de P. CORNEILLE.</i>	
I. <i>De l'utilité &amp; des parties du poëme dramatique.</i>	215
II. <i>De la tragédie, &amp; des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire.</i>	253
III. <i>Des trois unités, d'action, de jour &amp; de lieu.</i>	301
<i>Vie de PIERRE CORNEILLE, par Bernard de Fontenelle son neveu.</i>	327
<i>Réponse de l'éditeur à un détracteur de CORNEILLE.</i>	349
<i>Discours de P. CORNEILLE à sa réception à l'Académie Française.</i>	351



L I S T E  
D E S  
SOUSCRIPTEURS.



---

200. SA MAJESTÉ LE ROI DE FRANCE.

A<sub>o</sub>

- Mrs. Abeille , de la société royale de Londres.  
le comte d'Adda , à *Turin*.  
Fred. Chrif. Lencke Adeler , gentilhomme Danois.  
d'Agincourt.  
l'abbé d'Aidié.  
d'Aigrefeuille , premier président en la chambre des  
comptes , aides , &c. à *Montpellier*.  
Ailliot , intend. gén. de la maison du roi de Pologne.  
Ainslie fils , négociant à *Bordeaux*.  
le marquis Vincent Alamanni , à *Florence*.
4. Alard.  
l'abbé Alary , de l'académie Française.  
le comte d'Albermale.  
le marquis d'Albertas.  
d'Alembert , de l'académie Française , &c. &c.  
Allain.  
Jean Allut , à *Montpellier*.  
d'Amblimont.  
le marquis d'Amboise de Clermont.  
le comte d'Ancram.  
le comte d'Anhalt , adjudant gén. de S. A. S. en Saxe.  
Antoine , à *Verfailles*.  
Arch.

Aa ij

Mrs. 2. le marquis d'Argenson.

2. le marquis d'Argental , ministre de Parme.

Me. d'Argeville.

de l'Armenerie.

2. B. Arnaud , de *Cadix*.

d'Arneville.

d'Arnou.

Arouhard de Bugnon , lieutenant général de l'amirauté , à *la Rochelle*.

le prince d'Attingen.

Aubourg , entrepreneur des bâtimens du roi.

5. Audibert l'ainé fils , à *Marseille*.

le lord Avocat d'Ecoffe.

Me. d'Auriac.

Avril de Charnacé.

le comte d'Aufin , conseiller des états provinciaux de S. A. S. à *Bareith*.

d'Autigny , commissaire des guerres , à *Strasbourg*.

2. le marquis d'Autrey.

4. le duc d'Ayen.

Ayrault de Saint Denis , à *Angers*.

## B.

Mrs. Bacon , avocat.

le baron de Bagge.

Bailli , garde des tableaux du roi.

le marquis de Balesta.

le lord Balheart.

Mrs. de Ballière , de l'académie de Rouen.

l'évêque de Bangor.

Barbot , président au parlement de Bordeaux.

Barbri , procureur au châtelet.

Bardy , conseiller à la cour des aides.

9. S. A. S. MGR. LE MARGRAVE DE BAREITH.

le général Barey.

George Barker.

le marquis de Barolles , à *Turin*.

Baron.

Barrada l'aîné.

de Barraly.

Barre , colonel.

Barret , à *Bruxelles*.

2. Daniel Bartholomæi , libraire à *Ulm*.

Bartholoni , marquis de St. Philippe , commandant  
de Parme.

le baron de Bassevitz , conseiller intime &c. à *Bareith*.  
l'abbé de Baffinette.

12. J. F. Baffompierre , libraire à *Liège*.

de la Bâtie , avocat général honoraire au parlement  
de *Grenoble*.

le Batteux , de l'académie Française.

Baudard de Vaudefir.

Baudoïn.

Jean Geofroi Bauer , libraire à *Strasbourg*.

2. S. A. S. E. MONSEIGNEUR L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE.

S. A. S. E. MADAME L'ÉLECTRICE DE BAVIÈRE.

MONSEIGNEUR LE DUC CLEMENT DE BAVIÈRE.

MADAME LA DUCHESSE DE BAVIÈRE.

Mrs. le Bault , conseiller au parlement de Dijon.  
Baurot , premier secrétaire de la chancellerie.  
Bazard , avocat.

10. le prince de Beaufremont.

2. de Beaumont.

de Beauregard , receveur général des domaines , à *Paris*.  
de Beauvais Razeau , à *Bruxelles*.

le prince de Beauvau , capitaine des gardes du corps.

Madame la princesse de Beauvau.

Becat.

Bechet , docteur de Sorbonne.

Beckingham.

Melchior Beckmann , négociant à *Bordeaux*.

Beckstein d'*Hambourg*.

de Beelen , greffier au conseil des finances , à *Bruxelles*.

de Behic fils , à *Cadix*.

de Behic jeune , à *Cadix*.

l'évêque de Bellay.

Bellegarde , receveur général des domaines.

de Belmont , directeur du spectacle à *Bordeaux*.

le comte Orlando de Benino , à *Florence*.

2. Bennet.

le comte de Bentheim.

le chevalier Jean Bentinck , capitaine de vaisseau.

de Bercenay , lieutenant général de police , à *Troyes*.

le baron de Berckem.

de Berg , à *Bruxelles*.

P. Bercks , à *Bruxelles*.



Mrs. 2. de Berkenroode, ambaff. d'Hollande à *Paris*  
de Berg, à *Bruxelles*.

Bergeon, négociant à *Montpellier*.

de Bernada.

3. Bernard le fils, à *Francfort*.

12. S. E. le cardinal de Bernis.

2. S. E. le baron de Bernstorff, ministre & secrétaire  
d'état, à *Copenhague*.

l'abbé Berta, à *Turin*.

Berthelot de faint Alban, conseiller au parlement,

Berthou libraire, à *Cambray*.

le lord Robert Bertie.

Bertier.

2. Bertin, secrétaire d'état, &c. &c.

Bertin, trésorier des parties casuelles.

Bertin.

Bertrand, médecin.

le marquis de Beuveron.

de Beywegh, à *Bruxelles*.

de Biardin.

de Bienaffis.

Bigge.

Bigot de Cherelles, de l'ordre de St. Louis.

6. Biroffe, libraire à *Toulouse*.

le chevalier Blacket.

Blanchenay, banneret à *Morges*.

Me. Blondel.

du Bois, premier commis de la guerre.

Mrs. de Boifmorel.

2. de Boifriou , à *Cadix*.

de Boiffemont.

3. Bollioud de St. Julien.

le baron de Bonlez , à *Bruxelles*.

Bonnet , payeur des rentes.

de Bonneval.

Bontentui l'anglois.

S. E. le baron de Borck , ministre d'état , & de  
guerre , à *Berlin*.

le baron de Borcken , envoyé extraordinaire de  
Dannemarck à *Berlin*.

Bornet.

Boscherou , avocat au parlement.

le comte de Bose , grand maréchal de la cour de  
Bareith , &c. &c.

de Bosseville , à *Roüen*.

25. L. G. la Bottiere , libraire à *Bordeaux*.

3. les frères la Bottiere , libraires à *Bordeaux*.

Boucau , procureur général des enquêtes.

2. Joseph Bouchard , libraire Français à *Florence*.

2. Pierre le Boucher , libraire à *Roüen*.

Bouier , à *Geneve*.

le marquis de Bouflers , menin de Monseigneur le  
Dauphin , à *Luneville*.

Me. la marquise de Bouflers.

de Bougainville de l'académie Française.

6. S. A. le duc de Bouillon.

10. de Boulongne , intendant des finances.

Mrs. 2. de Boulongne , trésorier général de l'extraordinaire des guerres.

le marquis Bourbon del Monte , gouverneur général de Livorne pour LL. MM. II.

Bourbonne , président au parlement de Dijon.

M<sup>e</sup>. de la Bourdonnais.

24 .Bouret , fermier général. &c. &c.

le comte de Bourghauſſe , gouverneur de Bude.

Bourgongne , fermier du roi.

Boutin , intendant de Guyenne.

2. de Bouveric.

Boyer , ministre du roi à *Gènes*.

Boyer de Font Colombe , à *Aix*.

de Brachmann , conseiller d'état à *Copenhagen*.

H. Ch. de Brackans , dit de Viefenhutten à *Bruxelles*.

M<sup>e</sup>. de Bracq.

le duc de Brancas.

Madame la duchesse de Brancas douairière.

le général Braunfurd.

Breton , docteur régent , en l'université d'Orléans.

le chevalier Brezé.

Briou , intéressé dans les fermes du roi.

Brocas & Humblot , libraires à *Paris*.

le maréchal duc de Broglio.

le comte de Broglio , lieutenant général.

Bronzet , médecin du roi.

Brun , directeur des postes de l'armée.

3. M<sup>e</sup>. Brunet.

4. M<sup>e</sup>. Brunet.

Mrs. Adhemar de Brunier de Monteil.

12. le marquis de Brunoy , premier maître d'hôtel du roi.

S. A. S. MGR. LE DUC REGNANT DE BRUNSWICK.

de Buffon.

Buiffon de Tournes le cadet , à *Geneve*.

le baron de Bulou , gentilhomme de la chambre du  
roi de Dannemarck.

Buquet de Montraillier.

Burgoyne , colonel.

de Buffy , ci-devant ministre en Angleterre.

le chevalier John Byng , à *Londres*.

### C.

Cabanis le cadet , à *Geneve*.

6. Cailleau , libraire à *Paris*.

le chevalier Jean Calcraft.

le comte de Calemborg , ministre de Saxe , à *Munick*.

2. Calzabigi , à *Bruxelles*.

Mgr. l'archevêque duc de Cambrai.

le lord Frédéric Campbell.

le chevalier Jaques Campbell.

de Campan , avocat du roi , à *Montpellier*.

Campe , conseiller , à *Hanau*.

Cannac , à *Lyon*.

2. le comte de Cantillana , ambassadeur de Naples.

Caradeuc de la Chalotais , procureur général au  
parlement de Bretagne.

J. Adam de Carlovitz , à *Bruxelles*.

- Mrs. Carquet , médecin à *Montpellier*.  
Carracciolo , duc delle Grotaglie , à *Naples*.  
le marquis de Carrail , à *Turin*.  
M<sup>e</sup>. Carré Delorme.  
Cassendi , avocat au conseil.  
Cassot , à *Cadix*.  
Castel , quai de Gefvres , à la reine de France.  
de Castillon , avocat , & des jeux floraux.  
Catt , lecteur de sa M. le roi de Prusse.  
du Cayer , à *Bruxelles*.  
le comte du Cayla , lieut. gén. gouv. de *St. Omer*.  
Cayla fils , à *Geneve*.  
du Caylas , conseiller au parlement de Provence.  
de la Caze , médecin.  
le comte de Cazelet , à *Turin*.  
2. le baron de Cazier , à *Bruxelles*.  
18. Cazin libraire , à *Rheims*.  
de Cederfeld , conseiller d'état , à *Copenhagen*.  
César , secrétaire de S. A. R. le prince Henri de  
Prusse , frère du roi.  
3. Chaboceau Grand-Maison , libraire à *la Rochelle*.  
de Chaleon , conseiller au parlement de Grenoble.  
le chevalier Robert Chambers.  
6. Chamouzet , intendant des hôpitaux militaires.  
de Champonin , premier commis de la guerre.  
de Champcours.  
de la Chapelle.  
6. de la Chapelle , libraire.  
Chappe , à *Paris*.

- Mrs. 9. Chapuis l'ainé, & fils, libraires à *Bordeaux*.  
Charliers, de Borghravenbroeck.  
Charlos.  
le baron de Châteauneuf.  
le marquis du Châtelet de Courcelles, à *Bruxelles*.  
le comte du Châtelet Lomont, min. plén. à *Vienne*.  
le chev. de Chatelux, colon. de la Marche Province.  
2. le marquis de Chauvelin, ambassadeur à *Turin*.  
l'abbé de Chauvelin, conseiller au parlement.  
Chenevière, premier commis de la guerre.  
2. M<sup>e</sup>. Cheron.  
le lord comte de Chesterfield.  
2. Chevillon, libraire à *Orléans*.  
2. le duc de Chevreuse, gouverneur de *Paris*.  
le prince de Chimay.  
Choffard.  
20. le duc & madame la duchesse de Choiseul.  
le duc de Praslin Choiseul, min. des affaires étrangèr.  
le comte de Choiseul Beaupré, maréchal de camp.  
le marquis de Choiseul Beaupré, colonel à la suite  
de Dauphin étrangèr cavalerie.  
Madame la marquise de Betz Choiseul.  
de Cideville.  
le marquis de Clavière, lieutenant général.  
Clément, receveur des tailles, à *Dreux*.  
Clerc l'ainé.  
6. S. A. S. MGR. LE COMTE DE CLERMONT PRINCE.  
4. le comte de Cobentzel, min. plén. de sa Maj. Imp.  
la veuve Coignard, à *Dijon*.



Mrs. 5. Coindet , à *Paris*.

l'abbé Colbert.

Colin de St. Marc , receveur général des fermes.

Colin.

Collé.

Collet, conseil. de la ch. des finances à Coppenhague.

Collin.

60. la compagnie de messieurs les fermiers généraux.

25. la compagnie des vivres de Flandres & d'Allemagne.

15. la compagnie des vivres méridionaux.

de la Condamine , de l'académie Française.

10. S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

l'abbé de Condillac , précep. de mgr. le P. de Parme.

l'évêque de Condom.

2. Constant d'Herminches , commandant la compagnie  
colonelle des gardes suisses en Hollande.

Constant , capitaine suisse au service d'Hollande.

de Cossigny , ingénieur en chef des deux Bourgognes.

le chevalier Cotton.

le marquis de Coudrey.

de la Cour.

Courlevaux , procureur au châtelet.

de Courteilles , conseiller d'état.

de Courteilles , conf. d'état , & intend. des finances.

le comte de Courten.

de Courten , major suisse.

le marquis de Courtenvaux , cap. col. des cent suisses.

le chevalier Jaques Coutts.

le chevalier Craufurd.

- Mrs. 5. Crawford , à *Londres*.  
le baron de Creutz , à *Bruxelles*.  
le chevalier Jean Crewe.
8. de Croismare, gouverneur de l'école militaire, &c.  
le chevalier Thomas Croule.
4. Crozat , libraire à *Toulouse*.  
de Crumpigen , à *Bruxelles*.  
le comte de Cucé, maître de la garde-robe , à *Versailles*.  
le marquis de Curzai , lieutenant général.
4. le comte de Czernicheff , ambass. de Russie à *Paris*.

D.

15. SA MAJESTÉ LE ROI DE DANNEMARCK.  
6. SA MAJESTÉ LA REINE DE DANNEMARCK.  
7. S. A. R. MGR. LE PRINCE ROYAL DE DANNEMARCK.  
2. S. A. R. MGR. LE PRINCE FRED. DE DANNEMARCK.  
2. LL. AA. RR. MESDAMES LES PR. DE DANNEMARCK.
- Mrs. le chevalier Jean Dabrymple , à *Londres*.  
Dabzac , à *Paris*.  
Daine , maître des requêtes.  
le marquis Dalesme , ministre de France à *Manheim*.  
Dalon , conseiller au parlement de *Bordeaux*.  
Dalpech de Merainville , conseiller d'état.  
Lazare Damiani , négociant à *Livorne*.  
Dangevilliers , gentilhomme de la manche de S. A.R  
monseigneur le duc de Berry.  
Dangirac l'ainé , négociant à *Bordeaux*.

4. Madame la duchesse d'Anville.

Mrs. le marquis Dargence , à *Angoulême*.

Darinzon.

7. David , libraire à *Aix*.

Davignon.

Davray.

le comte Daun , à *Munick*.

Dazaincourt , lieutenant colonel.

Deccarrette , négociant à *Bordeaux*.

Demarais , directeur des vivres de l'armée.

le chevalier George Dempster.

le comte Denbigh.

2. M<sup>e</sup>. Denis.

Derviau de Villars.

Defagulier , colonel de Royal artillerie , au service  
d'Angleterre.

2. Desbrières.

Desmé , docteur de Sorbonne.

Desparbés.

le comte Despiez , maréchal de camp.

Des Rivières.

Des Ventes , libraire à *Dijon*.

Devin , à *Bruxelles*.

Devin.

3. S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC REGNANT DES  
DEUX PONTS.

4. S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE PALATIN DES  
DEUX PONTS.

5. S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE CHARLES DES  
DEUX PONTS.

Mrs. le comte Dezzar d'Einfidel.

le baron de Diede, chambellan du roi, à *Copenhagen*.

le baron de Dietrichstein, ministre plénipotentiaire  
de LL. MM. Imp. à *Copenhagen*.

Dithmar de Schmidveiller.

Doniffan de Citran, de l'ordre de Saint Louis.

Donnadiou, négociant à *la Rochelle*.

6. Douel.

le marquis Drouville, ministre de France à *Liège*.

le chevalier George Drummond.

4. Me. Dubocage.

Ducasse, avocat.

Duché, proc. gén. à la cour des aides de *Montpellier*.

74. Duchefne, libraire à *Paris*.

Duclos, de l'académie Française.

Dudoignon, capitaine au régiment de la Fère.

J. M. A. Dufour.

Dumoray, à *Paris*.

2. Dundafs, à *Londres*.

3. o Dune.

le comte Dunmore.

Dupan, ancien conseiller d'état, & Du Commun,  
à *Geneve*.

Dupati, trésorier de France.

Dupré, président à *Grenoble*.

Me. Dupré de faint Maur.

Duquesney.

Mrs. le duc de Duras.  
le président Durey de Noinville.  
Durfort Civrac.  
Durival , lieutenant général de police à *Nancy*.  
Duriza , consul d'Espagne à *Bordeaux*.  
Durnaude , à *Paris*.  
Dutartre , notaire.  
Dutartre de Bourdonné , payeur des rentes.  
Dutaft , de *Bayonne*.  
Dutafta , négociant à *Bordeaux*.  
Duval d'Epinoi , secrétaire du roi.  
Duvergier , à *Cadix*.  
Duvillard , à *Geneve*.

E.

Mrs. le chevalier Jean Eden. :  
le Lord Edgecumbe.  
2. le colonel Edmonfton.  
le comte d'Eglington.  
le comte d'Egmont , grand d'Espagne.  
le Lord Elibank.  
le baron d'Ellerodt , premier ministre à *Bareith*.  
le baron d'Ellerodt , ministre intime à *Bareith*.  
le baron d'Ellerodt, conf. intime de régence à *Bareith*.  
l'abbé d'Erbigny , chanoine à *Rheims*.  
Efrable , secrétaire de la cour du parlem. à *Bordeaux*.  
S. A. S. MONSEIGNEUR LE COMTE D'EU.  
le comte van Eyck , envoyé extr. de Bavière à *Paris*.  
Tom. XII. B b

F.

- Mrs. Conrad Fabritius , négociant à *Copenhagen*.  
Inst. Fabritius , banquier de la cour , à *Copenhagen*.  
de Fagel , à *la Haye*.  
Faget , à *Orthez*.  
Farcheville , président honoraire du parlement.  
Farenne l'ainé.  
de Fargés , maître des requêtes.
2. Favard.  
Fauche , libraire à *Neufchâtel*.  
Faure , directeur des domaines.  
Faure , premier président , juge - mage en la séné-  
chaussée , & siège préfidial de *Montpellier*.
2. frères Faure , libraires à *Parme*.  
Jean Federighi , sen. & surintendant général des  
biens de S. M. I. à *Florence*.  
Mlle Felix.  
Féloyal , négociant à *Nismes*.  
le comte Ferniani de Faenza.  
le marquis Antoine Feroni , à *Florence*.  
Ferrand.  
Ferrière fils , négociant à *Bordeaux*.  
Fijan de Talmay.  
Charles Fityroy.  
Fizeaux de Clément , rue St. Honoré.  
L. Flamarin , vicaire général de Rodez.
2. Flech , conf. de S. A. R. Madame Amélie de Prusse.  
de Fleurieu , ancien prévôt des marchands , à *Lyon*.



- Mrs. 2. le duc de Fleury.  
Folard , doyen , prieur de Valdieu.  
le chevalier Folard , ministre de France à *Munick*.  
de Foncemagne , de l'académie Française.
2. Fontemoieug , à *Livorne*.  
de Fontenex , secrétaire du cabinet , & des comman-  
demens de S. A. S. Mgr. le duc de Deux Ponts.  
Madame la comtesse de Forbach.  
Forel , à *Morges*.  
Fornier , à *Cadix*.  
le chevalier Alexandre Forrester.  
Madame la marquise de Fortia.  
Fortier , notaire à *Paris*.  
M<sup>e</sup>. Foffe.  
Foucard d'Olimpie , à *Alais*.  
l'abbé Fouché.  
Foulon, intend. de la guerre & de la mar. à *Versailles*.
2. Fournier , libraire de la cour.  
Fournier , à *Versailles*.
5. Fox , secrétaire d'état , à *Londres*.  
Stephen Fox Esq.  
Marc Fraissinet , négociant à *Montpellier*.  
Mlle de Francés.  
de Franchelin , président à *Mâcon*.  
le baron de Franckemberg, chamb. de S.A.S. à *Cassel*.
5. François , libraire à *Amiens*.  
Franque , architecte du roi.  
de Franquières , conf. hon. au parlem. de Grenoble.  
le comte de Fraula , à *Bruxelles*.

Mrs. de la Frenaye , maître ès arts.  
Fretau , maître des comptes.  
Frid , professeur en droit à *Strasbourg*.  
de Frique , directeur des diligences de Flandres.  
M<sup>e</sup>. de Frouville.  
... le comte de la Frulaye.

G.

Mrs. Gardoy.  
de la Gallaière , chancelier de *Lorraine*.  
Gallatin Saladin , capit. suisse au service de France.  
le prince Gallitzin , à *Petersbourg*.  
Gando.  
2. l'évêque de Gap.  
Gastaldi , ministre de Genes à *Turin*.  
6. Gaude , libraire à *Nismes*.  
Gaude fils , à *Nismes*.  
2. Paul Gauffin.  
Gautier , à *Paris*.  
2. Gayot , intendant de l'armée.  
de la Genac , baron de Vauvert.  
le Gendre , garçon de la chambre de Mgr. le Dauphin.  
le Gendre.  
Genève , ancien échevin , à *Lyon*.  
6. M<sup>e</sup>. Geoffrin.  
Geoffroi , secrétaire du roi.  
Geoffroi de Montigny.  
old Germain , écuyer de Mgr. le Dauphin.  
2. Gervinai , à *Cadix*.

Mrs. Gigots , à *Paris*.

Gilbert.

le chevalier Alexandre Gilmore.

le sénateur Laurent de Ginozi ; à *Florence*.

le chevalier de Giraud d'Arles.

9. Giroud , libraire de S. S. à *Avignon*.

Godefroy , contrôleur général de la marine.

Godheu.

Gogué.

Gonne , écuyer à *Baucaire*.

de Gonnicourt , commissaire des chevaux - légers.

le duc de Gontaut.

2. le duc de Gordon.

le Lord Willams Gordon.

le Lord Adam Gordon.

le capitaine Gordon.

12. S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE SAXE GOTHA.

de Gouillard , recev. général des finances , à *Bordeaux*.

H. Goudal , négociant à *Bordeaux*.

Goudin , premier commis des affaires étrangères.

Goveslier de Monteurel , à *Versailles*.

2. M<sup>e</sup>. de Gourville de Rouën.

le marquis de Gramby.

de Gramm , grand veneur , à *Copenhague*.

3. Madame la duchesse de Grammont.

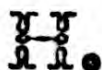
de la Grand - Cour , à *Paris*.

François Granet , négociant à *Toulon*.

Granet , avocat du roi à *Toulon*.

14. Gravelot , professeur de messrs. les ingénieurs du roi

le Lord Gray.  
Mrs. l'évêque de Grenoble.  
Gabriel Grenus.  
20. le marquis de Grimaldi , ambaff. d'Espagne à *Paris*.  
l'abbé de Grimaldi , grand vicaire , à *Roïen*.  
2. Gröll, commif. de la couronne de Pologne, à *Varfovie*.  
Gros de Belpas , préfident à la chambre des comptes.  
Gruel.  
le marquis Pierre Antoine de Guadagni , à *Florence*.  
le ch. Laurent de Guazzefi , int. des postes de *Pife*.  
Guelle , à *Paris*, rue Vendôme.  
Guelle de Tercy , à *Paris*.  
de la Guerche.  
de Guerchi , lieutenant général , ambaff. à *Londres*.  
le chevalier de la Guiche.  
Guidais , ingénieur.  
Gurber de Mondesir.



Mrs. le marquis d'Hademar , grand maître de feu S. A. S.  
Madame la Margrave de Bareith.  
Haillet du Foffé , à *Roïen*.  
le comte de Haimhaufen.  
le chevalier Jean Halb.  
d'Hardencourt , fécetaire du roi.  
Hardivilliers.  
Hareve , à *Paris*.  
le chevalier Jaques Haugton.

- Mrs. Haufch , major général , à *Copenhagen*.  
de Hautefarges.  
le marquis d'Hautefeuille , col. du rég. de Rouergue.  
le comte d'Hautefort , grand d'Espagne.  
d'Hauteville , régisseur gén. des fourages de l'armée.
2. de la Haye.  
de la Haye des Fossés , secrétaire du roi.
2. Heidegger , libraire à *Zurich*.  
Heiff , instituteur de LL. AA. SS. les princes des  
Deux - Ponts.
3. Helvetius.  
von Hemert , négociant à *Copenhagen*.
2. d'Hemery , inspecteur de la librairie de France.  
le président Henaut , de l'académie Française.  
Henin de Beaupré.  
le comte Hennin , chamb. de S. A. S. à Baden-Baden.
4. Herissant , libraire.  
M<sup>c</sup>. Hero.
30. M<sup>c</sup>. la veuve Herold , d'*Hambourg*.  
Heron , premier commis du conseil.  
S. A. S. MGR. LE LANDGRAVE DE HESSE - CASSEL.
2. S.A.S. MADAME LA PRINC. DE HESSE DARMSTADT.  
S. A. S. MGR. LE PRINCE FREDERIC LOUIS LAND-  
GRAVE DE HESSE HOMBURG.  
S. A. S. MGR. LE PRINCE CONSTANTIN LANDGRAVE  
DE HESSE RHINFELS.
3. LL. AA. SS. LES PRINCES DE HESSE.  
Hauchereau , libraire.  
le baron d'Holbach.

Milady Holderneffe.

le lord Holderneffe.

Mrs. le comte de Holnstein , à *Amberg*.

de Holstein , chambellan du roi , à *Coppentague*.

d'Hombre , receveur des tailles , à *Alais*.

de Honteim , à *Bruxelles*.

10. Thomas & Adrien Hope , à *Amsterdam*.

Hope.

10. Horneca , à *Amsterdam*.

le marquis de l'Hôpital.

9. l'Hôtel de ville de Paris.

Madame la comtesse d'Houdetot.

2. Hovius , libraire à *St. Malo*.

Howard , secrétaire d'état.

Jean Houzel.

Jules Gebhard , comte de Hoym.

Huart du Parc.

Hubert , à *Paris*.

Huet , directeur des aides , à *Rouën*.

Hulin , ministre du roi de Pologne.

Hurel , payeur des rentes.

2. S. A. S. LE CARDINAL DE HUTTEN , PRINCE ;

EVEQUE DE SPIRE.



200. LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES , &c.

Mrs. Jannel , intendant général des postes de France.

Jaquets , libraire à *Lille*.



Mrs. 2. Jardel , officier du roi , à *Brains*.

14. Jasperd , libraire à *Berlin*.

Jaucourt , à *Paris*.

de Jeromière , secrétaire du roi.

Joly , contr. ambulante au département de *Toulon*.

le Ch. Jean Jones , control. de royal artil. à *Londres*.

l'abbé Fr. Iraldi , à *Munick*.

de Juel , grand baillif de *Fifnie*.

2. Jaques Jugla , à *Cadix*.

**K.**

Mrs. le comte de Kaiferstein.

de Kalckreuth , adjudant général de S. A. R. à *Dresde*.

S. E. le comte de Kaunitz , ministre d'état à *Vienne*.

Keat , à *Londres*.

de Keerle , à *Bruxelles*.

de Keralio.

le comte de Kettler , général des armées de S. M. I.

Killican , à *Londres*.

Chrétien Bourgrave de Kirchberg.

Kloguen , à *Cadix*.

8. Knoch & Eslinger , libraires à *Francfort*.

le baron de Knuth de Conradsburg , chamb. du roi.

Kolman.

le baron de Korff , ministre plénipotent. de *Russie*.

Jaques Kunhans , à *Zurich*.

L

- Mrs. Labat de Grand-Cour, à *Geneve*.  
le marquis de Labillarderie.
12. de La Borde, banquier de la cour,  
le baron de Lados, à *Brux*.  
Ladot.  
Laferté l'ainé.  
de Lagarde, ancien commis des guerres.
2. Lagier, agent de change.  
de Laleu, secrétaire du roi.  
de Lalive, introducteur des ambassadeurs.  
Lalleman, négociant.
3. Lalleman & fils, imprimeurs du roi à *Roüen*.  
Lambert, libraire à *Tours*.
5. de Lamoignon de Mallerherbes P.P. de la cour des aid.
4. de Langeron.  
le président de la Lanne.  
de la Lanne, à *Paris*.  
de Lanty, conseiller au grand conseil.  
de La Place.  
de Laporte, ancien intendant du Dauphiné.  
Larcher, maître des requêtes.  
La Traye, à *Brux*.  
duc de Laval, lieutenant général.
15. le duc de Lauragais.  
Madame la duchesse de Lauragais.
6. le comte de Lauragais.  
Laurent fils, négociant au *Mont de Marfan*.

Mrs. de Lauffat.

Me. de Lauffire.

Lebel de Montomer.

Leblanc, commandant des écoles d'artillerie.

8. Leclerc, libraire à *Nancy*.

Lefer, à *Cadix*.

le baron Lenfant.

le Lord George Lennox.

Lenoir.

de Lepart, à *Paris*.

Lersner, à *Bruxelles*.

Le Roy, de l'académie des sciences.

Le Sage, directeur de la manufact. royale, à *Bourges*.

de Lescaille, à *Bruxelles*.

Lienau, négociant à *Bordeaux*.

de Lieuron de saint Chamas.

l'abbé du Ligondés.

de Lille, intéressé dans les fermes.

le comte de Lillebonne, lieutenant général.

3. L'ancien évêque de *Limoges*.

Paul Liquier, à *Cadix*.

Madame la marquise Elisabeth de Litta.

le lord Littleton.

la marquise de Livri douairière.

4. le comte de Lodron.

de Logny, maître des requêtes.

Long & Haldimand, à *Turin*.

de Longueville, major général.

de Lope.

Mrs. de Lope.

le comte de Lorenzi , ministre de France à *Florence*.

le Lorgne , prof. français à l'inst. des nob. à *Florence*.

le marquis de Lorn.

5. S. A. R. MGR. LE PRINCE CHARLES DE LORRAINE.

S. A. le prince Camille de Lorraine.

le prince abbé de Lorraine.

Lorry , médecin.

le comte de Lövenhaupt , maréchal de camp.

Louis fils , négociant à *Lyon*.

le comte de Lowenhaupt gr. éc. & conf. int. à *Bareith*.

de Lucé , env. extr. auprès du roi de Pologne.

l'abbé de Lucé.

Lutton , avocat au parlement.

le comte de Lutzelbourg Imelin.

le duc de Luxembourg.

3. le cardinal de Luynes.

*Lyon* , à *Bruxelles*.

## Mi.

Mrs. 3. Macé , peintre à *Paris*.

Mackay , colonel.

le chevalier Jean Rofs Mackie.

Macquer , notaire.

Magon de la Balüe.

Magon de St. Malo.

6. Magon & Lefer , à *Cadix*.

Magon , directeur de la compagnie des Indes.

Maillard , contrôleur des domaines.

**Mrs. Maillet du Clairon.**

2. de Maimbourg , capitaine dans Tournaisis.  
de Maizières , secrétaire du roi.  
de Malafait , secrétaire de l'intendance à *Caën*.
2. Malherbes , à *la Rochelle*.  
de Manteuil.  
le comte de March.
6. S. A. S. MGR. LE COMTE DE LA MARCHE.
6. de la Marche , ancien premier président à *Dijon*  
de la Marche , premier président à *Dijon*.  
de Marcheval , intendant du Dauphiné.  
Madame la marquise de Marcieu.
2. le comte de la Marck , grand d'Espagne.  
Marclesy.  
Maria , à *Bruxelles*.
6. le marquis de Marigny , surint. des bâtimens du roi.  
Marin , commissaire de la marine.  
de Marinier , commissaire des guerres.  
de Marivaux , de l'académie Française.  
le baron de Marivetz.  
Marmet.  
Marquer , procureur général des finances.  
Nicolas Marsen d'*Hambourg*.
2. le marquis de Martel.  
Martin , premier secrétaire de l'intendance à *Grenoble*.  
Maffon de la Motte , avocat à *Paris*.
2. de Matignon.  
Maucier , à *Paris*.  
Mauducson , à *Paris*.

Mrs. Maulevrier.

le chevalier Mann , ministre d'Angleterre à *Florence*.

Mayeuvre fils , négociant à *Lyon*.

Mayeux de *Besançon*.

Mayeux le jeune , à *Metz*.

Mlle Mazarelli.

Etienne Mazonod , à *Cadix*.

Mean.

Madame de Meaux.

Mecuffon , libraire à *Bar-le-Duc*.

3. Melleville , libraire à *Laon*.

Pierre Merian , à *Basle*.

le marq. du Mesnil , lieut. gén. & com. en Dauphiné.

de Meulan , A. G. des finances.

Meurice de Courmont , à *Abbeville*.

Michel , chevalier de l'ordre du roi , à *Orléans*.

Michel.

Michel.

le chevalier de la Michodiére.

Michon , de l'académie de *Nismes*.

Michon , à *Lyon*.

Michoy , à *Paris*.

le chevalier George Midleton.

Milles.

de Millet.

Milliken de Milliken.

Madlle. Minault.

le comte de Minucci , à *Munick*.

le Mire , graveur.



Mrs. Mirey.

Miffon , à *Bruxelles*.

Mitchel , directeur de la verrerie.

Moermann d'Oudevalle.

le comte de Molcke , grand maréchal de la cour [de  
Dannemarc.

Mongenot , à *Versailles*.

Monnet , à *Paris*.

Monnier , négociant.

onoyer.

le vicomte de Montague.

le marquis de Montalembert , maréchal de camp.

Madame la marquise de Montaynard.

6. de Montazet , archevêque de *Lyon*.

de Montcrif , de l'académie Française.

de Montelou , directeur gén. des fermes du tabac.

l'abbé Montet , trésorier de la paroisse saint Benoit.

le baron de Montfaucon.

Madame la marquise de Montferrat.

le colonel Montgomméri.

de Monticourt , lieutenant de la prévôté de l'hôtel.

de Montigny , de l'académie des sciences.

le marquis de Montmirel.

le baron de Montpéroux , résident du roi , à *Geneve*.

l'abbé de Monty , instituteur du duc de Bourbon.

Moreau , procureur du roi.

Morgan , banquier à *Paris*.

Morosso , à *Turin*.

Madame la duchesse de Mortemart douairière.

**Mrs. le comte Morton.**

le chevalier de la Mothe, major au régim. de Bresse.  
de la Motte.

Moufle de Champigny, conf. hon. de grand chambre.  
du Moullet, trésorier de France.

5. le Lord Mounstuart.

Mouret.

Moyfton, lieutenant général.

Joseph Mozzi, à Florence.

de Mullendorff, à Bruxelles.

de Muller.

le chevalier Jaques Murray.

## N.

2. S. A. le prince de Nassau Saarbruck.

Mrs. Necker, à Paris.

2. de Nelis, bibliothécaire de l'université, à Louvain.  
de Nelis, professeur en droit, à Louvain.

2. Neny, à Bruxelles.

Nervet, avocat au parlement de Normandie.

2. de Nettine.

de Neully.

de la Neuville.

Nique de la Tillière.

10. le duc de Nivernois.

le comte de Noailles.

2. le comte de Noailles.

4. Nogué, à Bayonne.

Mrs. le Normand.

Norville, trésorier général des maréchauffées.

Nouel.

Robert Nugent, vice trésorier d'Irlande.

Nugent, colonel, gentilh. de la ch. du roi, à *Londres*.

Nugues, trésorier des troupes, à *Douai*.



Mrs. le baron d'Obin, à *Bruxelles*.

Madame la comtesse Obrien de Lismore.

le chevalier Archibald Ogiby.

2. le président Ogier, ambass. de France à *Copenhagen*.

Onflow, colonel.

le ch. Thomas Orby Hunster, lord de la trésorerie.

3. Orell, & Gefner, libraires à *Zurich*.

d'Orillac de Roye, de l'ordre de St. Louis.

20. S. A. S. MGR. LE DUC D'ORLÉANS, PREMIER  
PRINCE DU SANG.

le marquis d'Ormea, à *Turin*.

d'Ortous de Mairan, de l'académie Française.

## P.

### 6. SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

Mrs. de Pachelbel, env. de S. A. S. le Duc des Deux Ponts.

Pacot.

{ 10. S. A. S. MGR. L'ELECTEUR PALATIN.

Tom. XII.

Cc

Mrs. de sainte Palaye , de l'académie Française:

Palis.

Paliffot de Montenoÿ.

le marquis Pallavicini.

le lord , vicomte de Palmerston , à *Londres*.

Panckouke , libraire à *Paris*.

de Pannette , capitaine d'infanterie , à *Trevoux*.

Paolucci.

Papelier , chancelier des Deux Ponts , à *Strasbourg*.

le chevalier Jean Parker.

30. S. A. S. MGR. LE DUC DE PARME , INF. D'ESP. &c.

de Pattin , à *Bruxelles*.

Pattu , notaire à *Paris*.

Pavesy , à *Mantoue*.

le comte de Paumgarten , pr. ambassad. de Bavière à

l'élection du roi des Romains , à *Francfort*.

de Paw , à *Bruxelles*.

le président de Peillac.

le chevalier Pelletier , lieutenant général , à *Metz*.

Pelletier de Mortefontaine.

Pellyon.

Pelvey.

l'abbé de Pennemprat , chanoine à *Morlaix*.

10. S. A. S. MGR. LE DUC DE PENTHIÈVRE.

les frères Périffe , libraires à *Lyon*.

de Perthé , avocat à *Rheims*.

le comte de Pertingue.

le marquis de Peruffis.

Petineau , négociant à *Orléans*.

Mrs. Petit , caissier provincial des postes de France.  
de Picquet , marquis de Mejanès.

5. Pidanfat de Mairobert.

Pigache , avocat.

Pigache , marchand à *Paris*.

Pijon fils , à *Provins*.

le comte de Pille.

Piller.

Pimon , argentier du roi.

Pinchinat & Desfrancs , négocians à *Orléans*.

le marquis de Piné.

le comte Jean Piofaque , à *Munick*.

11. Piffot , libraire à *Paris*.

Pitt , ministre d'état , à *Londres*.

de Pleffen , grand maître des cérémon. à *Copenhaguè*.

le comte Podosky , référend. de la couron. de Pologne.

le comte Podstatski , plénipot. Imp. à *Munick*.

Poitevin , anc. conf. de la cour des aides , à *Montpellier*.

Pombriau.

50. Madame la marquise de Pompadour.

le marquis de Ponnat.

Ponfonby.

de Pontdeveyle.

Pontet de la Croix Maron , de l'ordre de St. Louis,  
provincial de Guyenne.

de Portes , colonel.

le marquis de Portes , président à *Toulouse*.

Pottier , intendant du commerce.

Poulhariez , à *Marseille*.

- Mrs. le marquis de Poyanne , lieutenant général.  
Prasca , à *Cadix*.  
Praul fils , libraire à *Paris*.  
le chevalier de Preaux , mousquetaire du roi.  
de Prenenville , fermier général.  
Prêtre.  
le Prévost de saint André.  
le Prévost , receveur général des fermes de Lorraine.  
Prevost.  
le comte Max. de Preysing , à *Munick*.  
le marquis de Prié , à *Turin*.  
le grand Prieur de St. Germain en Laye.  
le Prieur de l'abbaye de St. Jean de Leon.  
le Prieur de l'abbaye du Pont de Voy.  
3. S.A.R. MGR. LE PR. HENRI DE PRUSSE, FR. DU ROI.  
le baron de Puimorin.  
le général Pulteney.  
le comte de Putbus , capitaine du château , à *Bareith*.

Q.

- Mlle Quinault Dufresne.  
Mr. Quintin , procureur général au parlement de Dijon.

R.

250. LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES DE  
TOUTES LES RUSSIES, ELISABETH,  
& CATHERINE SECONDE, &c.  
Mrs. le baron de Radenhausen , min. d'état de S. A. E.  
l'évêque de *Spire*.



- Mrs. Randon de Boffet , env. extr. à la cour de Ruffie.  
Randon de Pommeri.  
le comte de Rantzau , grand baillif d'Islande.  
le comte de saint Raphaël.  
l'abbé de Raré.  
le chevalier Jaques Rattifon.
4. Ravaux , à *Rennes*.  
Ravaux , libraire à *Rennes*.  
Raynal , secrétaire du roi.  
Regnault , lieut. gén. en la sénéchaussée de *Nismes*.
2. de Régny.  
de Remond , capitaine de cavalerie.  
Renaud , avocat au parlement.  
Renneville , à *Paris*.  
Retif , receveur des tailles , à *Grenoble*.  
le comte de Reventlou , gouverneur de S. A. le P. R.  
à *Copenhague*.  
de Reul , à *Bruxelles*.  
le comte Henri Reus de Plauen.  
le comte Reusl d'Erbach , ch. de l'ordre Teutonique.  
le comte de Rex , ministre d'état , à *Dresde*.
25. Marc Michel Rey , libraire à *Amsterdam*.  
Reycends & Guibert , libraires à *Turin*.  
Rich , lieutenant général.  
le Riche , receveur des finances.  
le chevalier Rigby , vice trésorier d'Irlande.
6. le duc de Richelieu , maréchal de France , gouverneur de Guyenne , &c.  
Richelet.

- Mrs. Richer , directeur des aides , à *Niort*.  
Rigaud , libraire à *Montpellier*.  
le chev. Richard Rigby , vice-trésorier d'Irlande.  
3. Rigolet de Juvigny , conf. au Parlement de *Metz*.  
Rilliet De Normandie , à *Geneve*.  
le prince de Robecq , grand d'Espagne.  
de Roben , conf. privé des conférences , à *Coppenhag.*  
Roberdet , receveur général du sel à *Nuitz*.  
la marquise de la Roché.  
3. le comte de Rochechoüart.  
Rochebrune , commiffaire conseiller du roi.  
Madame la comtesse de Rochefort.  
de Rogier , président , à *Rheims*.  
3. S. A. le prince Louis de Rohan &c.  
6. le Roi , imprimeur du roi à *Caën*.  
de Roiffé , à *Touloufe*.  
le chevalier Rolf.  
de la Rosée , lieutenant général au service de Bavière.  
de Rosenkrantz , chamb. de S. M. le roi de *Dannem*.  
le chevalier David Rofs.  
le chevalier George Rofs.  
Roffin , doyen de la faculté , à *Rheims*.  
van Roffum , à *Bruxelles*.  
le comte de Rothe , lieutenant général.  
le comte de Rothes.  
Rouallé , conseiller au parlement.  
le comte de Roublou.  
de Rougemont , banquier.  
Roujault , président honoraire au parlement.

Mrs. Rouillé , ministre d'état.

Rouffeu , payeur des rentes.

de Rouffille de Champerüe.

Roux , négociant à *Marseille*.

4. Rouzeau - Montaut , imprimeur du roi à *Orléans*.

le duc de Roxburgh.

l'abbé de saint Ruf , à *Grenoble*.

le président Ruffei , à *Dijon*.

## S.

### 2. S. M. LA REINE DE SUÈDE.

Mrs. le comte de Saillant.

Madame de Saint André.

de Saint Ceran , secrétaire du roi.

le marquis de Saint Chamond.

Saint Egide , commissaire des guerres.

2. le comte de Saint Florentin , ministre d'état , &c.

de Saint Hilaire , maître d'hotel ordinaire du roi.

le baron de Saint Julien , à *Paris*.

le comte Alexandre de Saint Vital.

de Sairieu.

Saint Lambert.

l'abbé de Salaber , précepteur de L. A. S. les princes  
des Deux - Ponts.

2. l'abbé de Salema.

De la Salle , à *Verfailles*.

Sallioc , à *Paris*.

le prince Frédéric de Salm Kirchbourg.

le comte de Salvert Montrognon.

- Mrs. le chevalier Jean Sargent.  
Madame la marquise de Sarmoifes.  
le marquis de Saulx.  
- Saurin , de l'académie Française.  
de la Saufin , conseiller au parlement de *Grenoble*.  
3. Madame de Sauvigny , intendante de *Paris*.  
2. FEUE S. A. R. MGR. L'ELECTEUR DE SAXE.  
2. S. A. R. MADAME L'ELECTRICE DE SAXE.  
S. A. R. MADAME LA PRINCESSE JOSEPHE DE SAXE.  
3. LL. AA. RR. MESDAMES LES PRINCESS. CHRISTINE,  
ELIZABETH , & CUNEGONDE DE SAXE.  
le comte de Scarnafis , à *Turin*.  
le comte de Scheel , gouvern. du prince Frédéric de  
Dannemarck.  
2. le baron de Scheffer , ministre de Suède à *Paris*.  
S. Schiler.  
Schlubert , négociant à *Bordeaux*.  
Schmid , secrétaire , à *Berlin*.  
C. Jof. baron de Schmidberg.  
de Schwelinges.  
2. Schübler , conf. de la chambre des finances &c. aux  
Deux-Ponts.  
Schulter , conf. de chancel. de S. A. S. l'év. de *Lubeck*.  
25. le comte André Petrowitz Schwalou , grand maître  
de l'artillerie en *Ruffie* &c.  
20. Schwalou , gr. chambellan de la cour de *Ruffie* &c.  
le chevalier Thomas Scroop.  
le comte de Ségur , maréchal de camp.  
le comte de Seinsheim , à *Munick*.

Mrs. Sellon , ancien résident de Genève à *Paris*.

Senac de Meilhan.

Madame la duchesse Serbelloni.

Serionne.

Ant. de Serristori , sénateur de Florence , chamb.

de LL. MM. Imp. & ch. de l'ordre de St. Etienne.

de Sery de Marigny , procureur au parlement.

Madame la marquise de Sevrailles.

Etienne Seurat , négociant à *Orléans*.

le comte de Shatmore.

le comte de Shelburne.

Sibille , directeur des fermes.

Sinner , bibliothécaire de LL. EE. à *Berne*.

J. Benjamin Smidt , patricien , à *Dantzic*.

Smidt de *Stettin*.

le chevalier Robert Smith.

Snellinck.

le bailli de Solare , ambaff. de Sardaigne à *Paris*.

le marquis de Solare , à *Turin*.

3. le marquis de Sorbar , ministre de Gènes à *Paris*.

le comte de Souastre , colonel de Navarre.

12. S. A. le prince de Rohan Soubise , &c.

Soubry , trésorier de France , à *Lyon*.

Souchay fils , à *Lyon*.

Milady Spencer.

le lord , vicomte de Spencer.

Milord Spencer.

de Sprengporten , env. extr. de Suède à *Copenhagen*.

12. de Stanley , à *Londres*.

- Mrs. 2. le comte de Staremborg, amb. de Vienne à *Paris*;  
de Staffart.  
le Stettmeister de *Strasbourg*, M. Dietrich.  
le chevalier Jn. Stewart Shaw.
2. Madame la princesse de Stolberg.  
le prince Louis de Stolberg.  
le comte de Strathmore.  
de Stretihaguen.  
le Sueur.  
Madame la marquise de Surgères.  
Sylvestre, à *Versailles*.



- Mrs. Tarel, avocat au parlement.  
Targe, professeur à l'école militaire.  
de Tavel, à *la Haye*.  
le marquis Tavistak.  
Taurel.  
Michel Tealdo.  
Teiffier de Marguerite de *Nismes*.  
le Teixier, secrétaire du roi.  
Tercier, ancien prem. commis des affaires étrangères.  
Madame la comtesse Adelaïde de Terring Seefeldt,  
dame de la clef, à *Munick*.  
le comte Maximil. de Terring Seefeldt.  
Madame la comtesse de Tèssè la jeune.  
Thelluffon, à *Londres*.  
Mlle de Thil.  
Madame Victoire du Thil.



Mrs. Thomas.

2. Thompson.

de Thomé, conf. hon. au parlement de Dauphiné:

Thorin, directeur des aides, à *Roye*.

de Thott, min. d'état, & du gr. conf. à *Copenhagen*:

J. Thuet, conf. du roi, receveur des eaux & forêts,  
à *Montauban*.

le marquis de Thybouville.

de Tiège, à *Bruxelles*.

2. Tiepolo, ambassadeur de Venise à *Paris*.

Tighe, à *Londres*.

2. du Tillot, à *Parme*.

4. Tilliard, libraire.

le Lord Tirauley.

Titon du Tillet.

Torel de Compigneuil, trésorier de France, à *Lyon*:

le vicomte Torrington.

le comte de la Tour Dupin.

de la Tour, avocat gén. au parlement de *Grenoble*.

Jaques de Tournes, à *Geneve*.

Townshend, lieutenant général.

F. Treillard.

Tronchin l'ainé, conseiller d'état, à *Geneve*.

2. Tronchin, procureur général, à *Geneve*.

l'abbé Trublet, de l'académie Française.

2. de Trudaine, intendant des finances, &c.

Trudaine de Montigny, intendant des finances.

de Turgot, président au parlement.

2. Turgot, intendant, à *Limoges*.

Mrs. le chevalier Turgot.

le comte de Turpin Cricé, maréchal de camp.

Turretin Boiffier, à *Geneve*.

Me. Turretin Saladin.

V.

Mrs. de Vaines.

Valier.

de la Vallée.

Vallet, à *Londres*.

Valette, banquier à *Paris*.

Madame la duchesse de la Vallière.

le duc de la Vallière.

Vandenbranden, à *Bruxelles*.

Vandenbroeck, à *Bruxelles*.

Vanderveld.

de Varenne, à *Paris*.

Vasse, secr. de monf. de Chauvelin, int. des finances.

10. Vasse, libraire à *Bruxelles*.

Vasserot de Vincy, à *Geneve*.

Jean Vatar, libraire à *Rennes*.

Jacques Vatar, à *Rennes*.

Madame la comtesse de Vaubecourt & la Lande.

du Vaucel, grand maître des eaux & forêts.

Vauger.

de Vaultier, à *Troyes*.

Vaumalle de Valcroiffant, à *Apt*.

Vauviller.

l'abbé de Vauxcelles, à *Paris*.

Mrs. le Vayer , maître des requêtes.

le baron de Venterol , à *Grenoble*.

le marquis de Verac , à *Paris*.

Verduc , à *Cadix*.

3. Vernefobre , à *Berlin*.

Verfiden de Varick.

Vial.

Vialelle.

de Vichel , trésorier de France , à *Montpellier*.

l'abbé Victor , gouv. des jeunes princes , à *Dresde*.

l'abbé la Vie , chanoine à *Alais*.

de la Vieuville.

feüe Madame la maréchale de Villars.

5. le duc de Villars , grand d'Espagne , gouv. de *Prov.*

de la Ville , de l'académie Française.

Villedieu , commandant , à *Douay*.

la comtesse de Villegagnon.

Mlle de Villegenou.

Villement , à *Paris*.

de Villeneuve , receveur général des finances.

de Villeneuve , intendant , à *Dijon*.

le marquis de Villeroi , capit. des gardes du corps.

Villiers , medecin des armées du roi.

le comte de Vina , à *Turin*.

de Vind , gr. maître de la maison de la reine , à *Coppa*.

20. S. A. S. MGR. LE DUC de VIRTEMBERG.

de Vismes , secrétaire du roi.

des Vivetières.

Vivian , à *Londres*.

Mrs. de Volckman de Bambourg.

Van Volde.

Volkersham , env. extr. de Pologne , à *Coppenhague*.

100. de Voltaire &c.

5. le comte Alex. de Voronsou , ministre plenip. de  
Ruffie , à *Londres*.

le duc d'Urfel.

le duc d'Uzez.

Usteric du Thal Egg.

W.

Mrs. le baron de Wampold , chambellan de S. A. S. l'E-  
lecteur de Mayence.

le Lord Warkworth.

de Wafferchlebe , conseiller d'état , à *Coppenhague*.

6. de Watelet , de l'académie Française.

de Wavrans , conseiller du conseil privé à *Bruxelles*.

2. de Wavrans , conseiller d'état , à *Bruxelles*.

2. le comte de Wedel , chevalier d'honneur de la prin-  
cesse royale de Dannemarck.

le comte de Wedelfrys , env. extr. de Dannemarck  
à *Bruxelles*.

8. veuve Weidmann & Reich , libraires à *Leipfic*.

de Weift , à *Bruxelles*.

H. E. Wenten , négociant à *Bordeaux*.

le comte de Werthern , grand maître de S. A. S. Ma-  
dame la duchesse de Saxe - Gotha.

de Wiegandt , à *Bruxelles*.

Mrs. le chevalier Jean Wilcox.

Fitz Willams , lieutenant général.

Wille , graveur du roi.

de Witt , à *Bruxelles*.

de Wolther , conseiller privé , à *Munick*.

le chevalier Robert Wood.

le baron Wolff.

Worthy Upton , colonel.

de Wreech , major des gardes à cheval au service  
de Hesse.

le comte de Wurmbrand , à *Turin*.

le comte de Wynandt , à *Bruxelles*.

le chevalier Jean Wynn.

X.

4. Mrs. le marquis de Ximenés.

Y.

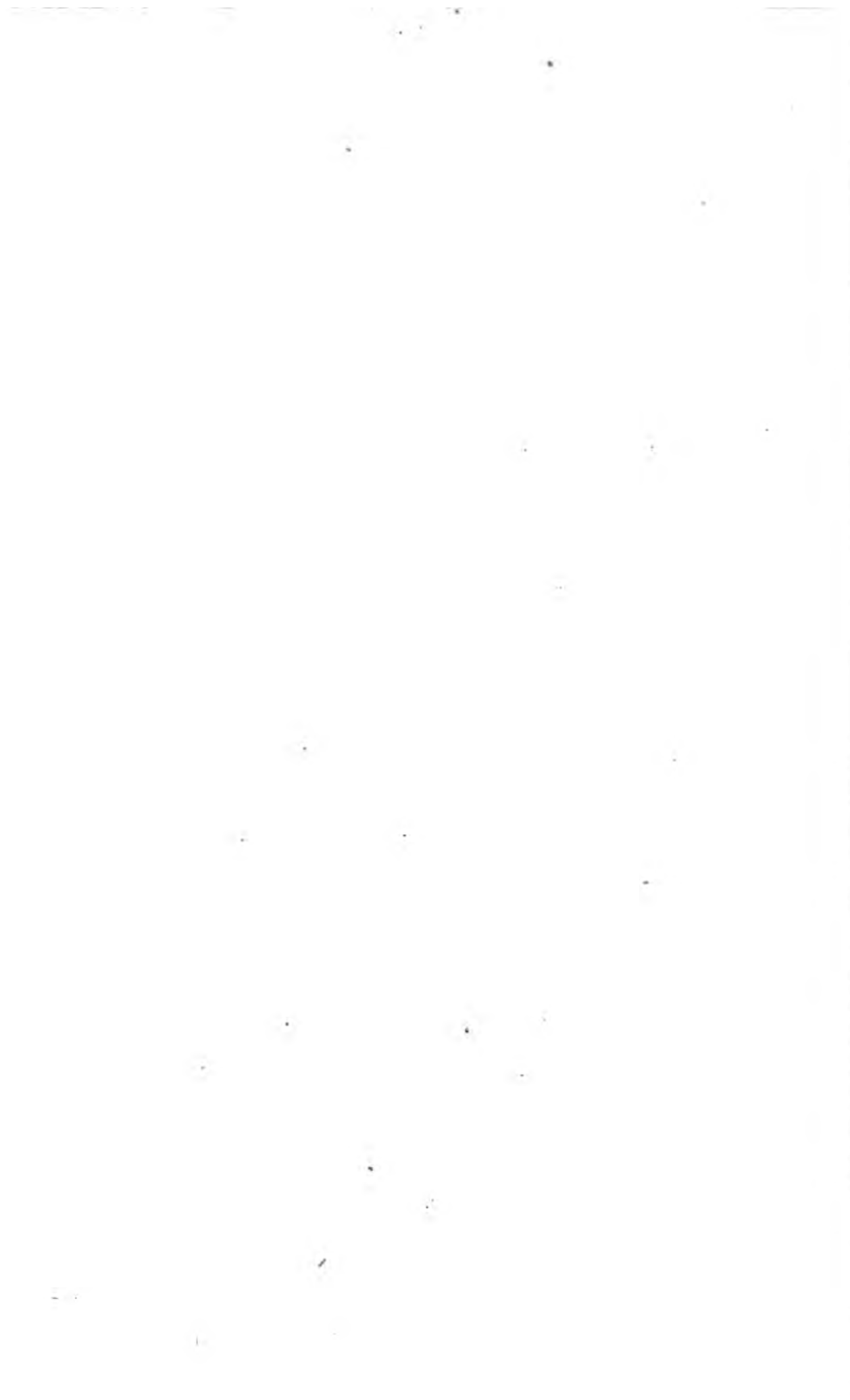
2. S. A. S. LE PRIN. REGNANT D'YSEMBOURG BIRSTEIN;

1. MADAME LA PRINCESSE D'YSEMBOURG.

2. S. A. M. LE PRINCE D'YSEMBOURG BIRSTEIN.

Z.

le Baron de Zuchmantel , brigadier d'infanterie , à  
*Strasbourg*.





---

**E R R A T A**  
**P O U R L E S Œ U V R E S**  
**D E P I E R R E C O R N E I L L E .**

*Tome douzième.*

Page 350. ligne 1. & 2. *ne signifie , & ne peut si-  
gnifier , corrigez , ne signifie pas , & ne peut  
signifier.*

---



74754628



